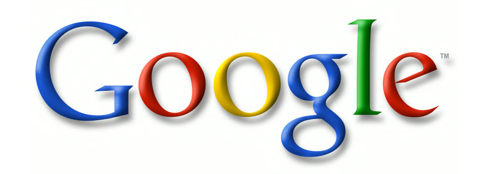
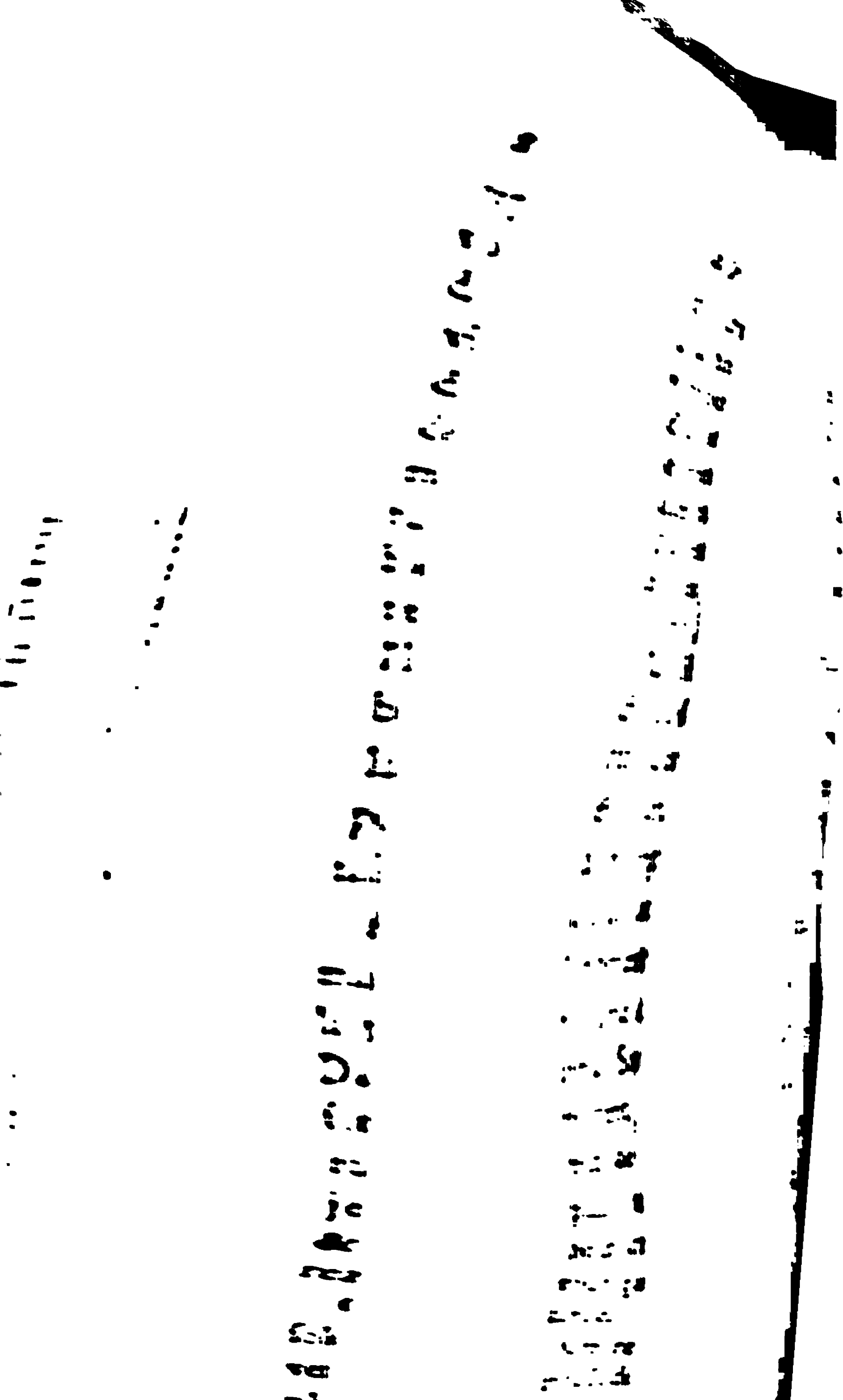




sa mitiè par

jeunt au sort de

Cesar qualité en

de Brandillon. Al-

son pere.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS,

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

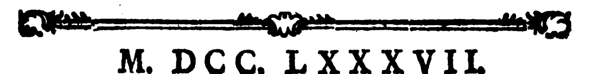
TOME QUATRIÈME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.



M. DCC. LXXXVII.

LE
CALOANDRE FIDELE.

TOME SECOND.

TABLE DU QUATRIEME VOLUME.

Le Caloandre Fidèle.

Fin de la Table.

AVIS,

Pour placer les figures des Tomes III & IV des Œuvres du Comte de Caylus.

LE CALOANDRE FIDÈLE. Orgolion, si je ne combattois que pour ma vie, je t'aiderois à te relever, pour te prouver ce que c'est qu'un enfant tel que moi. *Tome III, page* 48.

Idem. Mon cher ami, qu'est devenu ce courage que vous vouliez m'inspirer tout-à-l'heure. . . . . *page* 319.

Idem Arrêtez, cruelle ; vos mépris, vos rigueurs suffisent pour m'ôter le jour. . . . . *Tome IV, page* 23.

Idem. Et toi, monstre d'inhumanité, je te sacrifie au repos de l'univers. *page* 374.

Faute essentielle à corriger, Tome I de cette collection.

Avertissement du Traducteur, *page* 46 *ligne* 15 : 1321, *lisez* 1511.



LE CALOANDRE FIDELE,

LIVRE NEUVIEME.

CALOANDRE étoit dans un fort grand embarras, & tout ce qui lui arrivoit, par rapport à ſon amour, augmentoit ſon trouble à chaque inſtant. Il ſe rappelloit ſans ceſſe les paroles de Léonide, ſes mouvemens, les changemens de ſon viſage, & l'altération de ſon eſprit, ſans qu'il lui fût poſſible de décider s'il devoit les attribuer à la haine ou bien à l'amour. Enſuite occupé du défi qu'il devoit recevoir de la part du chevalier de Cupidon, il ne pouvoit imaginer les moyens de repréſenter ces deux perſonnages à la fois.

Occupé de ces idées, il arriva auprès d'un bois, qu'il falloit traverser pour retourner à la ville.

Il prit donc un sentier qui rendoit le chemin plus court. A peine eut-il fait un demi mille, qu'emporté par sa rêverie, il ne conduisit plus son cheval, qui l'emporta dans le plus épais du bois. Léandre, qui le suivoit, l'avertit qu'il s'écartoit du chemin. Alors il sembla qu'il sortît d'un profond sommeil, il arrêta son cheval, & se tournant du côté de Léandre : il faut, lui dit-il, mon cher Léandre, que je te confie un secret que tout le monde ignore; les qualités de ton cœur me font espérer que tu me serviras fidèlement; je compte aussi beaucoup sur ta figure, qui m'est absolument nécessaire : en un mot, j'ai besoin d'un homme adroit & diligent, & je crois avoir trouvé l'un & l'autre en ta personne.

Alors il lui découvrit en peu de mots qu'il étoit le chevalier de Cupidon; il lui avoua l'amitié que l'on avoit pour lui, & la considération qu'il s'étoit acquise à Trébisonde, où il avoit passé quelques mois sans être connu; un intérêt des plus chers l'ayant obligé de cacher son véritable nom & sa naissance. Ensuite il lui raconta ce qui venoit de lui arriver dans

le conseil, & l'embarras où il se trouvoit, & finit par lui dire : voici donc ce que j'ai imaginé pour me tirer de peine : nous sommes de même taille, & nous avons presque les mêmes traits ; changeons nos armes : tu paroîtras demain sur le champ de bataille avec celles d'os de poisson, que mes ennemis connoissent depuis long-temps ; tu n'arriveras cependant qu'après que je serai sorti de Constantinople, & que l'on m'aura fait entrer dans les barrières ; enfin lorsque l'on n'attendra plus que mon ennemi le chevalier de Cupidon : tu ne leveras point la visière de ton casque dans le champ clos, & si tu ne peux éviter de parler à quelqu'un des juges du camp, tu leur diras en peu de mots dans la langue de Trébisonde, qu'il ne t'a pas été possible d'arriver plutôt, le chevalier à qui tu avois donné parole, t'ayant retenu jusqu'à ce moment. Ainsi tout le monde te prendra pour le chevalier qui doit combattre. Au reste, dans le combat ne crains ni la rencontre de ma lance, ni les coups de mon épée, quelque grands qu'ils puissent être ; car les armes que je te donne sont impénétrables. Combats enfin contre moi sans aucun ménagement pour ma personne ; tu peux seulement faire ôter le fil de ton épée. Après une demi-heure de combat à cheval, nous

mettrons pied à terre pour le terminer, & nous le recommencerons avec plus d'ardeur qu'auparavant; à la fin, comme si le hasard te faisoit faire un faux pas, tu te laisseras tomber. J'irai promptement sur toi, je te menacerai de la mort, tu te rendras, & je te conduirai dans la ville comme mon prisonnier; j'aurai soin (sans que personne le voie) de te faire conduire dans une prison, où tu quitteras mes armes, & tu paroîtras ensuite dans le palais pour faire ton service ordinaire. Si l'on avoit quelque soupçon de voir ainsi disparoître le chevalier de Cupidon, nous pourrons répandre ou le bruit de sa fuite, ou celui de sa mort, selon que nous le jugerons à propos. Je vais donc me rendre seul à la ville, pendant que tu passeras la nuit dans quelque hameau voisin; car il ne faut pas que l'on voie sortir de Constantinople le chevalier qui doit me combattre. Ce projet me paroît assez bien arrangé; cependant la fortune m'est si contraire, que je n'ose espérer de le voir réussir.

Léandre fut très-étonné d'apprendre que le fameux chevalier de Cupidon fût le prince Caloandre; il lui parut qu'il avoit poussé la hardiesse jusqu'à la témérité, en demeurant à Trébisonde, & plus encore, en allant dans le camp des ennemis: mais la bizarrerie du sort

qui l'engageoit à se combattre lui-même, lui parut la circonstance la plus extraordinaire de ses aventures; aussi, lui répondit-il: les événemens que vous venez de m'apprendre, seigneur, sont très-étonnans; mais le ciel réserve ordinairement les grandes choses pour les grands hommes, & ce n'est pas sans mystère qu'il en produit de pareilles pour vous. Il faut se soumettre à ses volontés, d'autant qu'il vous a donné une valeur & des talens supérieurs à tout ce qui peut vous arriver; ne démentez point votre grand courage, & tout vous réussira: on ne peut rien ajouter à ce que vous avez si sagement pensé, pour vous tirer de l'embarras où vous êtes; mon attachement & mon devoir vous répondent de ma fidélité & de mon secret.

Pour lors ils changèrent leurs armes. Caloandre prit le chemin de Constantinople, & Léandre s'avança vers la cabane d'un berger qu'il connoissoit; mais à peine avoit-il fait quelques pas, qu'il apperçut une troupe de gens de guerre qui le poursuivoient, & qui l'eurent joint dans le moment. Ils fondirent tous ensemble sur lui, en criant: meure, meure le traître. Une attaque si violente le renversa; on leva promptement la visière de son casque, & on lui donna dans le visage tant de coups

de poignards, qu'on le laissa pour mort.

Ces assassins étoient envoyés par Safar, qui, sur la nouvelle de l'arrivée de Cupidon, s'étoit déterminé à le faire périr. Ses transports jaloux, & l'outrage qu'il prétendoit en avoir reçu, l'emportèrent sur les sentimens d'honneur qui doivent toujours régner dans le cœur d'un grand prince; & comme il étoit hors d'état d'agir par lui-même, ses blessures le retenant encore au lit, il ordonna à un de ses capitaines de suivre, sans rien dire, le chevalier de Cupidon, avec vingt hommes choisis, & de le massacrer. Il eut la précaution de défendre qu'on lui ôtât ses armes; le turcoman aima mieux les perdre, malgré leur bonté, dans la crainte qu'elles ne servîssent à faire connoître tôt ou tard l'auteur de cet assassinat.

Le capitaine du turcoman marcha quelque temps, de loin, sur les traces des deux chevaliers; il les vit sortir du bois & se séparer; mais comme il n'avoit pas apperçu le changement qu'ils avoient fait de leurs armes, il ne s'attacha qu'à poursuivre le malheureux Léandre, qui fut, dans cette occasion, l'innocente victime de son zèle pour son prince, & du caprice de la fortune.

Le même jour, & presque à la même heure, Durillo étoit sorti pour se promener dans la

campagne, & pour cueillir quelques simples dont il avoit besoin, il rencontra plusieurs de ses amis qui prenoient le plaisir de la chasse, & qui lui apprirent l'arrivée du chevalier de Cupidon; elle lui causa tant de joie, & il eut une si grande envie de le revoir, qu'il reprit aussi-tôt le chemin du camp. Le hasard le fit passer dans l'endroit où l'on avoit assassiné Léandre. Il vit avec horreur son visage tout couvert de blessures, & ses armes toutes ensanglantées. Son épée étoit encore dans le fourreau, ce qui lui fit juger qu'on n'avoit pas laissé à cet infortuné le temps de se mettre en défense, & il en fut pleinement assuré par le rapport d'un paysan, qui avoit été témoin de l'action, sans que les assassins l'eussent apperçu.

Durillo s'étant approché pour lui donner du secours, trouva que le blessé avoit encore quelques restes de vie; il lui demanda s'il savoit pourquoi on l'avoit traité de la sorte, & quels étoient les auteurs de cette trahison. A cette voix Léandre ouvrit tristement les yeux, & les referma pour jamais, après avoir dit: hélas! le prince Caloandre.......... une foiblesse mortelle lui coupa la parole en cet instant; & il expira dans les bras de Durillo, qui partit convaincu que tous les secours

étoient inutiles à cet infortuné : mais il crut pouvoir s'emparer de la riche épée que Léandre portoit à son côté, & qui étoit soutenue par une écharpe magnifique. Il rentra dans le camp chargé de cette riche dépouille, un peu après le couché du soleil. Il entendit que les soldats ne parloient que du fameux combat qui devoit se donner le lendemain entre Caloandre & le chevalier de Cupidon ; il demanda des nouvelles de ce dernier, on lui dit qu'il étoit allé à un château voisin avec un de ses amis. Le fidèle Durillo fut très-affligé de ne pouvoir baiser la main d'un maître dont il souhaitoit depuis si long-temps le retour ; il courut chez Léonide, pour tirer d'elle quelqu'éclaircissement, mais il ne put la voir, parce qu'elle étoit dèja retirée.

Caloandre de son côté, étant rentré dans la ville sans trouver aucun obstacle, s'enferma dans son appartement, & se mit au lit pour prendre un peu de repos. Peu de temps après on lui annonça le héraut d'armes qui lui portoit le défi de la part du chevalier de Cupidon. Il entra & fit son méssage en présence de l'empereur & de plusieurs courtisans que la curiosité attira chez le prince. Le cartel fut accepté. On convint que le roi de Pologne seroit juge du camp pour Caloandre, & le soudan de

Babilone pour celui qui défendoit Tigrinde: ensuite le héraut se retira.

L'arrivée du fameux chevalier de Cupidon, & le défi qu'il faisoit au prince Caloandre, fournissoient matière aux entretiens de toute la ville. La gloire du premier, le bruit de ses belles actions, & les cris de joie que son retour excitoit dans le camp de Tigrinde, sembloient présager la défaite du prince grec. Tous ses amis, tous ses sujets craignoient de le perdre; l'empereur lui-même n'étoit pas exempt d'inquiétude; quoiqu'il connût l'extrême valeur de son fils, & qu'il en eût vu & reçu des preuves éclatantes dans la dernière bataille; mais pour ne décourager personne, Poliarte paroissoit avec un visage serein. Mais l'impératrice Diane auroit en vain tâché de dissimuler ses frayeurs, on les voyoit peintes sur son visage.

Malgré les cris de joie qu'on poussoit dans le camp de Tigrinde, on n'y étoit pas moins agité. Tout le monde aimoit le chevalier de Cupidon, & tout le monde craignoit pour lui; chacun portoit ou voyoit porter aux autres des marques terribles de la valeur de Caloandre; un ennemi si redoutable devoit vaincre, ou du moins vendre bien cher la victoire. Safar seul étoit tranquille, le cruel jouissoit avec plaisir de toutes les inquiétudes qu'il remarquoit.

Accumulant crime fur crime, il publia que le chevalier de Cupidon étoit parti du camp pour éviter de combattre le vaillant Caloandre; il affura qu'il ne paroîtroit point le lendemain, & que l'altération qui avoit paru fur fon vifage, quand on lui avoit annoncé cette nouvelle, en étoit une preuve. Ces difcours ne firent aucune impreffion fur l'efprit de ceux qui connoiffoient le courage du chevalier; ainfi l'on s'attendoit à voir le plus terrible, & le plus beau combat qui fe fût jamais donné.

Les heures de cette nuit furent plus cruelles à Léonide & à Durillo, qu'à tous les autres; ils fe levèrent dès la pointe du jour. Durillo, fe rendit chez la princeffe, qui lui demanda s'il avoit vu fon maître. Non, madame, lui répondit-il : mais eft-il bien vrai que vous l'ayez vu vous-même? je n'ofe prefque me le perfuader! plût au ciel, reprit Léonide, qu'il fût arrivé une heure plus tard! le fort auroit nommé quelqu'autre chevalier pour combattre Caloandre, & je n'aurois pas la douleur de voir aujourd'hui courir au chevalier de Cupidon un danger qui me fait trembler; mais peut-être fais-je tort à fa valeur! qu'en efpéres-tu? Crois-tu qu'il triomphe? En vérité, madame, lui répliqua Durillo, je ne fais qu'en

dire; mon maître, jusqu'à présent, a toujours été vainqueur; mais pour cette fois, l'affaire va se passer entre deux héros; ainsi le succès peut être douteux; car enfin, quoique Caloandre n'ait pas autant de réputation que votre chevalier, il ne lui cède point en bravoure. Vous l'avez tous éprouvé aux dépens de votre sang; Brandilon lui-même, le fier Brandilon n'en a pas été exempt. Si le sort eût été raisonnable, il auroit fait combattre ces deux chevaliers si redoutables, & peu nous importe qu'ils se fussent mis en pièces; au lieu que mon maître peut, il est vrai, remporter la victoire, mais nous avons sujet d'appréhender qu'elle ne lui coûte la vie. Non, non, Durillo, reprit la princesse, nous n'avons pas un si grand malheur à craindre; la vivacité de notre desir diminue notre espérance; pour moi je ne puis me persuader qu'il s'en puisse trouver qui résiste à ton maître, excepté Brandilon, le plus redoutable de ceux que je connois par sa force & par sa taille. Au reste, Caloandre n'a fait tant de belles actions contre nous, que parce qu'il nous a pris au dépourvu; mais quand il aura devant lui le chevalier de Cupidon, nous verrons les choses tourner autrement. De plus, je compte beaucoup sur la légereté & sur la bonté des armes de notre chevalier; car il a

celles d'os de poiſſon que le turcoman lui a données, tu ſais qu'elles ſont impénétrables. Son épée doit être bonne, & quoiqu'il n'eût pas hier celle qui accompagnoit autrefois ces mêmes armes, il en avoit une ſi belle & ſi riche, que je ſuis perſuadée qu'elle eſt d'une auſſi bonne trempe; je croirois même que ce ſeroit celle que tu portes avec cette écharpe, ſi tu ne m'avois aſſuré que tu ne l'as point vu.

Elle prit alors l'épée de Durillo, & l'ayant bien examinée: plus je la conſidère, ajouta-t-elle, & plus il me ſemble qu'elle eſt la même que le chevalier de Cupidon portoit hier à ſon côté. Où l'as-tu priſe? Parle-moi franchement. Sans doute que tu as rencontré ton cher maître, & qu'il t'a donné quelque commiſſion pour moi. Tire-moi de peine, je t'en conjure. Croyez-vous, madame, lui répondit-il, que je ſois aſſez hardi pour vous en impoſer. Je pris hier cette écharpe & cette épée à un malheureux chevalier, que je trouvai mourant dans le bois, & je les ai apportées, les jugeant dignes de vous être offertes. Tu les pris hier à un chevalier qui ſe mouroit, dit Léonide toute troublée! oui, reprit Durillo, il rendit même le dernier ſoupir entre mes bras; & voyant que je ne lui pouvois être d'aucune utilité, je le quittai, pour cher-

cher mon maître, que je croyois trouver ici. O Dieu! qu'entends-je, s'écria Léonide! mais ne l'as-tu point reconnu? Et Durillo lui racontant que ce chevalier étoit tout couvert de ſang, & qu'il étoit ſi défiguré, qu'il ne lui avoit pas été poſſible de diſtinguer aucun de ſes traits: hélas! reprit-elle, n'as-tu rien remarqué qui puiſſe nous aſſurer que ce n'eſt point le chevalier de Cupidon? Car enfin voilà l'écharpe & l'épée qu'il portoit hier. Rappelle-toi la couleur des cheveux, le teint & la taille, mais ſurtout réponds-moi promptement.

Toutes ces choſes auroient pu convenir à mon maître, pourſuivit Durillo; cependant je ſuis bien aſſuré que ce n'étoit pas lui; car les armes de celui-ci étoient à la vérité très-ſingulières: mais vous dites que notre chevalier portoit hier celles d'os de poiſſon. Ha! Durillo, répliqua Léonide, ce que tu dis ne ſuffit pas pour me raſſurer; car ton maître, pour être moins connu, les a fait peindre en couleur de fer; ſi bien qu'à moins de les examiner de près, on n'y peut rien connoître. O Dieu! s'écria Durillo, c'eſt donc lui-même! la couleur que vous m'indiquez, ne me laiſſe plus aucun doute. Ha! traître Caloandre, prince lâche, prince barbare, tu l'as fait aſſaſſiner, pour te dérober à ſa valeur! hélas! qui pourra

ce matin paroître devant toi, & prendre la place d'un héros si fameux! Quelle main pourra te punir d'un si grand crime! ha! madame, j'ai le cœur déchiré; permettez-moi d'aller expirer sur le corps de mon maître.

Léonide l'arrêta, & lui demanda toute effrayée ce qu'il vouloit dire par le meurtre dont il accusoit Caloandre. Alors avec une voix interrompue, & coupée par les sanglots, il lui conta ce qui lui étoit arrivé la veille dans le bois, & les dernières paroles du chevalier mourant, sans oublier ce qu'il avoit appris du détail de cet assassinat.

A ce funeste récit, il s'en fallut peu que Léonide ne perdît la vie; elle se laissa tomber sur une chaise; & fut même assez long-temps sans aucun mouvement. Durillo, jugeant de la douleur de la princesse par la sienne, ne put l'abandonner dans une si cruelle affliction; il la regardoit fixement, sans pouvoir ni parler, ni s'éloigner. Enfin après avoir été quelque temps oppressée, elle sortit de son assoupissement, en donnant toutes les marques de la plus grande fureur, & frappant de la main sur sa chaise: se peut-il, s'écria-t-elle, que le prince Caloandre soit l'auteur d'une si grande méchanceté! Durillo lui répliqua que l'on ne pouvoit en douter. Elle se leva avec précipi-

tation, & dit à l'écuyer: conduis-moi tout-à-l'heure dans l'endroit où tu as laiſſé ton maître.

Elle ſortit du camp furieuſe, & déja trop aſſurée de ſon malheur, elle prit promptement le chemin du bois. Durillo ne ſe trompa point, & en moins de deux heures ils apperçurent l'infortuné Léandre dans l'état où ce fidèle écuyer l'avoit laiſſé. Il deſcendit promptement de cheval; Léonide tomba du ſien, & s'étant approchée avec un frémiſſement dans tous ſes membres, & avec une douleur qui lui ôtoit l'uſage de la parole, elle ſe jetta ſur ce corps infortuné, en pouſſant un cri de douleur. Ses cris, ſes ſoupirs & ſes larmes furent long-temps les ſeuls interprètes de ſon déſeſpoir. Tout lui diſoit qu'elle voyoit ſon amant; elle n'avoit plus la foible conſolation d'en douter. Enfin elle s'écria: Quoi! je vis encore, & je te vois dans cet état affreux! perfide Caloandre, prince indigne du jour, tu n'as traité ſi lâchement ce héros, que dans la crainte de périr ſous ſes coups! ah! chevalier de Cupidon, je te vengerai de ce traître, ou j'irai te rejoindre dans le tombeau.

Pour exécuter le deſſein que ſa tendreſſe & ſa douleur lui inſpiroient, Léonide fit mettre le corps ſur le cheval de Durillo, & le con-

duiſit elle-même dans la maiſon d'un berger, à qui elle donna un diamant d'un prix conſidérable, pour l'engager à garder un dépôt ſi précieux. Après avoir rempli ce triſte devoir, elle fit nettoyer les armes d'os de poiſſon, & s'en couvrit promptement. Elle reprit le chemin du camp, & par un haſard, qui ſembloit la favoriſer dans ſon projet, elle rencontra un beau cheval tout équipé, qui bondiſſoit ſur l'herbe. Elle jugea que c'étoit celui du chevalier de Cupidon, & véritablement elle ne ſe trompoit pas. Elle s'en ſaiſit auſſi-tôt, & laiſſa le ſien, qui auroit pu la faire reconnoître. Enſuite, accompagnée de Durillo, elle rentra dans les lignes, ne reſpirant que la vengeance contre Caloandre.

Suivant les conventions, ce prince fit ſortir mille chevaliers de ſon camp pour ſa ſûreté; l'on en fit autant du côté de l'armée de Trébiſonde. Ces deux troupes laiſsèrent entr'elles une eſpace, qui devoit ſervir de théatre à la valeur des deux combattans. Le roi de Pologne, juge du côté des grecs, arriva le premier, & ſe plaça ſur un échafaud que l'on avoit préparé. Le ſoudan de Babilone, juge du parti contraire, parut bientôt après. Ils ſe firent des politeſſes, & ſe plaçèrent l'un auprès de l'autre. Enſuite on vit paroître Caloandre,

eſcorté

escorté de plusieurs princes & de plusieurs barons. Polemon portoit son écu, & Arsilée sa lance, mais personne ne porta son casque; car pour n'être point reconnu, il étoit obligé de se cacher. Tout le camp grec, en le voyant, poussa des cris de joie, qui lui promettoient la victoire; & il entra dans les barrières au son de mille trompettes. Il ne voulut pas monter ce jour-là l'intrépide Furio, parce que les ennemis connoissoient trop cet animal redoutable; il en montoit un autre blanc comme une hermine, sur lequel il avoit tant de grace & de fierté, que ses ennemis même ne pouvoient le voir sans l'admirer & sans le craindre. Brandilon le regardant avec douleur, faisoit tantôt des imprécations contre la fortune, & tantôt gémissoit de n'avoir pas été choisi pour décider cette fameuse querelle. . . . . .

Cependant le temps s'écouloit, & le chevalier de Cupidon ne paroissoit point; on entendoit murmurer les spectateurs, & déja les bruits que Safar avoit fait courir, contre la réputation de ce brave chevalier, commençoient à faire quelqu'impression sur les ames vulgaires; mais les autres qui connoissoient sa valeur & son courage, craignoient qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur; l'heure à laquelle il avoit promis de revenir leur paroissant passée.

Le prince grec, de ſon côté, ne ſavoit à quoi attribuer le retardement de Léandre, dont il connoiſſoit l'exactitude & la fidélité. Le murmure étoit encore plus grand dans le camp des Grecs, que dans celui de Trébiſonde. Les uns accuſoient de lâcheté le chevalier qui ne paroiſſoit pas, d'autres diſoient qu'il étoit ſage & prudent de ne point meſurer ſes armes contre celles de Caloandre; d'autres, profitant de l'occaſion pour vanter leur prince, publioient hautement que les plus fameux chevaliers, loin d'oſer lui réſiſter, n'auroient pas ſeulement l'audace de le regarder. Tous ces diſcours irritoient tellement Brandilon, qu'il ne pouvoit plus ſe contenir, & il demandoit déja ſes armes, lorſque les ſoldats de Tigrinde pouſsèrent juſqu'au ciel mille cris d'allégreſſe.

Alors on vit paroître la furieuſe & déſeſpérée Léonide, que tout le monde ſuivoit en criant : que notre défenſeur ſoit le bien venu. En effet, ſoit à cauſe de ſes armes, ou de l'écuyer Durillo qui la ſuivoit, on ne douta pas que ce ne fût le chevalier que l'on attendoit. Elle fut donc auſſi-tôt introduite dans les barrières, & placée devant Caloandre. On leur partagea le ſoleil, qui marquoit déja midi. Le Turcoman, qui ſe moquoit en lui-même de l'eſpérance que tous les ſpectateurs avoient de

ce combat, & de l'empressement avec lequel on y accouroit; voyant ainsi paroître un chevalier qui ressembloit si fort à son ennemi, fut troublé, & lança un regard menaçant sur le capitaine qu'il avoit chargé de l'assassinat. Celui-ci, quoique fort étonné, rassuré cependant par le témoignage de la vérité, s'approcha de son maître, & lui dit tout bas: ne vous troublez point, seigneur, & ne soupçonnez point ma fidélité. Je vous assure que l'infortuné qui sortit hier du camp avec ces armes, ne vit plus; j'ignore quel est celui que vous voyez, c'est peut-être quelque ennemi de Caloandre, & cet ennemi peut avoir des armes pareilles, ou bien encore il peut avoir trouvé le corps du chevalier de Cupidon, & s'être paré de sa dépouille: voyons ce qu'il en saura faire, car il paroît aussi dispos que celui pour lequel il veut passer. Safar parut se calmer, & regarda Léonide qui se plaçoit au bout de la carrière.

Mais en attendant avec une impatience extrême le son des trompettes, elle considéroit avec rage la belle taille & l'air de son ennemi. Que ces perfections sont mal placées, disoit-elle en elle-même! comment est-il possible que l'on puisse réunir tant de valeur & tant de lâcheté? Et se peut-il qu'un prince, qu'un chevalier si brave soit l'auteur d'un assassinat; O

ciel ! pourrois-tu le protéger ? M'empêcheras-tu de ſatisfaire ma vengeance ? ſouffriras-tu que je ſorte d'ici ſans exterminer ce monſtre, d'autant plus dangereux, qu'il eſt moins ſoupçonné?

Ces idées augmentoient la fureur de la princeſſe contre un ennemi qu'elle adoroit. Enfin les trompettes ſonnèrent, le ſilence devint général ; preſque tous les aſſiſtans frémirent, preſque tous les viſages furent couverts d'une pâleur ſubite, & tous les yeux s'attachèrent ſur le ſpectacle qui devoit régler le ſort de ces deux grands empires. Léonide, animée par ſon déſeſpoir, partit promptement ; mais Caloandre qui ne reſſentoit ni haine, ni colère, n'étoit excité que par ſon amour, & par l'envie de tromper les ſpectateurs. Ils ſe rencontrèrent en un inſtant au milieu de la courſe ; Caloandre rompit ſa lance ſur l'écu de Léonide, en prenant toutes les précautions néceſſaires pour ne la point bleſſer, car il croyoit combattre ſon ami ; mais Léonide qui n'avoit aucun égard, ni pour elle-même, ni pour ſon adverſaire, le frappa de front avec tant de fureur, que les chevaux & les chevaliers tombèrent tous quatre en un monceau ; les chevaux eurent les épaules démiſes, & les chevaliers furent étourdis de la force du coup.

Le prince grec fut étonné du peu de respect que Léandre lui témoignoit dans cette occasion ; son étonnement augmenta, lorsque Léonide s'étant relevée, lui porta des coups si terribles, qu'il ne suffisoit qu'à peine au soin de les parer. D'abord il s'imagina que Léandre n'en agissoit de la sorte, que pour mieux tromper les spectateurs ; mais il n'eut pas le temps de faire de longues réflexions ; Léonide feignit de lui porter un coup d'estramaçon sur la tête, il haussa le bras pour parer avec son bouclier, mais dans le même instant elle rabattit le coup, & lui donna de la pointe dans l'estomac.

La blessure fut légére ; mais les armes de Caloandre furent bientôt teintes du sang qu'elle fit couler. Alors son cœur s'enflamma d'indignation. Grand chevalier, s'écria-t-il d'un ton railleur, frappez avec moins de vivacité ; vous serez trop fatigué, si vous voulez représenter comme il faut le chevalier de Cupidon. Traître, lui répondit la princesse, tu croyois donc qu'aucun autre chevalier ne pourroit te résister ? Tu te flattois que ta lâcheté demeureroit impunie, qu'elle seroit ensevelie dans le bois, qui en a été le malheureux témoin. Vois quelle est ton erreur ; défends-toi seulement, tu as en tête le plus cruel ennemi que tu puisses avoir

au monde; n'attends d'autre repos de moi que celui que la mort peut donner. En achevant ces mots, elle s'élança avec fureur sur lui, & lui porta des coups encore plus terribles que les premiers.

Caloandre, alors, voyant bien qu'il n'avoit pas affaire à Léandre, ne douta point que son artifice n'eût été découvert, & ce contre-temps le fit frémir à son tour de rage & de fureur; ainsi, sans chercher quel pouvoit être son adversaire, il ne songea plus qu'à l'accabler sous le poids de ses coups. Les armes impénétrables mettoient à couvert le sang de Léonide; mais elle recevoit des atteintes si pesantes, & si fréquemment répétées, qu'elle ne se soutenoit presque plus.

Enfin Caloandre coupa d'un revers les liens du casque de Léonide; & la blessa légérement au cou; mais en voulant lui porter une atteinte nouvelle, il cassa son épée: alors, pour profiter de son avantage, & pour terminer le combat, & l'ayant prise à travers le corps, il la jetta promptement à terre. La rude secousse qu'elle essuya dans cette situation, fit tomber son casque. Que devint l'infortuné Caloandre, lorsqu'il reconnut sa chère Léonide blessée, & plus irritée que jamais! il lui tenoit le poignard sur la gorge, & le poignard s'échappa de sa



Arrêtez, Cruelle, vos mépris, vos rigueurs suffisent pour m'ôter le jour.

Marillier, Direxit. Berguet, Sculp.

main. Léonide, qui se débattoit, le trouva sous la sienne, & quoiqu'accablée de lassitude & de foiblesse, elle alloit percer le cœur de son amant; mais il lui retint le bras, Arrêtez, cruelle, lui cria-t-il, vos mépris, vos rigueurs suffisent pour m'ôter le jour. Traître, interrompit-elle, ôte-moi la vie. Ingrate, ajouta-t-il, je me l'arracherois plutôt moi-même.

Cette funeste conversation fut bientôt interrompue. Safar, qui étoit guéri de ses blessures, Arlète, Brandilon, & plusieurs autres fameux guerriers du parti de Tigrinde animés par les cris & les plaintes de Durillo, reconnurent la princesse, & s'avancèrent pour la secourir; Arsilée, Polemon, & le brave Gélindo, volèrent en même-temps au secours de Caloandre. Cet exemple entraîna de part & d'autre tous ceux qui étoient commandés pour la sûreté du camp. En vain les deux juges faisoient leurs efforts pour se faire entendre, chacun couroit aux armes, le combat devint général, & le désordre en augmenta l'opiniâtreté.

Que d'actions, que d'exploits dignes d'une éternelle mémoire furent alors ensevelis dans le tumulte & dans la foule des combattans! les moindres soldats paroissoient autant de héros, & les héros tels que Caloandre, Brandilon, Safar, Arlète, Polemon, Altobel, Arsilée

& Gélindo, paroiſſoient autant de Dieux de la guerre. Léonide étoit abſente, on l'avoit emportée malgré elle au camp, pour panſer ſa bleſſure, & pour lui procurer le repos dont elle avoit beſoin.

Quoique l'abſence de la princeſſe diminuât conſidérablement les forces de l'armée de Trébiſonde, la victoire fut long-temps diſputée; on frappoit, on renverſoit, on mouroit de part & d'autre avec un courage égal. Souvent Caloandre & Brandilon ſe rencontrèrent, & ſouvent ils éprouvèrent entr'eux la force de leurs bras; mais la multitude, qui ſuivant leur exemple, ne conſultoit qu'une aveugle fureur, les ſéparoit toujours, & périſſoit ſous leurs coups en les ſéparant. Ici, c'eſt Altobel, qui d'un coup de cimeterre fait voler la tête du géant Forconte; là, c'eſt Brandilon, qui terraſſe des bataillons entiers; plus loin, Coloandre élève des monceaux de morts, qu'il ſacrifie à ſon déſeſpoir, & au regret d'avoir bleſſé l'objet de ſa tendreſſe. Les parques déchaînées parcourent cette plaine la faulx en main, & le ſang ruiſſelle de tous les côtés.

Malgré la redoutable valeur de Brandilon, malgré les grands efforts d'Arlète, de Safar, du roi de Ruſſie, & du ſoudan de Babilone, le bras de Caloandre, & la prudence de Poliarte

déterminèrent enfin la victoire. Cet empereur étoit demeuré dans son camp, ses blessures n'étant pas encore bien guéries ; il gémissoit de ne pouvoir partager les périls de ses enfans & de ses sujets, mais il leur envoyoit des secours continuels, & leur faisoit faire des mouvemens si sages, que les troupes de Tigrinde furent obligées de ployer, après une résistance des plus opiniâtres ; & Brandilon lui-même fut entraîné par le torrent de ceux qui prenoient la fuite. La nuit qui survint, fut encore favorable à l'armée de Tigrinde ; elle arrêta les Grecs dans leur poursuite, & sauva le reste des ennemis.

Cette victoire coûta trop cher aux Grecs, pour leur permettre de s'abandonner aux mouvemens d'une joie pure & sans bornes ; le champ de bataille étoit effroyable, on entendoit de tous côtés les plaintes & les cris des blessés, qui perçoient le cœur de l'empereur, d'autant qu'il se reprochoit d'être la source de tant de maux : il chercha pendant toute la nuit les moyens d'en arrêter le cours ; il se rappella le combat de Caloandre & de Léonide, sans pouvoir pénétrer comment elle s'étoit trouvée à la place du chevalier de Cupidon, ni pourquoi son fils, qui pouvoit ou la faire périr, ou du moins la faire prisonnière, avoit

été ébloui par ſes charmes au point de ne pas ſentir que l'un de ces deux partis étoit l'avantage de l'état. Il ne pouvoit attribuer ce procédé qu'aux ſentimens d'un amant, ou bien au reſpect d'un chevalier pour une femme, en quelque ſituation qu'elle puiſſe être. Ce ſage & tendre père donnoit des éloges, & ſe prêtoit à la généroſité de l'un ou de l'autre de ces motifs. Il paſſa la nuit occupé de ces idées, & jugeant à propos d'en parler lui-même à ſon fils, pour ſe déterminer plus ſûrement, il ſe leva dès la pointe du jour, & ſe rendit à ſon appartement.

Caloandre, plus affligé que ſon père, paſſa une nuit encore plus mauvaiſe : il jugeoit qu'il s'étoit flatté vainement d'être rentré dans les bonnes graces de Léonide, qu'elle ne lui en avoit donné des marques, dans le conſeil, que par conſidération pour l'aſſemblée, & que l'émotion qu'il avoit remarquée en elle, lorſqu'elle l'avoit apperçu, n'avoit eu d'autre motif que la haine la plus implacable, qui l'avoit engagée à ſe venger elle-même. Mais quand il ſe rappelloit ce qu'elle lui avoit dit pendant le combat, il n'y comprenoit rien : il ne devinoit pas mieux quel étoit l'accident qui avoit empêché Léandre de paroître, ni par quel haſard la princeſſe lui avoit ôté les armes d'os de poiſſon. Le réſultat des inquiétudes du prince fut qu'en

qualité de Caloandre, il avoit perdu les foibles droits qu'il croyoit s'être acquis sur le cœur de Léonide sous le titre de chevalier de Cupidon, & qu'enfin cette fière beauté n'avoit plus pour lui qu'une haine implacable.

Dès qu'il fut jour, Poliarte alla trouver Caloandre, & s'étant assis auprès de lui; mon fils, lui dit-il, le ciel qui me destinoit à votre mère Diane, m'a fait manquer de fidélité à Tigrinde, & c'est la source de tous les malheurs qui sont arrivés: ils sont si grands, que j'aimerois mieux mourir que de les voir continuer; je donnerois tout mon sang, pour ne plus voir couler celui de mes parens, de mes amis & de mes sujets; mais la colère de Tigrinde me paroît difficile à calmer; j'ai pensé toute la nuit aux moyens d'y parvenir, & je n'en vois qu'un seul; c'est de nous désarmer, & de nous vaincre nous-mêmes dans le sein de la victoire. Je vais écrire à Tigrinde une lettre polie & respectueuse, dans laquelle je lui demanderai pardon de mes anciennes fautes, lui promettant telle satisfaction qu'il lui plaira d'exiger; & je finirai, en lui proposant de cimenter la paix par votre mariage avec Léonide. Si la mère & la fille ne sont pas emportées par une rage sans exemple, elles accepteront des offres, qui ne peuvent que leur être très-

avantageuses dans l'état où sont les affaires. Avant nos succès, je ne craignois point nos ennemis; mais je ne puis m'empêcher de les plaindre après leur défaite. Montrons-leur cette noble compassion, & si nous essuyons un refus, nous pourrons dire avec raison que Tigrinde & Léonide n'ont pas moins de haine pour leurs sujets, que pour les miens. Parlez-moi, mon fils, développez votre cœur aux yeux d'un père qui vous aime, & qui ne fera rien sans votre consentement; Léonide hier vouloit vous donner la mort, vous avez eu la générosité de lui laisser la vie; aurez-vous le courage d'immoler votre passion, si vous en avez une dans le cœur, aux besoins des deux empires.

Une grande émotion paroissoit sur le visage de Caloandre, il changeoit continuellement de couleur. Enfin s'étant un peu rendu maître de lui-même: votre bonté, seigneur, répondit-il à son père, doit certainement appaiser la colère de Tigrinde; le malheur de ses armes ne lui permet pas de refuser vos offres; mais je doute que Léonide veuille les accepter, son ame est inébranlable; on dit qu'elle n'a jamais su céder aux revers de la fortune. Pour moi, seigneur, je me soumets parfaitement à vos volontés. Au reste vous ne risquez rien, en faisant une pareille tentative, & si l'on refuse vos

propositions, vous serez disculpé dans l'esprit de vos peuples, & vous recevrez des éloges de tout l'univers.

L'empereur, content de cette réponse, quitta son fils pour écrire la lettre dont ils étoient convenus, & pour nommer les ambassadeurs qu'il vouloit envoyer à Tigrinde. Cette princesse étoit dans une grande consternation, tous les objets qui s'offroient à ses yeux, sembloient lui reprocher les malheurs de la guerre, & le sang de son peuple : elle fit appeller les princes, & les plus fameux généraux de ses troupes, pour délibérer avec eux sur le parti qu'on devoit prendre. On convint unanimement du peu d'apparence qu'il y avoit à vaincre un ennemi si puissant avec une armée presque détruite, & fort découragée : la plus grande partie concluoit que ce seroit une folie de risquer un nouveau combat, & que par conséquent il falloit retourner à Trébisonde.

Ensuite on parla du combat que Léonide avoit entrepris sans rien dire, à la place du chevalier de Cupidon. Personne ne pouvoit comprendre pourquoi il n'avoit point paru; on n'osoit en demander l'explication à la princesse, Durillo étoit si fort accablé, qu'il avoit toujours gardé le silence; & le Turcoman n'avoit garde de publier ce qu'il savoit. L'entretien

tourna du côté des ambassadeurs, & leur dit d'un air tranquille : lorsque l'empereur Poliarte étoit chevalier errant, il portoit l'image de la fortune sur son bouclier, elle l'a toujours favorisé dans ses entreprises; il compte toujours sur elle, & non content de me vaincre par les armes, il veut encore l'emporter sur moi par la politesse & la douceur. Assurez-le, de ma part, que la tranquillité du genre humain ne m'est pas moins chère qu'à lui; j'aurai soin de lui faire porter ma réponse, quand j'aurai pris l'avis de mon conseil.

Les ambassadeurs furent congédiés; une brillante troupe de noblesse les accompagna jusqu'aux dehors du camp, en leur rendant tous les honneurs de la guerre, & tous les respects qui leur étoient dûs. On examina dans le conseil l'offre de Poliarte. Brandilon, Safar & Arlète désespérés de cette proposition, s'en plaignoient également; le premier, parce qu'il voyoit évanouir ses projets sur l'empire, & les autres parce qu'ils étoient amoureux : ils alléguoient donc beaucoup de mauvaises raisons, que les autres moins passionnés & plus désintéressés, rejettèrent sagement. Le roi de Russie représenta que Poliarte ne pouvoit mieux réparer ce qui s'étoit passé autrefois; & que Tigrinde & par conséquent tous les autres, devoient être satisfaits.

ſatisfaits. Il ajouta qu'il falloit regarder comme un grand bonheur l'offre d'une paix ſi avantageuſe, pendant que Poliarte étoit le maître d'écraſer les reſtes de l'armée, & de porter le fer & le feu dans le ſein même de Trébiſonde. L'avis de ce prince, dont tout le monde connoiſſoit la prudence, l'emporta à la fin; & l'on convint d'accepter la paix aux conditions que l'on avoit propoſées, ſi Léonide y conſentoit. Sa bleſſure & le chagrin que lui cauſoit la mort du chevalier de Cupidon, l'avoient retenue dans ſa tente, & Tigrinde ſe chargea de l'inſtruire de tout ce dont il s'agiſſoit.

Quand le conſeil fut ſéparé, le bruit de ce traité ſe répandit dans tout le camp, & la joie qu'il cauſa fut univerſelle; car tout le monde étoit abattu des pertes paſſées, & craignoit celles qui pouvoient arriver; ainſi l'on paroiſſoit auſſi content que ſi la guerre eût été déja terminée. Ces cris parvinrent aux oreilles de Léonide; & quand elle en eut appris le motif, elle fut ſi troublée de la ſeule penſée de devenir la femme d'un homme qu'elle haïſſoit autant, que ne pouvant contraindre ſes ſentimens, elle fit dire à l'impératrice, qu'indépendemment de ſa bleſſure, dont elle ſouffroit beaucoup, elle avoit un ſi grand mal de tête, qu'il lui

étoit impossible de parler, ni d'entendre parler d'aucune affaire. Elle fit ensuite fermer sa tente, & dans cette solitude, elle s'abandonna aux tristes réflexions que son malheur lui pouvoit inspirer. Elle se représenta la ruine de son armée, la honte d'avoir été vaincue par Caloandre, sans espérance de pouvoir se venger; & sur-tout elle se retraça vivement le spectacle affreux qu'elle avoit vu la veille dans le bois. Cet assemblage d'idées funestes lui fit garder quelque temps un morne silence; mais enfin donnant un libre cours à sa douleur: justes Dieux! s'écria-t-elle, que voulez-vous faire de moi? Quoi! pour se venger de l'inconstance d'un amant, ma mère aura pu, après tant d'années, soulever tout l'orient contre l'empire grec, faire périr tant de malheureux, arroser d'un déluge de sang les sillons de ces vastes campagnes; & moi j'aurai reçu l'injure la plus cruelle, sans en tirer vengeance? on parlera de paix, lorsque je suis outragée par le plus affreux des crimes; &, pour comble d'horreur, on me propose d'épouser le criminel! ah! que plutôt l'univers entier s'abîme! que plutôt la terre s'entr'ouvre sous mes pas, & que le sort qui me persecute me fasse endurer mille morts, & me fasse renaître autant

de fois pour me condamner à des tourmens éternels ! cher chevalier de Cupidon, je ne te verrai jamais ! quoi, jamais ! ah ciel !.... Ah ! fuyons de ces funestes lieux, où ma main trop foible & trop lâche n'a pu venger l'objet de mon amour ! j'irai si loin, que je n'entendrai ni les plaintes de ce peuple qui ne respire que la paix, ni les prières d'une mère affligée, ni la cruelle politique de son conseil. En un mot, j'irai chercher la mort : car cette vie, que je dois à la compassion de Caloandre, est pour moi le fardeau le plus insupportable.

Léonide, ayant pris cette cruelle résolution, envoya chercher Durillo, & le chargea d'aller chez le berger où elle avoit laissé le prétendu chevalier de Cupidon. Tu lui rendras, continua-t-elle en soupirant, les honneurs funèbres, non pas tels que mérite un si grand héros, mais tels que mon malheur & l'occasion présente peuvent le permettre : vas, cours, & reviens me trouver lorsqu'il sera nuit.

Durillo courut exécuter cet ordre ; & quand ce fidèle écuyer eut rendu les derniers devoirs à Léandre, avec le secours du berger, il rentra dans le camp, où l'impératrice le faisoit chercher. Elle lui demanda comment il étoit possible que Léonide eût trouvé les armes du

chevalier de Cupidon, & par quelle raiſon elle avoit pris la place de ce même chevalier, pour combattre Caloandre? Durillo lui apprit en pleurant, la trahiſon dont il accuſoit le prince grec : Tigrinde en fut pénétrée de douleur; car elle aimoit le chevalier de Cupidon comme s'il eût été ſon fils.

Durillo ſortit de chez elle, & ſe rendit à la tente de Léonide. Quand elle ſe vit ſeule avec lui, elle s'habilla ſans vouloir faire panſer ſa bleſſure, qui d'ailleurs n'étoit pas conſidérable. Il lui demanda quel étoit ſon deſſein. Devois-je obéir, lui repliqua-t-elle fièrement, & d'un ton qui l'empêcha de lui faire aucune autre queſtion? Pendant qu'il arrangeoit les armes d'os de poiſſon, & qu'il faiſoit ſeller deux chevaux, l'un pour ſa maîtreſſe, & l'autre pour lui, elle écrivit à l'impératrice ſa mère & au conſeil de guerre, une lettre qu'elle laiſſa ſur ſa table. Enfin, lorſque tout fut prêt pour leur départ, Léonide & Durillo ſortirent du camp; ils gagnèrent au petit pas le rivage d'un golfe où la flotte étoit à l'ancre. Ils montèrent ſur un vaiſſeau léger, & la princeſſe ordonna qu'on mît promptement à la voile. Le pilote lui ayant répondu que le vent n'étoit pas bon: Et comment, ajouta-t-elle, celui qui ſouffle

ne peut-il conduire en aucun endroit ? On ne peut aller que du côté de l'Archipel, lui répliqua-t-il. Il me suffit de m'éloigner de ce pays, reprit-elle, gouvernez-vous selon le vent. Il obéit, & dans un instant le vaisseau fut au large.

Dès que le jour parut, les gardes du camp apprirent à l'impératrice le départ de Léonide ; elle courut à sa tente, & voyant d'abord que les armes d'os de poisson, qu'elle avoit remarquées la veille auprès du lit de sa fille, n'y étoient plus, elle ne douta point de la vérité. Elle parcourut ensuite toute la tente, comme une personne hors d'elle-même, & trouva la lettre qui s'adressoit à elle & à son conseil : elle le fit assembler sur le champ pour en faire la lecture, & la trouva conçue en ces termes :

» Je ne suis point née pour épouser mon » ennemi, & moins encore un traître. Caloan- » dre, par plusieurs raisons, que je passe sous » silence, est le plus scélérat de tous les hommes. » Je le déteste, & j'aurai le même sentiment » pour quiconque me conseillera de lui donner » ma main. Je pars pour me dérober aux im- » portunités que je ne pourrois éviter ici, & » je vais où mon malheur me conduira. Pour

» vous, madame, soutenez mon départ avec
» intrépidité, il est nécessaire à ma vie, le seul
» nom de Caloandre suffit pour me faire mou-
» rir. Ce mariage que je refuse ne doit point
» empêcher la paix; au pis aller, vous êtes la
» maîtresse de vous embarquer avec vos troupes,
» & de retourner à Trébisonde: c'est à quoi je
» vous exhorte, craignant que toute votre ar-
» mée ne périsse dans ces funestes campagnes,
» où le crime l'emporte sur la valeur. Et vous,
» princes, vous, mes parens, vous, mes amis
» & mes sujets, si vous m'aimez, si quelqu'un
» de vous veut me plaire, qu'il ôte la vie à
» mon ennemi; je jure de n'épouser jamais que
» celui qui m'apportera sa tête; je crains que
» que cela ne soit difficile, car il est aussi re-
» doutable que perfide. N'ayez aucune confiance
» en lui, & croyez que sans lâcheté on peut
» tout employer pour le vaincre, puisqu'il est
» lui-même le plus trompeur & le plus perfide
» des hommes. C'est à vous particulièrement,
» Brandilon, à vous que la nature a doué d'une
» force & d'une intrépidité plus qu'humaine,
» c'est à vous que je recommande notre com-
» mune vengeance; je sais que notre ennemi
» tombera sous vos coups, si vous évitez les
» supercheries dont il est capable. Enfin, je

» vous souhaite une félicité dont je ne puis
» jouir tant que ce monstre vivra. »

La lecture de cette lettre étonna tout le monde, & l'on fut surpris de la résolution que la princesse avoit prise. On jugeoit qu'avec l'autorité que lui donnoient sa valeur, sa naissance, la tendresse de sa mère, elle auroit pu refuser la main de Caloandre, sans s'éloigner avant d'être guérie de ses blessures. Tigrinde se douta que l'amour du chevalier de Cupidon, & le regret de sa mort entroient pour quelque chose dans ce départ si précipité; mais Safar en fut absolument persuadé, & il s'applaudissoit plus que jamais de s'être défait d'un rival si dangereux. Les louanges que Léonide donnoit à Brandilon augmentèrent considérablement son orgueil naturel; il se persuada qu'elle le souhaitoit pour époux, & dans cette idée il résolut de défier Caloandre, pour mériter par une seule victoire un honneur immortel, & l'empire de Trébisonde.

L'impératrice nomma deux ambassadeurs pour porter sa réponse à Poliarte, & pour lui déclarer qu'il ne falloit point penser au mariage de Caloandre avec la princesse, puisque la princesse avoit conçu une si grande haine contre lui, qu'elle étoit partie du camp pour n'en pas

entendre parler, sans que l'on sût quelle route elle avoit prise. Après le départ des ambassadeurs, qui devoient revenir le même jour, on examina sérieusement dans quel état se trouvoit l'armée, & l'on convint qu'il étoit nécessaire de retourner à Trébisonde. Ainsi les ordres furent donnés pour décamper sans bruit la nuit suivante.

L'embarquement se fit avec tant de diligence, & fut secondé d'un vent si favorable, qu'au retour de l'aurore la flotte perdit de vûe les côtes de la Grece. Tigrinde entra sans aucun accident dans le port de Trébisonde. Les princes alliés prirent congé d'elle, pour ramener leurs troupes dans leurs pays; mais ils lui promirent tous d'être prêts à marcher sous ses ordres d'abord qu'elle auroit besoin de leur secours. Les uns résolurent d'aller chercher Léonide, après avoir été dans leurs états; & les autres, de trouver les moyens de lui plaire, en lui présentant la tête de Caloandre.

La réponse de Tigrinde fit autant de peine à Poliarte, que le départ des ennemis lui causa de joie; car il prévoyoit aisément les dangers auxquels son fils alloit être exposé par la haine de Léonide, & par l'engagement qu'elle avoit pris d'épouser celui qui lui apporteroit la tête

de ce héros. Ces nouvelles furent ſi terribles pour Caloandre, que s'il n'avoit pas formé le projet de chercher Léonide, & s'il n'avoit pas eſpéré de la retrouver, pour ſe livrer à toute ſa cruauté, il auroit lui-même terminé ſes malheurs, en ſe donnant la mort. Lorſqu'il ſut que le vaiſſeau qui avoit pris la route de l'Archipel, étoit parti de l'armée de Trébiſonde, il ne douta point que ce ne fût celui qui portoit l'objet de ſon amour; ainſi dès que la nuit fut venue, il s'embarqua, ſans prendre congé de perſonne, & ſuivit la même route. Son départ fut un ſurcroît de chagrin pour l'empereur, & toute la cour partagea ſa triſteſſe.

Brandilon n'étoit occupé que des moyens d'attirer Caloandre au combat; mais ſa rage fut extrême, en apprenant que ce prince étoit parti de Conſtantinople. Peu s'en fallut que cette nouvelle ne lui fît perdre la raiſon: il jura dans l'inſtant même de ne ſe jamais repoſer, qu'il ne l'eût rencontré. Polémon, Arſilée, Gélindo & tous les autres princes du parti des Grecs retournèrent dans leurs royaumes. Altobel, n'oubliant pas la parole qu'il avoit donnée à ſa chère Armelinde, ſe déroba bientôt de la cour, & prit le chemin d'Ar-

menie ſuivi de deux écuyers. L'empereur, que le départ de tous ſes amis & de tous ſes parens affligeoit de plus en plus, s'occupa du ſoin de réparer les dommages de la guerre, pendant que l'impératrice Diane faiſoit des efforts inutiles pour ſe conſoler avec la princeſſe Stella ſa fille, dont la beauté étoit admirable, malgré ſon exceſſive jeuneſſe; car elle avoit à peine quatorze ans accomplis.

Fin du Livre neuvième.

LIVRE DIXIEME.

LA nombreuſe armée de Tigrinde, qui levoit le ſiége de Conſtantinople, n'étoit plus composée que de bleſſés & de gens affligés de la perte de leurs parens & de leurs amis; mais les bleſſures & les regrets n'empêchoient perſonne de rougir en particulier d'avoir eu part à une entrepriſe ſi malheureuſe; & tout le monde envioit le ſort de l'agréable Acomat; car étant étranger dans Trébiſonde, l'on croyoit qu'il ne reſſentoit qu'une peine générale. Cependant la généroſité & la ſenſibilité de ſon cœur lui faiſoient ſouvent deſirer d'être à la place de ceux que l'on regrettoit. Il avoit perdu la moitié de ſa vie, en apprenant de Durillo le malheur du chevalier de Cupidon, & tout ce qu'il avoit remarqué dans la princeſſe Léonide de ſupérieur à toutes les autres femmes, lui avoit inſpiré pour elle des ſentimens auſſi épurés que ceux que l'on a pour les Dieux. Enfin le mérite de ces deux héros joint à leur prodigieuſe reſſemblance, avoient ſi fort confondu les mouvemens de ſon cœur, qu'en les aimant tous deux, il n'en aimoit qu'un. Ainſi, dès qu'il eût appris que Léonide avoit pris la

route de l'Archipel, il ne put ſe réſoudre à s'embarquer ſur la flotte, qui prenoit un chemin tout oppoſé.

Il prit des armes noires. Cette couleur convenoit à la triſteſſe qui régnoit dans ſon ame, & ſur le ſoir il entra dans Conſtantinople avec la viſière baiſſée, pour n'être pas reconnu. Il ſe rendit au port, & s'informa s'il n'y avoit point de vaiſſeau qui dût faire voile pour l'Archipel. On lui dit qu'il n'y en avoit aucun dans ce moment, mais qu'il en trouveroit pluſieurs dans quelques jours. Cette réponſe l'affligea, & dans l'incertitude où il étoit du parti qu'il avoit à prendre, un enfant, que le haſard fit trouver auprès de lui, & qui étoit plus occupé de ce que faiſoient les autres, que de ce qu'il avoit à faire, touché des graces du viſage d'Acomat, lui dit, en lui montrant un navire: ſi vous ne cherchez qu'un bâtiment pour vous rendre dans l'Archipel, embarquez-vous ſur celui-ci, il arrive de Chipre, & doit y retourner; car un écuyer vient dans ce moment de l'arrêter pour un chevalier inconnu: à peine ſont-ils embarqués l'un & l'autre; vous voyez même que l'on travaille à lever les ancres: voilà le pilote, ajouta-t-il, qui va s'embarquer. Acomat, charmé d'une nouvelle ſi favorable à ſon impatience, ne répondit rien au

jeune enfant, & courut au pilote. Je vous prie, galant homme, lui dit-il, quand il l'eut joint, de me recevoir ſur votre vaiſſeau, & ſi vous ne pouvez me faire ce plaiſir ſans la permiſſion du chevalier avec lequel vous avez fait marché, aſſurez-le que je ne l'embarraſſerai point, & que je ne lui cauſerai pas le moindre retardement. Pour vous, continua-t-il, vous ſerez content de ce que je vous donnerai. Il accompagna même cette promeſſe de pluſieurs pièces d'or qu'il lui donna. Auſſi, lui répondit-il: votre libéralité n'étoit pas néceſſaire, généreux chevalier, pour m'engager à vous ſervir; vous avez une phyſionomie qui vous garantira toujours des refus; cependant je ne puis vous embarquer ſans le conſentement du chevalier qui vient d'arrêter mon vaiſſeau, trouvez bon que j'aille lui en demander la permiſſion; & ſur le champ il le quitta dans ce deſſein. Acomat remercia l'enfant de l'avis qu'il lui avoit donné, & lui fit quelques queſtions ſur le chevalier qu'il avoit vu s'embarquer; & l'enfant lui dit ſeulement que ce chevalier partoit pour retrouver Léonide. C'en étoit aſſez pour redoubler la curioſité d'Acomat.

Le pilote ne fut pas long-temps ſans lui faire ſigne qu'il pouvoit s'embarquer; ce qu'il

fit aussi-tôt. On lui donna la chambre de la proue, en l'assurant qu'il y seroit en toute liberté, & qu'il pouvoit même se promener par tout le vaisseau, sans incommoder l'autre chevalier, qui avoit choisi la chambre de poupe, dont il ne vouloit point sortir, la solitude convenant à sa mélancolie. Acomat s'informa avec soin du pilote de la taille, de la figure & des armes de ce chevalier; mais tous les éclaircissemens qu'il en put tirer, se bornèrent à savoir que ses armes étoient simples, & d'un acier poli, & qu'il étoit fait comme Mars. L'on mit à la voile, & l'on gagna le large. Acomat se désarma, & s'enferma dans sa chambre occupé de sa tristesse, dont il ne pouvoit être soulagé que par l'espérance de revoir Léonide. Un embarquement si heureux, & le vent le plus favorable la ranimoit dans son cœur.

Les deux chevaliers, également affligés, étoient également enfermés dans leurs chambres, dont ils ne sortoient pour respirer que rarement, & pour quelques momens; si bien même qu'ils furent au moins six jours sans se rencontrer. Le patron du navire, très-surpris du genre de vie qu'ils menoient, alloit rendre visite tantôt à l'un, & tantôt à l'autre: mais Acomat le recevant beaucoup mieux, & lui parlant davantage, il lui dit un jour: je n'ai jamais vu de

triſteſſe pareille à la vôtre, & à celle de cet autre chevalier; peut-être que le ciel en vous faiſant embarquer ſur le même vaiſſeau, a voulu vous ſoulager l'un & l'autre par une confidence réciproque. Pourquoi donc demeurez-vous ſéparés? La ſolitude ne ſert qu'à augmenter vos chagrins. Si vous voyiez une fois votre compagnon d'infortune, vous le plaindriez autant que je vous plains l'un & l'autre: il ſoupire le jour & la nuit avec une égale violence, il s'accable de reproches; en un mot il m'attendrit, lorſqu'il ſe promene ſur le pont.

Dites-moi, je vous conjure, lui répondit Acomat, ſi vous n'avez rien remarqué, ou s'il n'a rien dit qui puiſſe vous apprendre le nom de ce chevalier, le pays où il veut aller, enfin le ſujet de ſa douleur. Des ſoupirs & des mouvemens de rage, lui repliqua le pilote, interrompent ſi ſouvent ſes diſcours, & je ſai ſi mal la langue grecque, que je ne conçois preſque rien à tout ce qu'il dit; cependant il me ſemble qu'en accuſant la fortune & le ciel, il nomme ſouvent Léonide; ainſi je le crois fort amoureux de la princeſſe de Trébiſonde, d'autant plus, qu'il ne m'a point donné d'autre ordre que celui de la ſuivre.

Acomat frappé de ce diſcours, demeura quelque temps ſans parler; mais enfin il répondit

au pilote : je veux lui rendre visite, sachez cependant si cela lui convient ; il est trop tard aujourd'hui, le soleil est prêt à se coucher : demandez-lui donc demain s'il me permet de faire connoissance avec lui, & de lui offrir tout ce qui peut dépendre de moi. Le pilote lui promit en le quittant, de s'acquitter de sa commission. Acomat se trouvant seul, livré à ses inquiétudes & plongé dans un abîme de réflexions embarrassantes, ne pouvoit goûter le repos auquel le silence & le calme de la nuit sembloient l'inviter. Un pressentiment secret lui disoit, que le chevalier dont on venoit de l'entretenir, pouvoit être Caloandre ; & pour lors il frémissoit de colere, en songeant qu'il étoit l'assassin du chevalier de Cupidon, & cette idée ne lui donnoit que des projets de haine, de vengeance & de fureur. Un sommeil léger vint alors lui fermer les yeux, & lui présenta son ami le chevalier de Cupidon, qui lui disoit :

Quoi ! mon cher Acomat, vous conspirez aussi ma perte ! votre cœur peut-il former de semblables projets ? Si j'ai perdu les bonnes graces de Léonide, si l'amour me fait éprouver les plus cruels tourmens, devez-vous augmenter mon malheur ? Il disparut après avoir prononcé ce peu de mots ; & pendant qu'Acomat

le

le cherchoit des yeux, l'image de Léonide se présenta devant lui. Prince trop aveugle, lui dit-elle, que voulez-vous faire ? Quelle cruauté vous inspire le desir de me venger ? Caloandre est mon ame, & vous voulez lui donner la mort ? Est-ce ainsi que vous m'êtes attaché ? Sont-ce là les preuves que vous me donnez de votre soumission ? Sachez que tout le sang que vous ferez répandre au prince grec, coulera de mes veines. Mais insensé que vous êtes, pouvez-vous vous flatter de résister à son bras invincible ? La colère vous a-t-elle fait oublier qu'avec des armes impénétrables, je n'ai pu lui résister, & que j'aurois même perdu la vie, si la chûte de mon casque n'eût découvert mon visage, & retenu le bras d'un ennemi qui m'est cher ? Rentrez en vous-même, Acomat ; Caloandre nous aime l'un & l'autre ; il m'adore, & vous oseriez attenter sur ses jours ? Croyez-moi, vous périrez dans le combat que vous méditez, à moins que le ciel ne produise quelque miracle en votre faveur ; vous êtes le maître de l'entreprendre, mais je ne puis en être témoin. Acomat se réveilla, troublé plus qu'on ne sauroit croire, & prodigieusement surpris de la singularité du songe qu'il venoit de faire. Pendant qu'il faisoit différentes réflexions sur cet événement, il

entendit un homme qui marchoit sur la poupe, & parloit seul; aussi-tôt il se leva, & mit l'oreille à une fenêtre qui regardoit sur le tillac pour entendre le chevalier, qui s'abandonnoit à la douleur, & qui disoit, en voyant le ciel paroître tout enflammé à la pointe du jour: justes Dieux, nous annoncez-vous des tempêtes? Ah! si Léonide est encore sur mer, je vous conjure de la prendre sous votre protection, quoiqu'elle soit mon ennemie. Il ne put prononcer ces dernières paroles sans frémir. Ah! Léonide, continua-t-il, d'où vous vient une si grande haine contre moi? Si le chevalier de Cupidon vous a offensé, n'a-t-il pas souffert autant qu'il le méritoit, & ne vous ai-je pas vengée suffisamment? Mais que vous a fait le malheureux Caloandre? Il se donnoit à vous avec l'empire grec, & vous vous promettez avec l'empire de Trébisonde à celui qui vous apportera sa tête? Oui, je vous la donnerai de tout mon cœur, le ciel m'est témoin que je n'ai point d'autre dessein en vous cherchant.

Les fréquens soupirs, & l'excès de la douleur altéroient la voix de Caloandre au point, qu'Acomat ne reconnut point celle du chevalier de Cupidon. Charmé d'avoir trouvé l'occasion de venger son ami, & de punir le

prince grec de sa perfidie, il ne pensa plus qu'à prendre ses armes. Comme il étoit dans cette occupation, il entendit un grand bruit dans le vaisseau ; & distingua quelques momens après les matelots qui crioient aux armes, à la vue de deux corsaires qui venoient les attaquer. Le pilote vint en même-temps prier Acomat de se mettre en état d'employer sa valeur en cette occasion, en ajoutant que l'autre chevalier prenoit ses armes pour leur commune défense. Ces nouvelles ne firent point rallentir Acomat, dans le dessein qu'il avoit formé de ne point s'armer sans combattre, quand même les deux vaisseaux seroient ennemis.

Caloandre sortit de la poupe en même-temps qu'Acomat monta sur le pont, ils étoient armés l'un & l'autre. Le premier salua le second avec beaucoup de politesse, & frappé de sa bonne mine, il lui dit : chevalier, si vous êtes tel que vous le paroissez, ces gens-là se repentiront de nous avoir tiré de nos réflexions ; il n'en dit pas davantage, parce qu'un des deux vaisseaux étoit si fort approché, que la voix pouvoit se faire entendre. On fit les questions ordinaires, & l'on reconnut ces bâtimens pour des vaisseaux marchands, qui leur apprirent de plus, qu'un fameux corsaire leur avoit donné la chasse ; qu'ils avoient d'abord gagné le port

de Candie ; mais qu'ayant jugé qu'ils feroient pris & faits efclaves avant de pouvoir y arriver, ils avoient changé d'avis à la vue de leur vaiffeau, & qu'ils étoient venus le joindre dans l'efpérance, ou de trouver du fecours contre le corfaire, ou du moins de les avertir de prendre la fuite avec eux. Caloandre leur demanda d'abord s'ils ne pouvoient lui donner des nouvelles d'un petit bâtiment de Trébifonde, fur lequel la princeffe de cet empire étoit embarquée. Ils lui répondirent, qu'ils avoient rencontré la veille un vaiffeau pareil à celui qu'il leur dépeignoit : ils ajoutèrent qu'il faifoit route du côté de l'ifle de Chipre. Caloandre, voyant que ces marchands ne craignoient plus le corfaire, qui avoit pris une autre route, ordonna au pilote de gouverner fur l'ifle de Chipre, & jetta fon écu, dans le deffein de fe défarmer. Mais Acomat, enflammé de colère, lui cria : arrête, Caloandre, ne quitte point les armes, tu vois un ennemi plus redoutable que les corfaires qui te les ont fait prendre. Si tu fuis Léonide pour lui parler de ton amour, je t'affure qu'elle te détefte, & qu'elle aimeroit mieux mourir que de t'époufer ; c'eft en vain que tu crois la flatter par les offres de ton empire, non feulement celui de Trébifonde lui fuffit, mais elle eft trop généreufe pour accepter

un sceptre déshonoré par la main qui le doit porter; & si tu suis ses pas dans l'espérance d'expirer sous ses coups, c'est une mort trop glorieuse, & que tu ne mérites assurément pas. Au reste, si le ciel est juste, je vais te donner à l'instant la récompense de ta détestable trahison.

Ce discours causa, comme l'on peut croire, l'indignation de Caloandre. C'est assez parler, s'écria-t-il à son tour, il ne falloit pas employer tant de paroles pour m'engager à te traiter comme tu le mérites; je m'apperçois que le séjour de ta solitude t'a fait perdre l'esprit; & que c'est à moi qu'il est réservé de te guérir de ta folie. Pour lors il embrassa son écu, tous deux mirent l'épée à la main, & commencèrent un terrible combat.

Acomat étoit presque aussi grand que Caloandre; il étoit adroit, agile, fort & courageux; mais la colère & la haine augmentoient encore ces avantages; & comme il connoissoit toute la force de son ennemi, moins il se flattoit de le vaincre, plus il combattoit en désespéré, d'autant mieux qu'il n'étoit pas fort attaché à la vie. Caloandre de son côté, animé par l'état de son cœur, & par les injures dont Acomat venoit de l'accabler, lui portoit des

coups mortels, qu'il évitoit avec une adresse merveilleuse.

Les matelots étonnés de la nouveauté, & de la vivacité de ce combat, étoient spectateurs, faisant force de voiles sur l'isle de Chipre, suivant l'ordre que leur en avoit donné Caloandre. Il y avoit près d'une heure que le combat duroit, & le sang des combattans couloit de plusieurs endroits. Caloandre ne pouvoit imaginer quel étoit son adversaire; mais en même-temps il étoit indigné de trouver une si grande résistance. Acomat sentant qu'il perdoit haleine, & que ses forces diminuoient dans le temps que celles de son ennemi sembloient augmenter, demeura bientôt persuadé que dans quelques momens il succomberoit sous les coups d'un si terrible adversaire. Alors il se rappella le songe qu'il avoit fait, & la mort que Léonide lui avoit annoncée; mais craignant que ces idées ne diminuassent son courage, il disoit en lui-même, pour se soutenir; Léonide ne m'a-t-elle pas dit, dans ce même songe, qu'elle aimoit Caloandre? Pourquoi la prédiction de ma mort seroit-elle plus véritable.

Ce raisonnement lui donna de nouvelles forces, & dans un transport de colère, il s'écria; quoi! je combats l'assassin du chevalier de

Cupidon, & je ne puis le punir ! Tu le combats pour ton malheur, lui répondit Caloandre. Le ciel enfin eut pitié de l'aimable Acomat, & ne voulut pas permettre que son ami lui donnât la mort, lui qui auroit expiré de douleur sur le corps du vaincu.

Les matelots découvrirent, en doublant la pointe d'une petite isle, le vaisseau corsaire qui s'étoit mis à l'abri, pour surprendre ceux qui feroient cette route : comme il venoit sur eux à toutes voiles, l'équipage, en se préparant au combat, cria aux chevaliers de tourner leurs armes contre l'ennemi commun; mais leur acharnement les empêcha de les entendre. Cependant les corsaires abordèrent le vaisseau ; leur chef avoit la visière haussée, & l'on pouvoit distinguer la férocité de son visage, il cria aux deux combattans : laissez votre combat, chevaliers insensés, apportez vos épées à mes pieds, vous êtes mes esclaves. A peine avoit-il prononcé ces paroles, dont Acomat (par le bruit que l'on faisoit) comprit tout le sens, que ce même Acomat lui porta un coup de pointe précisément dans la bouche, & lui fit perdre la vie avec la parole. Et se tournant ensuite du côté de Caloandre, il lui dit : prince, il faut nous défaire de ces gens-là pour conserver notre liberté, & pour vuider à loisir notre différent.

En difant ces mots, il fondit fur les corfaires, qui, pour venger leur chef, attaquèrent avec fureur les deux princes; ils étoient quarante, mais plus accoutumés à vaincre par furprife que par valeur; cependant, voyant qu'ils avoient befoin de l'une & l'autre dans cette occafion; & fe confiant dans leur nombre, ils combattoient de toutes leurs forces. Acomat courut pour leur défendre le paffage des planches qu'ils avoient pofées d'un bord à l'autre, & fit tête à ceux qui n'étoient pas encore entrés, laiffant Caloandre occupé contre vingt-cinq, qui avoient déja fauté dans le vaiffeau. Le bruit étoit grand, & la mêlée formidable; mais le nombre de ceux que les chevaliers terraffoient, étoit extraordinaire. En peu de temps Caloandre n'en eut plus que dix contre lui, les quinze autres étoient à fes pieds. Acomat en avoit renverfé fix, & fait reculer le refte jufques dans le vaiffeau; non content de cet avantage, il les y pourfuivit; mais alors ils tinrent ferme plutôt par l'impoffibilité où ils étoient de fuir, que par aucun fentiment de valeur.

Au plus fort du combat la mer groffit, & le vent devint fi violent, qu'il fépara les deux vaiffeaux. Les matelots, qui ne doutoient pas que Caloandre ne fût bientôt vainqueur des

corsaires, qui craignoient qu'il ne recommençât son combat avec Acomat, saisirent cette occasion, & manœuvèrent si bien, qu'ils s'éloignèrent, & que le vent leur fit perdre en peu de temps l'autre vaisseau de vue : mais enfin le ciel se troubla, les ondes se soulevèrent, & l'on vit toutes les apparences d'une des plus fortes tempêtes. Cependant le combat continuoit toujours, & les corsaires renversés par les coups de Caloandre & par le mouvement des vagues, qui les empêchoit de se tenir fermes, n'étoient pas plutôt tombés, que les matelots achevoient de les faire périr avec des piques & des épieux. Les corsaires périrent tous, à la réserve d'un petit nombre qui se rendit à la discrétion du vainqueur ; pour lors les matelots ne furent plus occupés que du soin de se garantir d'un orage qui les menaçoit à chaque moment de plus en plus.

Lorsque Caloandre n'eut plus d'ennemis à combattre, il s'apperçut qu'il étoit séparé d'Acomat & de l'autre navire, & s'emporta contre les matelots, auxquels il reprocha de n'avoir pas apporté tous leurs soins pour l'empêcher. Il étoit fâché de savoir un homme aussi brave à la merci des corsaires, mais il étoit encore plus fâché de ce qu'il lui étoit échappé ; & comme il accusoit le vent, la mer & la tem-

pête, Arnaud, ſon écuyer, lui dit, pour le conſoler, qu'il pourroit retrouver cet ennemi & le combattre, d'autant mieux, que ſelon toutes les apparences, les corſaires n'auroient pu réſiſter long-temps aux efforts d'un chevalier ſi brave.

Arnaud raiſonnoit juſte; car Acomat eut bientôt défait le reſte des corſaires; il eſt vrai qu'il fut ſecouru par une troupe de voyageurs qui rompirent leurs chaînes pendant le combat, & qui joignirent leurs efforts à ceux de leur libérateur, mais ils furent occupés d'un nouveau péril après avoir remporté la victoire. Le navire étoit fort tourmenté par le gros temps, perſonne n'étant à la manœuvre, il erroit au gré des flots & des vents, & couroit riſque d'être abîmé; pour éviter ce malheur, ils travaillèrent tous, les uns en jettant à la mer tout ce qui pouvoit les incommoder, les autres à gouverner; mais le vent étoit ſi fort, qu'ils ne purent porter qu'une voile. Ils furent pendant deux jours entre la vie & la mort; mais heureuſement pour eux, le navire ſe trouva très-bon, & ils entrèrent à la fin dans un port du royaume de Jéruſalem. Le vaiſſeau ſe trouva richement chargé de toutes les priſes que les corſaires avoit faites. Acomat ſe contenta de prendre ce qui lui étoit néceſſaire pour un

grand voyage, & donna le reſte à ceux qu'il avoit trouvés dans le bâtiment, qui ſe retirèrent dans leur pays avec des richeſſes immenſes. Il retint ſeulement auprès de lui un jeune homme nommé Cardin, qui s'offrit à le ſuivre, & qu'il fit ſon écuyer; dans l'inſtant même il monta à cheval, & s'abandonnant au haſard, il jura de ne point quitter les armes qu'il n'eût appris des nouvelles de Léonide.

Cette princeſſe avoit couru de ſon côté encore de plus grands dangers ſur mer & ſur terre. Elle s'embarqua ſur le minuit, comme on l'a rapporté, plus tourmentée mille fois par ſa douleur que par ſa bleſſure. Le triſte ſuccès de la dernière guerre, les pertes que ſon armée avoit faites, le déſavantage qu'elle avoit eu dans ſon combat particulier contre Caloandre déchiroient vivement ſon cœur; mais ce n'étoit rien en comparaiſon de l'état où la réduiſoit la mort du chevalier de Cupidon. Durillo n'avoit aucun remède pour cette eſpèce de maux, lui-même en auroit eu beſoin; ſon baume guérit en peu de jours la bleſſure de la princeſſe, qui s'étoit contentée de dire au patron de l'éloigner d'un pays auſſi affreux pour elle que celui de Conſtantinople; il avoit profité des petits vents qui lui avoient heureuſement fait

si tu veux vivre, imite-moi, c'est se livrer à la mort que d'attendre le moment où le vaisseau se brisera contre les rochers: alors elle sauta dans la mer au grand étonnement de tout l'équipage qui, n'ayant pas le courage d'en faire autant, attendit le sort du bâtiment. Durillo, encouragé par l'exemple de la princesse, la suivit, mais avec plus de précaution, car il ne quitta point la planche qu'il avoit prise pour se soutenir; lorsqu'il fut dans l'eau, il se donna tant de mouvement des pieds & des mains, qu'il eut enfin le bonheur d'aborder sur une petite plage où il demeura long-temps étendu, sans avoir la force d'observer ce que Léonide étoit devenue, & sans savoir à quoi se déterminer lui-même.

D'un autre côté Léonide, en se relevant des abîmes où elle s'étoit plongée par sa chûte, parcourut des yeux le rivage pour voir l'endroit qu'elle pourroit plus aisément aborder; & comme elle nageoit mieux que personne du monde, elle passa de rocher en rocher avec beaucoup de force & d'adresse; enfin elle arriva auprès d'un écueil contre lequel le flot devoit nécessairement la pousser; elle résolut donc de s'y attacher, de manière que ce même flot ne la put entraîner, & prenant l'intervalle d'une

vague à une autre, elle monta assez haut pour être au-dessus du coup de mer. Alors elle s'assit sur le rocher pour prendre un instant de repos; mais étant inquiète de la destinée des autres passagers & de l'équipage, elle jetta les yeux sur le navire qui fut brisé à l'instant même, & qui disparut si bien, qu'il ne s'en sauva pas un seul homme. Léonide ne douta point que le fidèle Durillo n'eût péri, & reconnoissant qu'elle ne devoit la vie qu'à ses conseils, elle ne put s'empêcher de le pleurer. Quelque temps après elle s'apperçut qu'elle étoit blessée, dans plusieurs endroits, elle fut touchée de l'état auquel elle étoit réduite, & se leva pour voir le chemin qu'elle prendroit pour gagner la terre: la chose lui parut d'abord impossible sans se jetter encore à la mer; mais ne voulant point en venir à cette extrémité; elle passa de rocher en rocher, tantôt en sautant, tantôt en grimpant, & parvint au sommet de la montagne, elle découvrit d'un côté une plaine très-étendue, & de l'autre une épaisse forêt qui même étoit assez voisine, elle crut même entendre quelque bruit, elle ne se trompoit pas; car un moment après, elle apperçut une vieille femme qui ramassoit du bois; Léonide s'approcha d'elle, & n'eut pas de peine à

lui inſpirer des ſentimens de compaſſion; l'extrême beauté de la princeſſe, & le ſang qu'elle perdoit, parloient éloquemment en ſa faveur.

La vieille lui fit pluſieurs queſtions, mais Léonide n'entendant point la langue du pays, ne put faire autre choſe que d'expliquer par des ſignes, & ce qui lui étoit arrivé, & le ſecours dont elle avoit beſoin. Auſſi-tôt la bonne femme prenant la princeſſe pour un jeune homme, la conduiſit à ſa maiſon, qui n'étoit pas éloignée; elle y trouva ſon vieux mari qui reçut Léonide avec bonté. On lui donna quelques ſimples qu'elle mit ſur ſes bleſſures, & dont la propriété ſalutaire adoucit preſque à l'inſtant la douleur qu'elle reſſentoit; enſuite, après un repas frugal, on la laiſſa repoſer. Le lendemain, quoiqu'elle ne comprît pas mieux que la veille les diſcours de ſes hôtes, elle ne laiſſa pas de concevoir par le mot d'Egypte, qu'ils lui répétèrent pluſieurs fois, que les vents l'avoient jettée ſur les côtes de ce vaſte royaume.

Léonide demeura quelques jours dans cette pauvre cabane ſous le nom de Mattamiro. Son hôte lui donna quelques habits dans le goût de ceux qu'il portoit lui-même, & la traita toujours avec des égards qui prouvoient aiſément

ment qu'on peut trouver quelque fois autant de bons ſentimens ſous le chaume que ſur les lambris les plus dorés. Un matin que le vieillard partoit avec un âne chargé de fruits qu'il alloit vendre dans une ville voiſine, Mattamiro qui n'étoit pas accoutumé à marcher, ſe trouva fatigué, de plus, fort incommodé de l'ardeur du ſoleil. Le bon vieillard s'en apperçut & s'arrêta ſous de grands arbres à l'entrée d'une forêt qu'ils devoient traverſer, & Mattamiro s'aſſit auprès de lui ſur le gazon.

Fin du dixième livre.



LIVRE ONZIEME.

CEPENDANT Caloandre continuoit sa route, désespéré de l'opiniâtreté avec laquelle la fortune s'opposoit toujours à ses desseins. Il ne lui pardonnoit pas d'avoir interrompu son combat avec Acomat par l'arrivée des corsaires; il se flatta quelque temps de pouvoir le recommencer après les avoir défaits, mais la fureur de la tempête lui ôta l'espérance de le rejoindre; il étoit très-affligé d'ignorer le nom d'un chevalier qu'il soupçonnoit d'être amant de Léonide, & qui le traitoit de traître & d'assassin. Tant de sujets de chagrin lui rendoient la vie importune, & l'engageoient à ne desirer que la mort. La tempête augmentoit toujours, les matelots s'abandonnèrent à la fureur des vents, gouvernant cependant autant qu'ils le pouvoient sur l'isle de Chipre. Ils y arrivèrent enfin au bout de deux jours; mais leur vaisseau étoit en si mauvais état, qu'ils furent long-temps à le raccommoder: quand ils eurent pris toutes leurs précautions, la mer se trouva agitée d'une nouvelle tempête, & Caloandre ayant appris que l'on n'avoit eu aucune nouvelle du vaisseau de Trébisonde, devint si furieux de ces

nouveaux contre-temps, qu'il vouloit obliger les matelots à ſe remettre en route malgré l'orage & le vent. On partit enfin, dès qu'il fut poſſible de tenir la mer; mais les matelots ne furent pas long-temps à ſe repentir de leur obéiſſance; car à peine furent-ils éloignés de quelques milles, qu'ils ſe trouvèrent d'un côté dans l'impoſſibilité de retourner ſur leurs pas, & de l'autre dans un danger certain de périr en pleine mer ſi l'on s'obſtinoit à lutter contre le vent, ainſi que Caloandre l'ordonnoit abſolument ſans en ſavoir préciſément la raiſon. Arnaud ſon écuyer ne put enfin s'empêcher de lui dire : je veux, ſeigneur, que la mer ne nous faſſe pas périr, & que vous faſſiez la route que vous avez envie de faire; mais enfin vous errez à l'aventure pour trouver Léonide; comment ſavez-vous ſi les vents ſont contraires ou non? Qui ſait ſi leur fureur ne vous conduit pas plus promptement dans les lieux qu'elle habite? Vous avez tort, ſelon moi, d'accuſer la fortune qui vous eſt peut-être favorable, ayez de la confiance en elle, & ne l'irritez pas en vous abandonnant aux mouvemens d'une fureur qui ne peut appaiſer les élémens, & qui peut au contraire révolter le ciel contre vous. Ce diſcours fit rentrer le prince en lui-même, & lui fit connoître combien il avoit tort de

s'emporter, & de reprocher au ciel des événemens qui peut être étoient des effets de sa providence. Il en sut gré à son écuyer, & par sa docilité il consola les matelots que sa fureur & le déchaînement des vents mettoient au désespoir. La nuit augmenta le danger, & le lendemain après avoir fait voile toute la nuit, ils se trouvèrent si près de terre, qu'ils furent au moment d'échouer sans connoître la côte où le vent les poussoit; mais enfin ils furent assez heureux pour appercevoir, au milieu de plusieurs rochers, une anse capable de tenir deux ou trois vaisseaux, & ils y vinrent mouiller au plutôt.

La tempête ne s'appaisant point, Caloandre espéra que la fortune lui seroit peut-être plus favorable sur terre; il voulut donc entrer dans le pays; il avoit appris de quelques pêcheurs qu'il étoit à la côte d'Egypte. Le prince fit débarquer ses chevaux, & donna ordre au patron de son petit vaisseau de l'attendre dans le même endroit pendant un mois, ajoutant que s'il n'avoit point de ses nouvelles, il pourroit aller où bon lui sembleroit; il recommanda aux matelots de ne point dire son nom; parce que l'Egypte & l'empire de Constantinople étoient ennemis, depuis que le fils du roi d'Egypte avoit été tué dans une bataille par les sujets

de Poliarte. Ainſi Caloandre auroit couru beaucoup de riſques dans ce pays, ſi on l'avoit connu pour l'héritier de l'empire grec; les matelots avoient appris ſon nom dans ſon démêlé avec Acomat; il étoit fort ſage par conſéquent de leur impoſer ſilence. Caloandre, accompagné de ſon écuyer, ſuivit le premier chemin qui ſe préſenta, mais pour plus grande ſûreté, ils changèrent de nom. Le prince prit celui de Zelim, & Arnaud celui de Rollin. Ils marchèrent tout le jour, & paſsèrent la nuit dans un petit village qu'ils trouvèrent ſur leur route. Comme ils ſavoient tous deux parfaitement l'Egyptien, il leur fut aiſé d'apprendre qu'ils n'étoient qu'à cinq journées de la grande ville du Caire, & de s'informer du chemin qu'il falloit prendre pour s'y rendre. Avec ces inſtructions, ils remontèrent à cheval. Caloandre s'abandonnoit toujours à ſa triſteſſe; les mépris & la rigueur de Léonide le déſeſpéroient; d'un autre côté, il craignoit qu'elle n'eût péri dans quelques-unes des tempêtes qu'elle devoit néceſſairement avoir eſſuyées. La haine d'Acomat dont il ignoroit le nom, l'enflammoit de colère & de jalouſie. Ainſi pendant les trois premiers jours il ne fut occupé que de ces triſtes idées. Le quatrième, en paſſant auprès d'une forêt, il entendit un grand

bruit d'armes, & ce bruit attira toute son attention; ensuite poussé par un mouvement de curiosité, il piqua son cheval. Il eut à peine fait quelques pas, qu'il apperçut une troupe d'hommes armés qui combattoient en désordre contre un seul chevalier qu'ils avoient environné, & dont la valeur ne méritoit pas un semblable traitement. Caloandre fut à la fois touché de pitié & d'admiration; ces deux sentimens augmentèrent de beaucoup en lui, quand il reconnut que ce chevalier portoit les mêmes armes d'os de poisson qui lui avoient appartenu, & qu'il avoit vu depuis porter à Léonide : quoique la taille fût un peu différente, il se persuada que c'étoit la princesse. Alors, plus redoutable qu'il ne le fut jamais, il se jetta au milieu des assassins en leur criant en Egyptien : à moi, traîtres, à moi! vous mourrez tous de ma main. Ensuite il dit au brave chevalier dans la langue de Trébisonde : courage, vaillant chevalier, périssent tous ceux qui sont capables d'une aussi grande lâcheté; si vous vous trouvez fatigué, reposez-vous sur moi du soin de votre vengeance.

Il dit, & tomba sur ces traîtres, en leur donnant de si grands coups d'épées, qu'aucune armure n'y pouvoit résister. Ils furent bientôt en désordre, & le chevalier reprit courage à

la vue d'un pareil secours ; mais il ne voulut pas cesser de combattre, quoique son défenseur lui donnât le temps de prendre haleine.

Cette troupe d'assassins fut bientôt terrassée. Zelim, ou plutôt Caloandre se trouvant alors sur le champ de bataille seul avec le chevalier qu'il prenoit pour sa Léonide, ne savoit comment l'aborder ; il craignoit de l'irriter encore, & se contentoit de la regarder en soupirant. Le chevalier s'apperçut aisément du trouble & de l'embarras de son libérateur ; il leva sa visière, & lui dit, en lui tendant la main : vous êtes le plus brave & le plus généreux de tous les hommes ; apprenez-moi si vous n'êtes point blessé ; croyez que je ne ferois aucun cas de la vie que vous venez de me conserver, si la vôtre étoit en danger.

Caloandre s'apperçut avec étonnement, que le chevalier n'étoit point Léonide ; & ne pouvant comprendre comment les armes d'os de poisson avoient changé de maître en si peu de temps, il s'imagina, ou que la princesse n'étoit pas éloignée, ou qu'elle avoit perdu la vie.

Pendant que Caloandre étoit agité d'espérance & de crainte, l'autre chevalier poursuivit ainsi : vous êtes sans doute blessé, n'ayez aucune inquiétude, vous serez secouru ; j'ai un chirurgien à quelques pas d'ici, il aura tout

autant d'attention pour vous, qu'il en auroit pour moi-même. Caloandre, honteux d'avoir été si long-temps sans répondre à un chevalier si brave & si poli, lui dit: ma situation ne peut être que bonne, puisque j'ai été assez heureux pour servir un chevalier de votre mérite; je ne suis pas blessé, & je suis prêt à vous suivre partout où vous voudrez, au cas que l'on vous attaquât encore. Alors il haussa la visière de son casque pour prendre l'air.

L'Egyptien considéroit avec des sentimens d'admiration la majesté, les graces & la jeunesse qui éclatoient sur le visage de son défenseur. Caloandre de son côté, observoit avec la plus grande exactitude si les armes d'os de poisson étoient bien assurément les mêmes; & le chevalier s'étant apperçu de l'attention qu'il avoit pour elles, lui dit: ces armes sont les plus extraordinaires & les meilleures qui soient au monde, je leur dois la vie; elles m'ont mis en état d'attendre votre secours, & j'ai beaucoup de reconnoissance pour celui qui me les a données. Dites-moi, je vous conjure, reprit alors Caloandre, comment elles sont tombées entre vos mains? On les a trouvées lui répondit-il, liées ensemble sur le bord de la mer, dans un endroit où le mois passé un navire étranger a fait naufrage. Elles étoient au milieu

des débris & des corps de ceux qui avoient péri; elles parurent ſi exraordinaires par leur travail, & par leur matière, à un homme de ma cour, qu'il s'eſt fait un grand plaiſir de me les préſenter. Je m'appelle Uranio, pourſuivit-il, & je ſuis l'héritier préſomptif de cet état. J'ai été bientôt convaincu de leur bonté & de leur légéreté; ces deux qualités m'ont engagé, par une inſpiration du ciel, à m'en ſervir à la chaſſe où je viens aſſez ſouvent dans ce bois. Caloandre troublé de plus en plus, lui demanda pour lors ſi l'on ne ſavoit point de quel pays étoit ce malheureux vaiſſeau; ſi l'on n'avoit point appris le nom des paſſagers, le nombre & la qualité de ceux qui s'étoient ſauvés, & de ceux qui avoient péri. Il ne s'eſt ſauvé de ce naufrage qu'une fille lui répondit Uranio; elle appartenoit à la princeſſe de Trébiſonde, & s'étoit embarquée avec elle. A ces mots Uranio ceſſa de parler pour ſecourir ſon nouvel ami; car il le vit pâlir, & s'évanouiſſant peu à peu, ſe pancher pour tomber, mais il le retint dans ſes bras. Dans cet inſtant il arriva beaucoup de chaſſeurs & de chevaliers, qui furent très-étonnés de la quantité de morts dont ils trouvèrent leur prince environné. Uranio leur ayant dit en peu de mots, ce qui s'étoit paſſé, ils s'empreſsèrent tous pour ſecourir celui qui l'avoit

tiré d'un si grand danger. Ils le descendirent de cheval, & le posèrent sur l'herbe. Uranio, qui lui étoit tendrement attaché, témoignoit une véritable inquiétude; Rollin déploroit son malheur, & maudissoit le jour auquel son maître étoit arrivé en Egypte.

Uranio n'alloit jamais à la chasse, sans y faire venir son chirurgien, pour secourir ceux qui avoient le malheur d'être blessés, ou par les animaux, dont cette forêt étoit remplie, ou par d'autres accidens. Le chirurgien étant donc arrivé avec le gros des chasseurs, visita l'étranger; & ne lui trouvant aucune blessure, il rassura Uranio, en lui disant, que le mal de ce chevalier ne pouvoit pas être considérable. En effet, Caloandre revint peu à peu à lui; & quand il eut repris l'usage de ses sens, il dit avec un profond soupir: quoi! je respire encore! puis ayant promené ses regards sur les personnes qui l'entouroient, l'espèce de délire dans lequel il étoit tombé l'engagea à vouloir mettre l'épée à la main, & à se lever; mais Uranio l'en empêcha, & lui dit: vous n'avez rien à craindre, chevalier, nous sommes tous ici pour vous servir; nous serions bien à plaindre si nous étions vos ennemis, nous ne sommes inquiets que de votre mal. Vivez, seigneur, continua-t-il, si vous voulez que je vive; car je ne respire

que pour vous. Caloandre reconnut alors Uranio, & voyant que ce prince paroissoit touché jusqu'aux larmes, il rougit de ce qu'il venoit de faire; ensuite dissimulant avec une peine extrême la douleur dont il étoit pénétré, il lui répondit: seigneur, que ma situation ne vous inquiète point; quand je mourrois, la perte seroit légere; il est arrivé de plus grands malheurs. Tout le monde se réjouit de le voir paroître en bonne santé; Uranio y fut plus sensible qu'aucun autre, & le pria instamment de venir au Caire avec lui.

Caloandre auroit préféré la mort aux délices de la plus superbe cour, dans l'accablement où il étoit plongé; cependant il accepta la proposition pour ne pas refuser un prince, dont les politesses, accompagnées d'une grande valeur, l'avoient déja séduit. Ils montèrent à cheval, & prirent le chemin du Caire. Les deux princes marchoient seuls devant les autres. Caloandre ne pouvant douter de la mort de Léonide, levoit continuellement les yeux au ciel, en donnant toutes les marques de la plus grande douleur. Uranio n'étoit pas plus tranquille, les affaires où il se voyoit engagé étoient d'une telle nature, qu'il se regardoit comme le plus malheureux de tous les hommes. Après quelques instans de silence, Caloandre, faisant un effort

ſur lui-même, dit au prince Egyptien: ſeigneur, vous me paroiſſez occupé; ſi vous penſez à la trahiſon que l'on vous a faite, ſoyez tranquille; car les traîtres ont péri, & votre valeur ſuffit pour détruire ceux qui pourront avoir les mêmes deſſeins; de plus, ſoyez aſſuré que j'emploierai toujours ma vie pour votre défenſe. Mais je voudrois, pour nous amuſer pendant le chemin, que vous euſſiez la bonté de me conter cette aventure; je ſuis perſuadé que des hommes capables d'une telle lâcheté, n'ont pu avoir des motifs fort généreux.

Uranio, charmé de voir ſon nouvel ami l'attaquer de converſation, lui dit: ne croyez pas, chevalier, que mes réfléxions ſoient cauſées par les craintes de l'avenir; ce danger que je viens de courir eſt abſolument paſſé, graces à vous; & puiſque vous prenez ma défenſe, il n'eſt point de périls, quelque grands qu'ils puiſſent être, qui puiſſent me donner la moindre inquiétude: ce que je ſouffre vient d'un autre cauſe, je vais vous en inſtruire, il le faut pour vous mettre au fait de ce que vous avez déja vu.

Sachez donc que je ne ſuis point le fils du roi Saladin, il m'a élevé dans ſa cour depuis mon enfance, & ſon amitié s'eſt accrue avec l'âge; elle eſt même venue au point, que ſe trouvant ſans enfans, & ſans eſpérance d'en

avoir, n'ayant même aucuns parens qui puiſſent lui ſuccéder, il m'a adopté & m'a déclaré ſon ſucceſſeur, de l'aveu de ſon conſeil, auſſi-bien que de toute la nation. Je me croyois heureux dans ce haut point de gloire, mais le ciel ſe chargeoit, & le plus cruel orage s'apprêtoit à troubler mon repos. Il n'y a pas encore tout-à-fait deux mois que je vins faire une grande chaſſe dans la forêt où vous m'avez rencontré: mais ô Dieux! avec quelle différence! j'étois alors libre de tout chagrin, & je ne cherchois les forêts que pour n'être point amolli par les voluptés de la cour, & je n'y ſuis venu aujourd'hui que pour donner quelque relâche aux agitations de mon cœur.

Dans cette première chaſſe, continua Uranio, je courois à bride abbatue, en pourſuivant un terrible ſanglier; je lui lançai mon épieu avec trop de précipitation: au lieu de frapper l'animal, il alla s'enfoncer dans un arbre. Le ſanglier épouvanté redoubla la viteſſe de ſa courſe, & perdant l'eſpérance de le joindre, je le ſuivois des yeux, quand je vis fendre l'air par un gros bâton armé de fer; qui frappa le ſanglier comme s'il eût été touché de la foudre, & qui l'ayant frappé de part en part, entra plus d'un pied dans la terre. J'admirois la force & la juſteſſe de ce coup; mais mon admiration

devint encore plus grande, quand je vis la main qui avoit lancé le coup. C'étoit un jeune homme très-bien fait, & doué d'une beauté divine; il se reposoit à l'ombre auprès d'un vieux paysan, qui tenoit par le licol un âne chargé de fruits. Nous arrivames en même-temps le jeune homme & moi sur le sanglier, & si j'avois imaginé dans le premier moment, que ce coup étoit parti du ciel, celui qui l'avoit lancé, me parut un Dieu, quoique ses habits, & l'état où il étoit s'opposassent absolument à cette idée. Je lui fis quelques questions en Egyptien sur son état. Il me répondit en assez mauvais grec, qu'il étoit au service de ce vieillard, avec lequel il alloit à la ville vendre des fruits. Je l'examinai avec plus d'attention; & comme il s'embarrassa dans ses discours, je sentis qu'il ne vouloit pas être connu, & qu'il étoit déguisé; je cessai donc de l'importuner, & pour me faire mieux entendre, je lui demandai en grec s'il vouloit me suivre, en lui promettant de l'habiller magnifiquement, & de l'employer à des exercices qui seroient plus convenables à son adresse. Une troupe de chasseurs qui me joignit alors avec le respect qu'ils devoient à leur prince, lui firent accepter ma proposition; mais il y mit une condition, qui augmenta l'estime que j'avois déja conçue

pour lui. Je suis si pénétré, seigneur, me dit-il, des bienfaits que j'ai reçus de ce bon vieillard, & de sa femme, que je ne pourrai jamais m'en séparer, sans leur avoir donné quelques marques de ma reconnoissance; la fortune m'a traité avec tant de rigueur, que je ne puis même leur dire combien je leur suis obligé, puisqu'ils n'entendent pas la langue que je parle. Mais si vous ne trouviez pas extraordinaire de récompenser avant que d'être servi, je vous prierois de leur donner quelque chose pour moi; votre générosité, si j'en juge par votre phisionomie, sera d'autant plus grande, que celui qui vous demande cette grace, n'a pas de quoi la mériter: mais je ne négligerai rien, ajouta-t-il, pour m'en rendre digne.

Je fus charmé de ces sentimens; je fis distribuer les fruits aux chasseurs de ma suite, & donner une somme d'argent au vieillard, qui ne nous quitta qu'en pleurant. Je fis ensuite donner un cheval au jeune homme, qui me dit qu'on l'appelloit Mattamiro; il sauta légérement dessus, & me suivit. Nous continuames la chasse jusqu'au soir, & je revins à la ville, où je fis faire à Mattamiro un habit pareil à celui de mes pages, & cet habit le fit paroître si beau, & si agréable, que tout le monde en étoit dans l'admiration. Il remplit sa charge

avec tant de graces, que toute la cour prit, comme moi, beaucoup de goût pour lui. Le roi même lui rendit toute la justice qu'il méritoit.

La reine, qui joint un cœur encore jeune à quelques restes de beauté, & qui ne s'accommode pas de la froideur d'un vieux mari, ne put voir Mattamiro impunément; bientôt elle eut tant d'amour pour lui, qu'elle ne pouvoit en être un moment séparée: aussi ne laissoit-elle échapper aucune occasion de l'appeller, & de l'occuper auprès d'elle. Comme il parle un peu grec, & fort bien la langue de Trébisonde, qu'on sait assez communément dans notre cour, nous l'entendions, & nous jouissions de la vivacité de son esprit, qui n'étoit pas moins agréable que sa figure. Mais d'ailleurs il apprenoit l'égyptien avec une facilité qui surprenoit.

Un jour la reine le fit venir après dîner dans son appartement, & croyant qu'on n'éclairoit point sa conduite, elle lui jetta les bras au col avec beaucoup d'amour, & le serrant tendrement, elle le baisa. Vous voyez que je ne vous déguise rien, poursuivit le prince; vous m'êtes trop cher, pour n'avoir pas en vous une confiance sans bornes. Dans le temps donc que la reine embrassoit Mattamiro, le roi entra chez elle. Imaginez-vous ce qu'il devint, en la trou-

vant

vant dans cette ſituation. Le trouble & la fureur lui ôtèrent l'uſage de la voix, il tira ſon épée, & courut ſur la reine, pour laver dans ſon ſang l'affront qu'elle lui faiſoit. Mais quoique Mattamiro ne laiſsât pas d'être embarraſſé, il s'oppoſa légèrement à ſon deſſein, & lui ayant ſaiſi le bras, il l'arrêta fièrement, & lui dit en riant: Sire, ne jugez pas ſur les apparences; une jeune fille comme moi peut-elle vous déſhonorer? Je viens dans ce moment de me faire connoître pour telle à la reine, & la joie qu'elle a eue de me trouver d'un ſexe pareil au ſien, & capable de la ſervir, a été ſi grande, qu'elle m'a honorée de la faveur dont vous avez été témoin. Alors elle quitta la main du roi, qu'elle voyoit ſe calmer, pour tomber dans l'admiration, & pourſuivit ainſi: ſoyez perſuadé de la vérité; ce ſein ne peut vous tromper. Pour lors elle ſe découvrit, en ſe tournant du côté de la reine, qui étoit plus morte que vive, & lui dit: vous pouvez, madame, y porter la main, & juger de ce que j'avance.

La reine imagina d'abord que c'étoit une invention de Mattamire, pour appaiſer la colère du roi; mais elle trouva deux témoins irréprochables, qui ne l'étonnèrent pas moins que la préſence d'eſprit avec laquelle Mattamire

l'avoit tirée d'un pas si dangereux. Pour lors la reine se tournant hardiment vers son mari, lui reprocha ce qu'il avoit voulu faire, & se plaignit avec hauteur de ce qu'il commençoit par la vouloir punir, sans examiner une chose de cette importance. Ensuite elle le pria de ne la soupçonner jamais d'une action dont elle n'étoit pas capable. Le roi convint de ses torts, & se tournant du côté de Mattamire, il lui dit: Et vous la belle enfant, pourquoi déguisez-vous votre sexe dans une cour où les femmes ne perdent l'honneur que lorsqu'elles en font un présent? Vous pouvez dorénavant vivre tranquille au service de la reine, puisqu'elle a tant d'amitié pour vous; & si vous nous mettez au fait de vos aventures, nous vous ferons connoître, dans toutes les occasions qui se présenteront, combien nous sommes sensibles à votre mérite. Mattamire les remercia l'un & l'autre, & les assura que la continuation de leurs bontés étoit la plus grande satisfaction qu'elle espérât, sans leur dire autre chose de ce qui la regardoit.

Le roi donna ordre sur le champ que l'on habillât Mattamire d'une façon convenable à son sexe, & sortit, pour ne la point embarrasser. La reine pour lors embrassa Mattamire, & lui dit avec assez de confusion: si votre

ſageſſe & votre préſence d'eſprit m'ont rendu l'honneur & la vie, continuez à me les conſerver par votre ſilence : vous avez ſu parler à propos, ſachez vous taire par la ſuite, & je vous ferai une ſi grande fortune, que vous ne pourrez douter de ma reconnoiſſance. Mattamire lui dit en riant : l'embarras où je vous ai vue, & l'envie que j'ai eue de vous en tirer, m'ont fait avouer avec plaiſir que j'étois fille : c'eſt la ſeule ſatisfaction que mon ſexe m'ait donnée : car depuis que je ſuis au monde, j'ai toujours été au déſeſpoir d'être femme ; il a fallu une auſſi grande néceſſité que celle où je vous ai vue, pour m'engager à me faire connoître : mais il me ſuffit, pour vous plaindre, de ſavoir que l'amour s'eſt emparé de votre cœur ; il reſſemble en ce cas à la foudre qui tombe toujours ſur les lieux les plus élevés. Ne craignez rien de ma diſcrétion : vos ordres, ajouta-t-elle ſe joignent à l'envie que j'ai de conſerver votre honneur.

Quelques demoiſelles qui apportoient les habits deſtinés à Mattamire, interrompirent leur converſation : elle s'en habilla ſur le champ, & parut ſi belle aux yeux de tout le monde, que l'on ne pouvoit ſe laſſer de la regarder. Il eſt vrai que les habits qu'on lui avoit apportés, étoient de beaucoup trop courts ;

mais aussi ils augmentoient la grace & la légéreté de sa taille. Le bruit de cette métamorphose s'étant répandu, il n'y eut personne qui ne courût pour voir la jeune amazone dans son nouvel habit. J'y volai comme les autres, & je lui trouvai tous les agrémens & la noble fierté de la divine Pallas, je demeurai hors de moi en la voyant, je me plaignis à elle de son peu de confiance, je lui reprochai de m'avoir caché son état; je l'assurai que les sentimens que j'avois eus pour Mattamiro, ne feroient qu'augmenter pour Mattamire, & qu'elle les trouveroit accompagnés du respect & de la soumission que l'on devoit à une fille de son mérite. Le roi survint, sa présence interrompit notre conversation. Ce monarque fut bientôt charmé, comme je l'étois déja, des beaux yeux de Mattamire; il lui prenoit les mains, il la louoit, il lui faisoit des offres de fortune avec si peu de ménagement, que dès ce premier entretien, tous les courtisans s'apperçurent de sa passion.

Lorsque je fus seul dans mon appartement, je ne songeai plus qu'à ma nouvelle déesse. Je me persuadai que la nature ne pouvoit rien produire de plus beau. Enfin, je fus frappé de la rencontre que j'en avois faite sous des habits si misérables, & de la facilité avec laquelle elle

étoit entrée à mon ſervice; tout cela me parut difficile à comprendre, & je ne doutai point qu'une fille qui réuniſſoit en elle tant de qualités éminentes, ne fût d'une naiſſance illuſtre; & que la fortune n'eût conduit un ſi rare tréſor en ce pays pour me rendre le plus heureux des hommes.

Ces idées ne ſervirent qu'à m'enflammer, mais la fortune eut bientôt le cruel plaiſir de me deſſiller les yeux. Le jour ſuivant, ſous prétexte de venir, comme à mon ordinaire, faire ma cour à la reine, j'allai voir tout mon bien, l'aimable Mattamire, je fus aſſez heureux pour trouver un inſtant favorable, qui me permit de la faire venir dans l'embraſure d'une fenêtre; & voyant que toute la compagnie s'étoit engagée dans une converſation qui ne laiſſoit à perſonne la liberté de nous obſerver; je lui dis d'une voix baſſe: belle Mattamire, je ne ſaurois accorder vos brillantes qualités avec la naiſſance dont on pourroit vous ſoupçonner. Si l'adverſité que tout le monde peut éprouver, vous a fait perdre vos biens, elle n'a pu vous priver des faveurs de la nature. Vous meritez d'être heureuſe, pourquoi ne l'êtes-vous pas? Pourquoi faut-il que votre cœur ſoit ſans ceſſe dévoré par un chagrin que vous vous plaiſez à renfermer? Je m'en ſuis apperçu,

ne me déguisez rien, & disposez de mòi comme de quelqu'un qui vous est attaché plus qu'à soi-même, Non seulement je vous promets d'employer toutes mes forces pour votre service: mais je vous jure de vous garder le secret; & je vous le jure par l'amour que vous m'avez inspiré, & qui ne sortira jamais de mon cœur, Parlez, si je ne puis vous secourir, je pourrai du moins vous consoler; & si je ne puis faire ni l'un, ni l'autre, je vous prouverai en m'affligeant avec vous, l'intérêt que je prens à ce qui vous regarde.

Ces paroles que je prononçai avec sentiment, attirèrent l'attention de Mattamire, & la disposèrent en ma faveur. Elle fut quelque temps sans me répondre, plus occupée du chagrin que ses infortunes rappelloient à son esprit, que d'aucune méfiance; enfin elle me répondit:

Ce n'est pas d'aujourd'hui, prince Uranio, que j'éprouve vos bontés; vous m'en avez comblée quand mon sexe étoit déguisé, à présent qu'il est connu, je puis tout espérer d'une ame aussi généreuse que la vôtre; mais le ciel lui-même ne pourroit apporter du remede à mon malheur; mon pays est si éloigné du votre, que vous ne me connoîtriez pas quand je vous dirois qui je suis; le récit de mes malheurs vous affligeroit, & leur souvenir me déchireroit

le cœur. Je vous dirai ſeulement, pour vous obéir, que je ſuis fille d'un chevalier de Circaſſie, qui, s'en allant en dernier lieu ſervir Tigrinde dans la guerre de Conſtantinople, me conduiſit avec lui, parce que j'ai toujours aimé les armes : il eſpéra que je pourrois faire ma fortune auprès de Léonide ; car vous n'ignorez pas que cette princeſſe ne reſpire que la guerre & les combats. Nos eſpérances ne furent point trompées, elle me reçut en arrivant au nombre de ſes filles, & peu de jours après je la ſuivis devant Conſtantinople. Je devois épouſer un chevalier d'une valeur diſtinguée, lorſqu'un prince infame...... mais, ô Dieux ! faut-il que je me rappelle le ſouvenir d'un traître que je voudrois bannir du monde & de ma mémoire ! pardonnez-moi, Uranio, ſi ma paſſion vient de m'emporter, elle m'engage auſſi à ne vous en pas dire davantage ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que Léonide réſolut de quitter ſecrettement ſon camp, ſans être accompagnée que de moi. Je me flattai de pouvoir éviter ma malheureuſe deſtinée, en ſuivant le déſeſpoir de ma maîtreſſe. Je m'embarquai donc avec elle ſur un vaiſſeau, qui au lieu d'aborder dans l'iſle de Chipre, fut emporté par une ſi violente tempête, qu'après en avoir été battu pendant pluſieurs jours, il eſt venu périr ſur ces côtes,

je me suis sauvée seule; la mort m'a épargnée; parce que la vie m'étoit odieuse. Les autres ont été malheureux de périr, & moi je suis à plaindre de vivre encore: je fus poussée à terre comme par miracle, car j'étois blessée en plusieurs endroits. Une pauvre vieille m'a secourue & m'a conduit dans sa cabane, où son mari m'a reçue avec toute l'humanité possible; c'étoit lui que j'accompagnois lorsque je tuai le sanglier, vous savez le reste. Toute la grace que j'attens de vous, c'est d'approuver mon départ; la vengeance d'un crime affreux m'appelle ailleurs, le roi lui-même m'oblige à m'éloigner; car il vint hier me trouver, d'abord que vous fûtes sorti, & me parut si empressé, que je vois clairement que mes refus, tout raisonnables qu'ils sont, vont changer ses desirs en fureur: il vaut donc mieux que je prévienne tous ces inconvéniens par une prompte fuite, vous pouvez la faciliter, & si vous n'avez d'autre envie que de faire ce qui m'est agréable, donnez-moi, poursuivit-elle des marques de vos bontés, en me faisant embarquer secrettement au port d'Alexandrie, sur quelque vaisseau qui fasse route en Syrie, d'où il me sera facile de me rendre dans mon pays. Cette grace, prince, est la seule qui puisse me prouver la délicatesse & la pureté de vos sentimens; si

vous me l'accordez, je conserverai toute ma vie le souvenir de votre mérite, & de vos bontés.

Mattamire alors cessa de parler, & je me trouvai dans un si grand embarras, que je ne pus lui répondre. Combattu par l'amour que je ressentois, par la jalousie que m'inspiroit un rival qu'elle ne pouvoit oublier, & par la crainte de perdre l'objet que j'adorois; je cherchois en moi-même un moyen pour satisfaire à la fois Mattamire & ma tendresse, quand j'entendis annoncer le roi. Pour lors, en soupirant, je me hâtai de dire à la belle amazone: c'est une chose bien cruelle, & qui fera le malhenr de ma vie, que de me séparer de vous, ma chère Mattamire, mais je préférerai toujours votre satisfaction, dût-elle me coûter la vie.

L'arrivée du roi m'empêcha d'en dire davantage. Je fus obligé, par respect, d'aller au-devant de lui; car il étoit déjà dans la chambre, qui nous examinoit: il s'apperçut de notre entretien, & du trouble qui paroissoit sur nos visages; la jalousie lui glaça les veines, il me reçut très-froidement, contre son ordinaire; & se flatta de cacher la situation de son cœur, en ne parlant point; mais ce même silence me découvrit ce qu'il pensoit, & la pâleur de son visage servit à confirmer mon soupçon. La

reine se douta de ce qui se passoit, elle en parut offensée. Mattamire en soupira, & j'en eus le cœur percé. Nous commençames tous trois une conversation générale; mais les regards de Mattamire & les miens, sur la certitude où nous étions des sentimens du roi, ne servirent qu'à lui persuader que j'étois aimé. Il craignit d'éclater, en me disant quelque chose de désagréable, & se retira. Je me vis obligé de l'accompagner pour lui faire ma cour. Il s'approcha de moi, en sortant de la chambre, & me dit tout bas: Uranio, ne parlez plus à Mattamire, si vous ne voulez vous attirer mon indignation. J'allois lui répondre, & m'excuser malgré le trouble où j'étois: il suffit, me dit-il, que vous m'ayez entendu; pour lors il continua son chemin, & parla à d'autres chevaliers qui le suivoient.

Si vous avez aimé, vous pouvez juger, chevalier, de ce que je devins à ce cruel discours; je passai dans mon appartement si troublé, & si fort hors de moi-même, que je ne savois plus ce que je faisois, je m'assis sur une chaise, je m'abandonnai aux plus cruelles réflexions, je me représentai l'élévation où j'étois parvenu par la seule bonté du roi, & le précipice où son indignation pouvoit me faire tomber. Ne sachant quel parti prendre, je résolus d'être quel-

ques jours sans aller chez la reine : mais peut-on compter sur les projets d'un véritable amant, lorsqu'ils s'opposent aux transports de son amour ! deux jours écoulés dans cêtte situation me parurent deux siècles ; enfin je ne pus résister à la nécessité de revoir Mattamire, je la vis donc, & je l'entretins avec un plaisir extrême ; je lui parlai de mon amour avec moins de réserve ; je lui répétai ce que le roi m'avoit dit ; & je finis en lui offrant le sacrifice du royaume d'Egypte uniquement pour la servir, & sans rien exiger d'elle.

Elle me remercia poliment, & me fit de nouvelles instances pour faciliter sa fuite ; je lui promis de la secourir, & pour prendre nos mesures sans paroître chez la reine, nous convinmes de nous écrire. J'étois sur le point de me retirer dans la crainte d'être surpris par le roi, lorsqu'il arriva tout d'un coup. D'abord qu'il m'eut apperçu, il me lança un regard aussi terrible que si j'eusse été coupable du plus grand de tous les crimes ; la rougeur qui me monta au visage fit l'aveu de ma faute. Le courroux du roi & mon embarras nous empêchèrent de parler, ainsi je ne pus m'excuser, ni lui me faire des reproches ; il ordonna d'un ton sévère que l'on renfermât sur le champ Mattamire dans le serrail : c'est un grand appar-

tement où l'on met les jeunes beautés que le roi fait élever pour les marier à ses favoris. Cette habitation n'a que deux portes : l'une est gardée fort exactement par des soldats, & n'est ouverte qu'aux femmes qui doivent y servir, c'est par elles que l'on fait entrer tout ce qui est nécessaire à ces jeunes filles ; l'autre porte qui touche à l'appartement de la reine, est aussi gardée par des soldats qui ne l'ouvrent qu'à elle, elle y va souvent se divertir, non seulement elle connoît presque toutes ces filles, mais plusieurs même sont de ses amies, elles ne peuvent sortir par aucune de ces portes, & nul homme ne peut y entrer.

Je perdis donc en un moment l'espérance de secourir la belle Mattamire & celle de la voir. Elle fut très-affligée de se voir renfermée, & si la reine, qui l'accompagna jusques au serrail, n'eût modéré sa fureur par ses prières, & par les consolations qu'elle lui donna, elle vouloit absolument forcer la garde; les premiers mouvemens de sa colère étant passés, elle résolut de dissimuler & de suivre le conseil de la reine, qui l'aimoit véritablement ; aussi depuis ce temps, elle a toujours eu une grande confiance en elle. Le roi va souvent dans le serrail pour la voir, & lui témoigner son amour; mais elle se gouverne si bien ; qu'il se repaît

de vaines espérances, & n'ose la menacer: car il sent bien qu'un cœur aussi fier que celui de Mattamire ne peut être intimidé, & comme je suis cause qu'elle est traitée en esclave, elle m'écrit à tout moment pour m'engager à lui procurer la liberté; soyez certain, chevalier, poursuivit Uranio, que je sacrifierois le royaume, la liberté & la vie pour la satisfaire; mais je crains de la perdre elle-même, après l'avoir délivrée. Depuis ce temps-là je ne me connois plus, & mon chagrin augmente encore par la nécessité où je suis de le cacher aux yeux du roi. Hier me trouvant plus mal qu'à l'ordinaire, je résolus de venir, pour me dissiper, chasser dans ces bois; la chasse a commencé par être assez agréable, & m'étant ensuite abandonné à la poursuite d'un cerf avec plusieurs des chevaliers qui m'avoient accompagné, quand ils m'ont vu éloigné du reste de ma suite, & de ceux qui m'étoient les plus attachés, ils sont tombés sur moi, & m'ont bientôt fait connoître leur perfidie: ils auroient exécuté leur mauvaise intention sans la bonté de mes armes, qui vous ont donné le temps d'arriver & d'employer votre valeur pour me secourir. Autant que je l'ai pu connoître, ils sont tous partisans du duc Fierabarze, & n'ont fait qu'exécuter les ordres qu'il leur a donnés; depuis long-temps

il eſt favori du roi, c'eſt un prince vaillant; & l'un des meilleurs chevaliers qui ſoient en Egypte, il ne peut me pardonner d'avoir été reconnu pour ſucceſſeur du roi : car il prétendoit au royaume, non ſeulement à cauſe de ſa parenté avec le roi, mais à cauſe de ſon mérite; il a toujours caché ſes ſentimens, parce qu'il a vu la bonté que Saladin avoit pour moi, & l'amour que le peuple me portoit; mais depuis qu'il s'eſt apperçu de la jalouſie de ce prince, il a cru pouvoir s'aſſurer le royaume en me faiſant périr, ſans paroître avoir contribué à ma mort, perſuadé que le roi lui-même n'en ſeroit point fâché, & ne feroit aucune perquiſition pour en découvrir les auteurs; il n'y a qui que ce ſoit dans le royaume qui eût oſé entreprendre une ſemblable action, & ſi votre bras avoit laiſſé vivre un ſeul de ſes complices, vous auriez jugé par ſon aveu de la vérité de mes conjectures; mais les choſes ſe tourneront comme elles le voudront, la fortune m'accable de tous côtés pour me faire ſuccomber. Je ſuis amoureux d'une fille pauvre & inconnue; j'éprouve la haine d'un pere jaloux, les menaces d'un roi puiſſant, & les perſécutions des grands. Ah ciel ! pouvez-vous me donner de plus grandes preuves de votre colère ! amour, ſois-moi favorable, & je ſuis

content; je ne demande que ma chère Mattamire, j'abandonne ſans regret tous les autres biens de la fortune, & je renonce même à la vie ſi la choſe eſt néceſſaire.

L'amoureux Uranio ceſſa pour lors de parler. Son récit redoubla les chagrins de Caloandre; car, apprenant avec plus de certitude le naufrage de Léonide, il fut encore au moment de s'évanouir; mais enfin diſſimulant ſa douleur, & charmé d'imaginer qu'il pourroit mourir pour le ſervice de ſon nouvel ami, dont les avantures l'avoient touché, & vivement intereſſé, il lui répliqua: prince, ſi les malheurs d'autrui pouvoient ſoulager un cœur auſſi généreux que le vôtre, je vous aurois bientôt conté les miens, auprès deſquels les vôtres ſont bien légers, quelques conſidérables qu'ils vous paroiſſent. L'amitié que vous me témoignez me fait croire que vous ſeriez ſenſible à des peines qu'il me ſeroit bien douloureux de rappeller: je les paſſerai donc ſous ſilence pour nous ſoulager l'un & l'autre. Je ſais qu'il y a de la foibleſſe à ſe laiſſer abattre par l'adverſité, ſurtout quand on ne peut y remédier. Vous êtes aimé de toute la nation; le roi, bien aſſuré de Mattamire, n'aura plus de jalouſie, & par conſéquent ne ſera plus en colère contre vous; car un inſtant de jalouſie ne peut éteindre en lui

l'amitié qu'il vous porte depuis tant d'années ; mais quand les choſes ſeroient autrement, ſi Mattamire vous ſuffit, je me prêterai à tout ce que vous voudrez entreprendre, & quoique vous ne me connoiſſiez point aſſez pour avoir une grande idée de moi, vous pouvez abſolument diſpoſer de ma perſonne ; quelque difficile que puiſſe être le projet que vous aurez formé, je ne vous abandonnerai point, je n'aurai d'attention à me conſerver que pour vous ; & bien éloigné de deſirer la vie, je m'eſtimerai heureux de voir la fin de mes jours en faiſant votre bonheur.

Avec de tels propos les deux nouveaux amis arrivèrent au grand Caire charmés l'un de l'autre ; on ne parloit que de la trahiſon que l'on avoit faite à Uranio, & du ſecours qu'il avoit reçu d'un chevalier étranger : auſſi tout le peuple en paſſant par les rues lui donnoit mille bénédictions, & ne pouvoit ſe laſſer de le voir, & de le combler d'éloges pour lui témoigner ſa reconnoiſſance. Caloandre l'ayant remarqué, ſe tourna vers lui, & lui dit : prince, je vois avec plaiſir que le courroux du roi ne fait aucune impreſſion, ſur l'eſprit de vos peuples, & ne diminue point l'amitié qu'ils vous portent. Croyez donc que la colère du roi ne ſera pas de durée, ou ne pourra vous nuire. Il me ſuffit, répliqua Uranio, qu'il ne m'ôte

point

point ma chère Mattamire; mais j'espère tout, puisque vous êtes avec moi.

Lorsqu'ils furent arrivés au palais, ils allèrent saluer le roi, qui fut charmé de voir Caloandre: il le remercia de ce qu'il avoit fait pour le prince, & voulut savoir le détail du combat. Caloandre le fit en lui insinuant modestement que les marques d'indignation qu'il avoit données au prince, avoient engagé des sujets audacieux à commettre cet attentat. Le roi l'assura qu'il en feroit un châtiment rigoureux, & qu'Uranio ne devoit rien craindre. Le duc de Fierabarze étoit présent; Uranio n'osa pour lors l'accuser, parce que le roi l'aimoit beaucoup, & qu'il n'étoit pas aisé de le convaincre.

Les deux princes en sortant de chez le roi, allèrent à l'appartement d'Uranio, qui voulut que Zélim (c'est ainsi que Caloandre s'étoit fait nommer) couchât dans sa propre chambre, & dans un lit proche du sien, afin de s'entretenir plus aisément: car leur amitié augmentoit à chaque instant. Ils étoient jeunes, braves, aimables, pensant de la même façon sur tous les points, tous deux amans & tous deux malheureux; ces rapports ne pouvoient que les lier infiniment. Les perfections de Zélim lui acquirent bientôt l'estime & l'amitié de tout le monde, & celle que le prince lui témoignoit,

lui donna beaucoup de considération dans la cour. Le roi admira plus d'une fois tous les dons que la nature avoit prodigués au généreux Zélim; mais la jalousie dont ce monarque, étoit enflammé contre Uranio, lui rendoit cette grande amitié suspecte: d'ailleurs il trouvoit une source d'inquiétudes dans l'extrême ressemblance qu'il voyoit entre Zélim & Mattamire; leur taille, leur traits, leur son de voix, tout le frappoit, tout lui faisoit craindre qu'ils ne fussent parens, ou peut-être frère & sœur, & que Zélim ne fût venu pour enlever Mattamire. En un mot ce vieil amant ne pouvoit aimer tant de vertus sans les craindre. Il donna des ordres pour redoubler la garde du serrail, & pour observer les démarches d'Uranio & de Zélim. Fierabarze se chargea volontiers de ce dernier soin: car il ne pouvoit aimer Zélim auquel il reprochoit intérieurement d'avoir sauvé la vie à Uranio.

D'un autre côté la reine, qui n'étoit que trop susceptible d'amour, ne put refuser son cœur au mérite de Zélim, elle courut au serrail, pour soulager sa peine par la confidence qu'elle en fit à Mattamire; & trouvant beaucoup de rapport entre son nouvel amant & cette charmante fille, elle la baisa d'un air si passionné, que Mattamire en sourit. La reine

s'en étant apperçue continua, en lui disant: tu te mocques de moi, mais je ne t'en veux point de mal; ta beauté ne m'avoit-elle pas enflammée, quand je te croyois d'un autre sexe? Je puis à présent me satisfaire sans te perdre, je te retrouverai dans la personne de Zélim: car je ne doute pas qu'avant d'avoir de la barbe, il n'eût autant de beauté que tu m'en fais paroître. Vois donc si je puis m'empêcher de l'aimer, & si je ne dois pas t'embrasser. Plus je te regarde, & plus je te trouve de ressemblance avec lui.

Toutes ces bagatelles exprimées avec le déreglement de la passion auroient peut-être amusé Mattamire, si la ressemblance dont on lui parloit, ne lui avoit rappellé le souvenir de son chevalier de Cupidon auquel elle ne pouvoit penser sans douleur. Chère Mattamire, ajouta la reine, n'ai-je pas lieu de me plaindre de l'élévation de mon rang qui m'expose à la critique d'une cour envieuse autant qu'indiscrette? Quand le roi me surprit dans tes bras, ta présence d'esprit & ton sexe servirent à me justifier; mais l'intention n'en a pas été moins blamée. Avec combien plus de retenue dois-je me conduire dans cette nouvelle passion: le duc de Fierabarze m'aime autant d'amour que le roi a d'amitié pour lui; comment pourrai-je

lui cacher des ſentimens qu'il faut que je découvre à Zélim ? Il te reſſemble non ſeulement par la beauté, mais encore par la triſteſſe ; il a toujours les yeux baiſſés, & pleins de larmes, il ne voit pas même combien les miens ſont attachés ſur ſon beau viſage ; il ne s'apperçoit pas du coup dont il a percé mon cœur. En un mot tout ſemble s'oppoſer à mes deſirs ; tu peux au contraire aimer ſans honte, on t'eſtime, parce que tu n'écoutes point le roi, & l'on t'approuve de répondre aux vœux d'Uranio ; de plus ton bonheur va juſques au point d'éprouver un tendre retour. D'où peut donc procéder ta triſteſſe ? Dois-tu me cacher tes ſentimens, à moi qui viens de t'ouvrir mon ame toute entière ?

Madame, lui répondit Mattamire, je vous ſuis obligée de la confiance que vous me témoignez & de l'envie que vous avez de me conſoler. J'aurois aſſurément grand tort de n'être pas pénétrée de vos bontés, mais elles me ſont inutiles, & mes malheurs ſont d'une eſpèce à n'en pouvoir faire aucun uſage. Ils ne ſont pas tels que vous les imaginez : mes ſoupirs ſont cauſés par la haine, par la rage & par l'indignation, ils ne ſont point cauſés par l'amour, & je ne les pouſſe que contre le ciel ; mais il eſt ſourd à ma voix, il me refuſe un éclat de

ſa foudre que je ne lui demande que pour finir toutes mes peines, en me privant du jour. Quant à votre nouvelle paſſion, puiſque vous convenez vous-même qu'elle eſt indigne de vous...... Mon goût pour Zélim, répliqua la reine avec vivacité, eſt ſi violent, que je ne veux ni ne puis m'en défaire; mais je le cacherai avec toute l'attention dont je ſuis capable.

Telle étoit la ſituation de la reine. Un jour qu'elle étoit ſeule dans ſon cabinet, elle prit la plume, l'amour lui dicta une lettre qu'elle courut porter à Mattamire, & craignant que ſon caractère ne fût reconnu par des accidens que l'on ne peut prévoir, elle pria Mattamire de la copier.

Mattamire eut beaucoup de peine à faire ce qu'elle exigeoit de ſa complaiſance, mais enfin elle s'y détermina, voulant profiter de cette occaſion pour écrire à Uranio. La reine fit appeller Darinelle ſa confidente, & lui donna les deux lettres pour les porter. Darinelle ne trouva ni Zélim, ni Uranio; ils étoient allés à la chaſſe, tous deux couverts de leurs armes, parce qu'Uranio craignoit continuellement quelque nouvelle trahiſon.

Le commencement de la chaſſe leur cauſa quelque diſſipation; Zélim feignit d'abord de

s'en amuser; mais dès qu'il vit Uranio s'obstiner à la poursuite d'un cerf, il se jetta dans le plus épais du bois pour chercher la solitude, & pour donner librement l'essor à sa douleur. Son casque lui couvroit le visage, & cachoit les larmes qui couloient de ses yeux. Suivant l'usage des infortunés, il parloit tout seul, & laissoit échapper des plaintes si tendres, qu'elles auroient touché le cœur le plus barbare.

Les discours de Zélim frappèrent l'oreille d'un chevalier qui étoit assis sous un arbre; c'étoit Acomat, qui depuis long-temps erroit à l'avanture en cherchant Léonide; dès qu'il entendit nommer cette princesse, & qu'il eut jetté les yeux sur les armes, dont Zélim étoit couvert, il ne douta point que ce ne fût le prince Caloandre, & transporté de fureur, il baissa sa visière, monta sur son cheval, & s'avança fierement contre le héros grec, en lui criant: quoi, Caloandre, tu es encore assez insensé pour chercher Léonide! viens, traître, viens recevoir de moi la mort qu'elle voudroit te donner pour te punir de tes crimes. Alors il tira son épée, & fondit sur le prince, qui fut charmé de retrouver celui contre lequel il avoit tant d'envie de recommencer son combat, car il le reconnut aux armes & au son de la voix. Il le reçut l'épée à la main, en

lui disant : tu arrives bien à propos pour recevoir la mort que tu desires avec tant d'ardeur : je vais t'envoyer à Léonide que tu aimes tant. Voyons si la fortune pourra te dérober aujourd'hui à ma juste fureur. Les coups suivirent de près les menaces ; mais la partie étoit trop inégale, & quelle que fût la valeur d'Acomat, il sentit bientôt qu'il ne pouvoit résister ; son sang couloit de toutes parts, sa mort étoit infaillible, si Uranio ne fût survenu avec plusieurs courtisans qui l'accompagnoient.

Ce prince dont la générosité aimoit à briller dans toutes les occasions, s'élança au milieu des deux combattans, & leur cria : daignez me dire, braves chevaliers, le sujet de votre querelle. Je m'estimerai heureux de pouvoir vous réconcilier. Seigneur, lui répondit Zélim, sa mort terminera bientôt la dispute. C'est un insensé qui la cherche, il est mon ennemi sans que j'en sache la raison. Il aime la princesse de Trébisonde, & court après elle ; voilà tout ce que j'en sais. Uranio se tournant du côté d'Acomat, lui dit : apprenez, chevalier, que la princesse Léonide, a péri malheureusement sur ces côtes : ainsi vous pouvez vous épargner la peine de la suivre, & si vous ne combattez que pour l'amour d'elle..... il n'acheva pas, car Acomat, frappé d'une nouvelle si ter-

rible, & se trouvant affoibli par le sang qu'il avoit perdu, tomba sans aucun sentiment. Uranio, touché de ce spectacle, lui ôta promptement son casque, & Zélim s'approcha pour voir s'il ne pouvoit le connoître; mais d'abord qu'il l'eut envisagé, il s'écria; oh Dieux, que vois-je! & le considérant avec plus d'attention, comme ayant peine à croire au rapport de ses yeux, il ne dit plus rien; confondu de voir qu'un de ses meilleurs amis fût en un instant devenu son plus cruel ennemi. Cependant Zélim, après quelques réflexions, ne put s'empêcher d'éclater. Lâche Acomat, s'écria-t-il, comment avez-vous pu oublier sitôt les services que j'ai rendus à votre maison! je l'ai tirée de l'échafaud pour l'élever sur le trône; voilà donc la reconnoissance que vous me conservez. La grande beauté de Léonide vous a contraint à l'aimer, je veux bien vous pardonner cette perfidie; mais puis-je vous pardonner la haine que vous avez pour moi! Acomat ne revenoit point de son évanouissement, mais Zélim étoit trop transporté pour y faire attention. Va, malheureux, continua-t-il, je te laisse vivre pour te montrer que Caloandre n'a pas moins de générosité, que toi d'ingratitude.

Pour lors s'appercevant que la passion l'emportoit devant Uranio & devant l'écuyer d'Aco-

mat, & craignant de plus qu'en ouvrant les yeux, il ne le reconnût pour Caloandre, Zélim dit au prince égyptien: ſeigneur, je veux bien lui laiſſer la vie, mais j'avoue que je ne puis lui parler: la nouvelle du trépas de Léonide a ſans doute cauſé l'évanouiſſement de ce traître. Partons, je vous prie, avant qu'il reprenne l'uſage de ſes ſens; ſon écuyer ſuffit pour lui donner les ſecours qui lui ſont néceſſaires.

A ces mots Zélim remonta ſur ſon cheval; Uranio ſur le ſien, & tous deux reprirent bientôt le chemin du Caire avec les autres chaſſeurs. L'écuyer d'Acomat banda les bleſſures de ſon maître, qui, quoique conſidérables, n'étoient pas mortelles; & le rappella doucement à la vie, par les ſecours qu'il eut ſoin de lui donner.

Acomat, en ouvrant les yeux, ſe ſouvint de ſon combat avec Caloandre, & des triſtes nouvelles qu'on venoit de lui apprendre de Léonide. Malheureux que je ſuis, s'écria-t-il, la mort de cette princeſſe n'eſt-elle pas ſuffiſante pour me faire périr! quoi! Caloandre lui-même refuſe de verſer mon ſang! lui qui a fait aſſaſſiner avec tant de lâcheté le chevalier de Cupidon! il me laiſſe vivre, moi, dont il étoit ſi juſte qu'il ſe vengeât! ô Ciel! comment un traître peut-il être ſi pitoyable! mais

cette compassion est plus cruelle que tous les maux ensemble : oui, je les éprouve tous, puisque Léonide est morte. Les nœuds de la plus tendre amitié m'unissoient avec elle, & je respire encore ! quelle honte ! quelle disgrace pour un cœur tel que le mien ! ah, Caloandre ! ah prince trop barbare, puisque tu le veux, je vivrai ; mais ce ne sera, si je le puis, que pour te faire périr ! il se leva, & avec le secours de quelques paysans qui le portèrent sur un brancard, il gagna un château voisin, dont le seigneur le reçut avec autant de politesse que d'humanité. Ses blessures le retinrent au lit pendant plusieurs jours. Mais comme on lui parloit souvent de Zélim dans ce château, Cardin son écuyer lui dit : qu'il falloit absolument que Zélim fût Caloandre lui-même, se souvenant très-bien de l'avoir entendu nommer de ce nom par Uranio le jour de leur combat. Sur cet indice, Acomat résolut d'aller au Caire, d'abord que sa santé le lui permettroit, & d'y mesurer encore une fois ses forces avec celles de Caloandre.

Fin du onzième Livre.

LIVRE DOUZIEME.

ZÉLIM parut, à son retour au Caire, si outré de la perfidie d'Acomat, & si hors de lui-même, qu'Uranio n'osa jamais lui demander le nom du chevalier qu'il venoit de combattre; cependant il comprenoit, par ce qu'il avoit entendu, qu'ils étoient rivaux, & très-affligés de la mort de la princesse de Trébisonde. Et quoiqu'il se représentât aisément tout ce qu'un malheur irréparable peut faire souffrir, malgré l'envie qu'il avoit de consoler Zélim, il prit avec lui le parti du silence, sur-tout en voyant qu'il continuoit toujours à lui cacher sa condition & les troubles de son cœur.

Darinelle trouva, le soir même, un instant favorable pour donner séparément à Zélim la lettre de la reine, & à Uranio celle de Mattamire. Zélim ne reconnut pas le caractère de Léonide, il n'en avoit jamais vu qu'une lettre, encore étoit-elle écrite fort à la hâte, & dans un transport de colère; & celle-ci étant écrite avec attention, le caractère en étoit fort différent.

Uranio quitta Darinelle, qui attendoit sa réponse, & passa dans la chambre où étoit

Zélim. Il le trouva appuyé sur une fenêtre ; tenant un papier dans sa main : quoi ! vous avez aussi reçu des lettres, mon ami, lui dit Uranio ! je viens d'en recevoir une de ma chère Mattamire, & je la veux lire devant vous, pour vous engager à prendre part à ce qu'elle renferme d'heureux où de malheureux pour moi. En disant ces mots, il jetta par hasard les yeux sur le billet que Zélim tenoit avec assez de négligence, & reconnoissant la main de Mattamire, un trouble soudain lui fit perdre la parole ; cependant il se remit bientôt ; & pour ne donner aucun soupçon à son ami, il voulut parler d'autre chose ; mais Zélim qui avoit remarqué la surprise d'Uranio, ne douta point qu'il n'eût reconnu l'écriture de la reine, & se vit obligé de lui confier son avanture. Vous êtes prudent, lui dit-il, Uranio, & vous m'honorez de votre amitié ; lisez donc, & donnez-moi conseil.

Le prince d'Egypte prit la lettre, & la lu[illegible] avec une agitation qu'il ne fut pas maître [illegible] cacher. Il trouva plusieurs endroits qu'il [illegible] put entendre, & qui ne convenoient p[illegible] Mattamire, ce [illegible] l'engagea à regarde[illegible] ment Zélim. [illegible] ce lui dit alors : [illegible] que me confe[illegible] us ? Uranio, [illegible] mille fois de [illegible] en un momen[illegible] pondit : hélas [illegible] cher Zélim, [illegible]

donner conſeil pour me trahir! ſi vos feux ſont plus anciens que les miens, j'avoue que je ne dois point traverſer votre bonheur; mais ſi l'on brûle pour vous d'une flamme nouvelle, cette flamme doit-elle vous autoriſer à me rendre le plus malheureux de tous les hommes? Puis-je, dans une telle ſituation, vous conſeiller en ami, ſans devenir l'ennemi de moi-même? Vous êtes encore en état de conſulter votre cœur, le mien n'eſt plus à moi.

Zélim, ſurpris d'un diſcours ſi extraordinaire, lui repliqua avec vivacité: moi, Uranio, moi vous trahir! quoi! c'eſt moi que vous offenſez ſi cruellement! je ſuis prince, j'habite votre cour, & je ſuis votre ami, je ſais comment les honnêtes gens doivent en agir; je n'ignore point les loix de l'hoſpitalité, & les devoirs de l'amitié. Pour les ſatisfaire, & pour vous témoign[illegible] ma confiance, je vous fais l'aveu des [illegible] la reine; je tombe dans [illegible]'indiſcréti[illegible] [illegible]ous être fidèle, & vous [illegible]nnez a[illegible] [illegible]e je vous demande, (parce [illegible]e je [illegible] [illegible]point cette cour) le nom [illegible]e perf[illegible] [illegible]uvez-vous ſou[illegible]conner mes [illegible]entim[illegible] [illegible]vois avec d[illegible] j'ai trop comp[illegible] [illegible]ôtres!

U[illegible] [illegible]ant parle[illegible] [illegible]urs de la rein[illegible] [illegible]a lettre [illegible] attention,

& comprit dès-lors ce qu'il n'avoit point entendu ; il fut charmé de voir éteindre sa jalousie ; & se reprochant la défiance qu'il avoit témoignée à son ami, il se jetta à son col, & lui dit en répandant quelques larmes, pardonnez-moi ce qui vient d'arriver ; j'avois raison de craindre que le ciel qui vous a fait naître si parfaits, Mattamire & vous, ne voulût vous attacher l'un avec l'autre par les sentimens du cœur. C'est Mattamire, & non pas la reine, qui a écrit cètte lettre ; la reine lui aura fait sans doute l'aveu de son amour pour vous ; & ne voulant pas écrire elle-même, elle aura pris cette charmante fille pour secrétaire. J'ai donc eu raison de m'alarmer, & je serois puni trop sévérement, si je perdois votre amitié.

Prince, lui dit Zélim en souriant, je ne suis capable, ni de vous ôter Mattamire, ni mon amitié. Mais voyons à présent comment je dois me conduire avec la reine. Cette lettre, lui répondit Uranio, prouve que la reine a du goût pour vous, je n'en suis point surpris ; il est si naturel de vous aimer, que les deux sexes doivent également vous rendre hommage. La reine vous mande de vous trouver la nuit suivante sous ses fenêtres dans le jardin, dont elle aura soin de faire tenir la porte ouverte ; le lieu est en effet très-commode ; car les vues

de ſon appartement occupent un côté de ce jardin, & l'autre eſt occupé par celles du ſerrail. Vous pouvez vous y rendre, & juger de ce qu'elle veut vous dire, ſans courir aucun riſque; mais je vous accompagnerai, pour plus grande ſûreté. Seigneur; lui répondit Zélim, la ſituation de mon cœur doit m'éloigner de toute galanterie, & principalement d'une liaiſon de cette eſpèce avec la reine. L'ombre de la moindre ingratitude m'épouvante; le roi m'a reçu dans ſa cour avec bonté, je ne paierai point ſes bienfaits par une lâche complaiſance pour les foibleſſes de ſon épouſe: ainſi elle ne doit point m'attendre au rendez-vous, je ne m'y rendrai certainement pas; ſa colère pourra m'être funeſte, mais je ne crains que le crime, & je brave les plus grands malheurs, j'y ſuis accoutumé depuis long-temps. Liſez ce que vous écrit Mattamire, pourſuivit-il; ſi elle vous preſſe encore de faciliter ſa liberté, & ſi vous voulez m'employer à la lui procurer, ne perdons point de temps; car je ne puis retarder mon départ, quelque fâché que je ſois de vous quitter, ſans avoir eu le temps de vous prouver ma reconnoiſſance. Vous me mettez au déſeſpoir, lui répondit Uriano, en me parlant de votre départ; je vous aime plus que la couronne, plus que ma vie, plus que Mat-

tamire; mais j'abandonnerai tout plutôt que de vous perdre. Pour lors il ouvrit la lettre, & la trouva conçue en ces termes :

» S'il eſt vrai, généreux Uranio, que vous » m'aimiez, ne négligez rien pour me faire » promptement ſortir d'ici. Je ne veux point » abſolument vivre en eſclave, ni me voir ſou» miſe à un roi qui veut attenter à mon hon» neur. Je ferai mes efforts quand je verrai » que les vôtres ſeront inutiles. Je répandrai » tant de ſang, ſi l'on veut me retenir, que » ma mort vengera foiblement mon perſé» cuteur. «

Uranio s'écria, après avoir lu ce billet : cruelle Mattamire, comment pourrai-je vous procurer la liberté ſans perdre la couronne & la vie, puiſqu'il faudra renoncer à vous voir ! Après quelques inſtans de réflexion, il ſe tourna du côté de Zélim, en lui diſant : Je ſuis réſolu, à quelque prix que ce ſoit, de contenter la beauté que j'aime.

Les deux princes prirent les meſures néceſſaires pour exécuter cette réſolution. La nuit vint, Zélim ſe trouva mal, & s'alla coucher ; mais Uranio qui ſavoit que pour ſe rendre ſous les fenêtres de Mattamire, il falloit paſſer devant celles de la reine, craignit que cette

princeſſe

princesse ne l'apperçut ; & pour éviter tout embarras, il eut recours à un stratagême innocent : il se couvrit du manteau de son ami, dans le dessein de passer pour Zélim s'il falloit parler à la reine. Il pouvoit se flatter de la tromper sous ce déguisement, car il savoit la langue de Trébisonde, & il étoit à peu près de la même taille que Zélim ; d'ailleurs la nuit étoit favorable à son dessein.

Quand l'heure du rendez-vous fut arrivée, Uranio sortit après avoir pris toutes les précautions qu'il jugea nécessaires. Le duc de Fierabarze, reveillé par l'amour & la jalousie, prenoit pour lors le frais à sa fenêtre ; il apperçut le prince qui traversoit la cour du palais, & le vit entrer dans le jardin, dont il savoit que la porte étoit toujours fermée par ordre du roi : & comme la reine seule en avoit la clef, il ne douta point que ce ne fût Zélim, car il reconnut le manteau. Les soupçons & la curiosité s'emparèrent de son ame, d'autant plus, que depuis quelque temps il soupçonnoit la reine d'avoir du goût pour Zélim. Rempli de cette idée, il prit ses armes, & suivit doucement Uranio. Celui-ci qui ne se croyoit point observé, & qui ne pensoit qu'à se dérober aux yeux de la reine, s'éloignoit le plus qu'il lui étoit possible des fenêtres de cette princesse,

pour gagner le côté du ferrail; mais il ne fut pas long-temps fans entendre une voix qui l'appelloit; c'étoit la reine elle-même, à laquelle il ne put fe difpenfer d'obeir. Comme il étoit préparé à ce contre-temps, il s'approcha fans témoigner aucune inquiétude, & s'excufa de s'être écarté, fur le peu de connoiffance qu'il avoit du jardin; & continuant la converfation, il foutint fi bien fon perfonnage, que la reine crut toujours parler à Zélim: mais comme elle déclaroit fes fentimens avec beaucoup de franchife, les réponfes tendres & polies d'Uranio lui perfuadèrent qu'elle étoit aimée.

Cependant le duc qui étoit entré dans le jardin, fe cacha fous des arbres pour entendre leur converfation. Il ne put diftinguer ce que difoit Uranio, qui parloit affez bas; mais il ne perdit pas un mot de tout ce que la reine dit de tendre & de paffionné; il en fut dans une fi grande colère, qu'il prit plufieurs fois la réfolution d'attaquer le faux Zélim, & de le tuer; mais confidérant le danger qu'il y auroit à caufer une pareille rumeur dans le palais & pendant la nuit, il jugea que pour faire punir fûrement un crime de cette efpèce, il étoit plus fage de ne point agir à la légère, & de trouver un autre expédient que celui d'attaquer

un homme si redoutable, qui pourroit le désarmer lui-même, l'accuser, & par ce moyen éviter la punition.

Ces raisons l'engagèrent donc à retourner dans son appartement; mais toujours occupé des moyens de se venger & de Zélim & de la reine, il prit le parti de les accuser l'un & l'autre devant le roi.

D'un autre côté, Uranio voyant que l'heure de parler à Mattamire approchoit, pressa la reine de se retirer, en lui exagerant le danger qu'elle couroit si quelqu'un la voyoit à la fenêtre: elle se rendit à ses raisons; & quand il eut pris congé d'elle, il fit semblant de sortir du jardin; mais lorsqu'il eut entendu qu'elle avoit fermé ses fenêtres, il revint doucement à celles de Mattamire, qui l'attendoit depuis près d'une heure. Est-ce vous, prince, lui dit-elle? Oui, madame, répondit-il, c'est-moi qui viens vous annoncer que vous sortirez bientôt de votre prison. Vous serez satisfaite; mais songez que je perds tout en vous perdant; cependant j'obéirai, quoiqu'il m'en coûte une couronne & la vie. Me préserve le ciel, reprit Mattamire, que ma liberté vous coûte si cher! Je n'ai point assez de mérite pour vous y engager, ni assez peu de discrétion pour y consentir; je veux m'exposer seule aux dangers;

je veux qu'ils ne tombent que ſur moi : ſi vous pouvez entrer dans ce jardin, il me ſera facile d'y deſcendre ; apportez-moi ſeulement une corde & des armes ; donnez-moi un homme ſûr pour me conduire hors de la ville & du royaume, & laiſſez-moi le ſoin du reſte.

Ah ! Mattamire, s'écria Uranio, croyez-vous que je vous aime aſſez peu pour vous laiſſer courir ſeule tant de dangers ? Je ne pourrai vous laiſſer partir ſans moi ; mais pour vous obéir, celui qui vous apportera tout ce que vous demandez, ſera mon ami Zélim dont l'épée ſeule en vaut mille : du reſte, nous nous abandonnerons à la fortune, & je m'eſtimerai trop content, ſi je ne ſuis ſéparé de vous que par la mort. Ne me parlez point de votre mort, interrompit Mattamire, je ne vous demande que des ſecours qui ne peuvent vous commettre. Si votre ami Zélim eſt auſſi bon chevalier qu'il en a la réputation, j'accepterai volontiers ſa compagnie. A l'égard de votre attachement pour moi, j'en fais cas, & j'en ai plus de reconnoiſſance que peut-être vous ne le croyez. Qu'il vous ſuffiſe que je vous aime autant que vous aimez Zélim, c'eſt-à-dire, comme ſi vous étiez mon frère ; & de ſavoir que ſi jamais je ſuis capable d'avoir des ſentimens plus vifs, vous ſeul me les pourrez inſpirer.

Je ne puis vous rien prescrire, lui répondit Uranio, aimez-moi de quelque façon que ce soit, je suis assez heureux. Tout ce que je vous demande, c'est d'oublier les peines qui tourmentent votre cœur. Mattamire ne répondit à ce discours que par un soupir. Pour lors Uranio craignant de lui avoir rappellé ses douleurs, l'entretint d'autre chose. Ensuite voyant que le jour approchoit, il la quitta, en lui promettant qu'il conviendroit avec Zélim des arrangemens qu'on devoit prendre, & qu'il auroit soin de la faire avertir. Enfin il rentra dans son appartement, où contre l'ordinaire, il trouva Zélim endormi; & s'étant couché sans bruit, il dormit lui-même jusqu'au grand jour.

Lorsqu'Uranio fut éveillé, il raconta à Zélim tout ce qui s'étoit passé. Ils convinrent que Rollin son écuyer, iroit le lendemain au port d'Alexandrie arrêter le premier vaisseau qui seroit prêt à faire voile. Que dans cet intervale, on enverroit une corde à Mattamire pour s'en servir quand il en seroit temps; & qu'ensuite, accompagnée de Zélim, elle iroit à toute bride gagner Alexandrie, où vraisemblablement ils seroient arrivés & même embarqués, avant que l'on se fût apperçu de leur retraite; d'autant plus qu'Uranio sauroit sous main, empêcher ou retarder les ordres que

l'on donneroit pour les ſuivre. Qu'enfin ils ſe rendroient dans l'iſle de Rhodes, où ils attendroient Uranio, qui étoit déterminé à ſacrifier ſa fortune, plutôt que d'abandonner ſa maîtreſſe & ſon ami.

Zélim avoit une grande impatience de voir Mattamire, non qu'il ne fût perſuadé de la mort de Léonide; mais il deſiroit d'apprendre d'elle pluſieurs choſes, ſur-tout les aventures de ſon ami Léandre, & comment on lui avoit ôté les armes d'os de poiſſon, avec leſquelles Léonide étoit venu le combattre. Ces raiſons l'engagèrent à prendre encore avec plus d'empreſſement, les meſures néceſſaires pour mettre Mattamire en liberté.

D'abord que les deux princes furent levés, ils allèrent chez le roi, qui rentroit dans ſon appartement après avoir donné ſon audience publique. Il les reçut d'un air ſérieux, & leur dit avec un ſourire affecté: vous paroiſſez bien tard aujourd'hui, vous n'avez apparemment pas bien dormi cette nuit. A ces mots, ſans attendre aucune réponſe, il paſſa dans ſon cabinet: Uranio le ſuivit: Zélim demeura dans une ſalle voiſine, mais le roi le fit bientôt appeller, & jettant ſur lui un regard animé de fureur, il lui ordonna de remettre ſon épée entre les mains du duc de Fierabarze. Alors

Zélim s'apperçut qu'on avoit fermé sur lui la porte du cabinet, & qu'il y avoit plusieurs gardes disposés à lui faire violence.

Zélim enflammé d'une juste colère, se rangea contre le mur, & dit au duc, qui vouloit le désarmer: misérable, éloignez-vous. Les chevaliers comme moi ne rendent jamais leurs épées tant qu'ils ont la force de s'en servir. Pour lors il la tira du foureau d'un air à persuader qu'il renverseroit le premier qui s'approcheroit de lui, & s'étant tourné du côté du roi, il ajouta: sire, jamais je n'ai manqué à mon honneur, vos ordres me sont injurieux, & je ne m'y soumettrai point. Que celui qui ose m'accuser paroisse, nous verrons s'il aura l'audace de me soutenir que j'ai pu mériter un pareil traitement. C'est-moi, lui cria le duc, & je soutiendrai, s'il le faut, contre tout l'univers que tu as trahi le roi. Zélim le regardant avec mépris, lui répondit: je ne m'étonne pas de te voir prononcer une si grande fausseté, ta bouche est faite pour le mensonge; quiconque est capable d'assassiner son prince, peut bien en imposer sur le compte d'un étranger; mais je te montrerai de quel air je punis les scelerats. Prépare-toi, perfide; pour moi je suis prêt; si les loix de l'honneur m'ont fait prendre contre tes complices la défense d'un

prince, que je ne connoissois pas, juge si je saurai me défendre moi-même contre un calomniateur.

Les loix de ce royaume, reprit Fierabarze, ne permettent pas que l'accusé puisse se défendre lui-même; sans cela j'aurois bientôt prouvé la trahison que tu as faite à sa majesté. C'en est assez, dit le roi, qu'il aille en prison. Alors plusieurs personnes tombèrent l'épée à la main sur Zélim qui se préparoit à leur donner des preuves de son courage. Uranio s'approcha de lui, & lui dit les larmes aux yeux: remettez-moi votre épée, mon cher Zélim, en attendant que votre innocence soit prouvée, le ciel, ni le roi ne vous refuseront point la justice qui vous est due; ensuite il poursuivit plus bas, & en langue de Trébisonde: c'est courir à une mort assurée que de vouloir vous défendre en ce moment, ne soyez point cause de mon trépas: il est constant qu'il suivroit le vôtre; laissez-moi me conserver pour vous délivrer quand l'occasion sera plus favorable. Fiez-vous à un ami qui ne vous abandonnera jamais; accordez-moi cette grace au nom de ce que vous aimez le plus tendrement; si vous me la refusez, je vais instruire le roi de ce qui cause l'erreur de cette dernière nuit; tout l'orage tombera sur moi sans que je puisse l'éviter

Zélim se calma, il rendit son épée à Uranio, & les gardes le conduisirent en prison.

La cour & tout le peuple furent bientôt instruits de l'accusation que le duc avoit intentée contre la reine & contre Zélim. On en parloit différemment; mais enfin on publia que Fiérabarze soutiendroit par les armes pendant huit jours consécutifs que la reine & Zélim étant amoureux l'un de l'autre, étoient coupables de lèse-majesté; qu'il seroit permis à tout chevalier de prendre leur défense, mais que s'il ne s'en présentoit aucun dans cet espace de temps, ou si l'avantage ne demeuroit pas à ceux qui se seroient présentés; les deux criminels seroient condamnés à mort, & qu'au contraire on les déclareroit innocens, si le duc étoit vaincu.

On donna à la reine les deux dernières pièces de son appartement pour prison, & l'on y mit une garde. L'amour, la honte & la douleur la tourmentoient également; elle voyoit sa réputation noircie, sa vie en danger, l'objet de sa tendresse menacé d'un supplice affreux. Enfin ne sachant que résoudre, & voulant épancher l'amertume de son cœur dans le sein de Mattamire, elle passa dans le serrail, dont l'entrée ne lui avoit point été défendue, & lui dit, en versant un torrent de

larmes: ah, ma chère Mattamire, je suis perdue! ensuite elle lui conta tout ce qui venoit d'arriver. Mattamire fut extrêmement fâchée d'apprendre cette nouvelle, non seulement à cause de l'intérêt qu'elle prenoit à la reine; mais aussi parce que tous ces événemens apportoient de grands obstacles à sa liberté. Cependant elle consola l'infortunée Darasse, en l'assurant qu'il n'étoit pas possible qu'elle manquât de défenseur; d'autant plus qu'elle devoit croire qu'Uranio n'épargneroit rien pour la tirer d'embarras, & pour sauver son ami Zélim. Après une longue conversation, elle retourna dans son appartement avec un peu moins de trouble & d'agitation.

Le duc de Fierabarze étoit sans contredit le meilleur chevalier qui fut en Egypte après Uranio; on le redoutoit même si fort, que l'on pleuroit déja Zélim & la reine, & qu'on les regardoit comme des victimes qui ne pouvoient échapper à leur triste destinée, à moins qu'Uranio ne prît leur défense. Le roi qui comptoit beaucoup sur la valeur du duc, se croyoit déja délivré de sa femme, & maître par conséquent d'épouser Mattamire dont il étoit passionnément amoureux. Ainsi, soit à cause de la valeur de Fierabarze, soit par la crainte de déplaire au roi, personne n'osoit paroître pour défendre les deux accusés.

Uranio sentoit bien qu'il étoit le seul qui put soutenir la cause de Zélim & de la reine; mais il jugeoit bien aussi qu'il ne pouvoit prendre les armes dans cette occasion sans attirer sur lui le courroux du roi. Il balança long-temps sur les moyens qu'il devoit employer contre Fierabarze, & résolut enfin d'implorer le secours d'un ami qui pouvoit braver la colère du roi, parce qu'il n'étoit pas son sujet; il se nommoit Créso, & ce chevalier étoit véritablement recommandable par sa valeur, par sa naissance & par sa générosité. Il habitoit ordinairement un château qui n'étoit qu'à trois lieues du Caire. Uranio lui dépêcha un homme sûr pour implorer son secours; mais par malheur Créso avoit quitté son paisible séjour pour quelques affaires qui l'appelloient dans une province assez éloignée.

Zélim étoit dans la prison depuis six jours, & personne ne se présentoit pour le défendre; la reine en étoit fort affligée, & n'avoit d'autre consolation que celle d'aller trouver Mattamire dans le serrail: elle y alla le septième jour, & lui dit tout en pleurs: tu me vois pour la dernière fois, je n'ai plus que quelques heures à vivre. Comment donc, lui répondit la belle étrangère! Que devient Uranio lui qui a tant d'amitié pour Zélim! que ne paroît-il sur les

rangs ! craindroit-il de combattre Fierabarze ! Uranio n'a jamais possédé les vertus qu'on lui accorde, s'il commet une action si basse & si indigne d'un cœur généreux. Ah ! Mattamire, reprit la reine, combien y a-t-il d'amis qui n'en ont que le nom, & qui nous manquent, lorsqu'il s'agit d'en donner des preuves ! Pour mon malheur Uranio est peut-être de ce nombre, j'ignore lequel il craint le plus de perdre ou la vie, ou la couronne ; il est bien vrai qu'en cette occasion l'une & l'autre courent de grands risques ; l'une par la valeur de Fierabarze, & l'autre par la colère du roi qui se déclare trop ouvertement pour Fierabarze, & qui desire sa victoire uniquement pour te pouvoir épouser après ma mort : ne t'afflige donc plus, ne te plains plus d'être esclave ; le trône t'est reservé, pendant qu'un échafaud m'attend. L'amitié qui m'attache à toi, me fait voir avec quelque douceur que tu porteras le diadême, dont on va dépouiller ma tête. Madame, lui répondit Mattamire, votre générosité vous rend digne de la couronne, vous ne périrez point, ou je cesserai d'exister. Si l'ingrat Uranio ne fait rien pour son ami, j'agirai pour vous : car je ne crains ni la valeur de Fierabarze, ni la colère du roi. Je regarde l'un comme un traître, & l'autre comme un tiran : apportez-moi les clefs

du jardin avant le coucher du ſoleil; joignez-y une corde avec laquelle je puiſſe deſcendre par la fenêtre, & prenez vos meſures de façon que je trouve des armes pour combattre le duc, vous verrez bientôt ſa méchanceté punie; je ſaurai renverſer les projets que le roi établit ſur ſon veuvage; ceſſez de pleurer, & fiez-vous à mon bras.

La reine plus ſurpriſe que raſſurée, embraſſa l'aimable héroïne, en lui diſant: ſi tes forces répondoient à ton courage & à tes ſentimens, j'aurois grand tort de ne pas accepter ton ſecours; mais me préſerve le ciel de t'expoſer contre le duc! Tu mérites de porter la couronne; & moi je mérite de la perdre; rempliſſons toutes deux notre deſtinée. Non, repliqua Mattamire en ſouriant, non; Léonide princeſſe de Trébiſonde accoutumée aux armes, & dans l'habitude de vaincre, ne deſire point d'être reine d'Egypte, encore moins d'épouſer un vieillard déſordonné; les loix de la chevalerie & celles de l'amitié l'engagent non ſeulement à prendre la défenſe d'une reine qu'elle chérit, mais à terraſſer Fierabarze quand il ſeroit mille fois plus redoutable. Je vous confie mon ſecret, ajouta-t-elle, gardez-le fidèlement, & ne craignez rien.

Pendant que Léonide parloit de la sorte, Darasse la regardoit avec des sentimens d'admiration, qu'elle ne pouvoit exprimer : elle lui demanda pardon plusieurs fois de ne l'avoir pas traitée avec tous les égards qu'on devoit à une princesse de son rang, & dont la réputation étoit si grande. Léonide l'interrompit pour lui donner quelques sages conseils, ensuite elles se séparèrent. Quand la reine fut seule dans son appartement, elle écrivit à Uranio comme elle en étoit convenue avec l'infante de Trébisonde, & lui manda.

Ecartez cette nuit tous vos gens, & laissez votre porte ouverte, afin qu'un chevalier, qui ne veut pas être connu, puisse entrer librement chez vous. C'est lui que j'ai choisi pour me défendre contre Fierabarze, faites-lui trouver des armes & un cheval : en un mot tout ce qui est nécessaire pour le combat. Vous saurez en le voyant combien vous lui devez d'attention & d'égards.

Elle remit cette lettre à une personne fidèle, & lui recommanda de la remettre en main propre. Après quoi s'étant munie d'une échelle de corde & d'un léger habillement d'homme qu'elle cacha sous sa robe, elle passa chez Mattamire, & lui donna le tout en faisant des vœux pour sa victoire.

Environ l'heure de minuit la princesse, à la faveur des ténèbres, quitta ses habits de femme, attacha son échelle à la fenêtre, & descendit heureusement dans le jardin. Comme elle savoit parfaitement tous les détours du palais, elle arriva sans aucun obstacle à l'appartement d'Uranio, qu'elle traversa sans y rencontrer personne; mais au moment qu'elle alloit entrer dans un cabinet, elle s'arrêta pour écouter la voix d'un homme qui parloit seul; c'étoit Uranio lui même. Quel peut être, disoit-il, le chevalier à qui la reine confie une affaire si importante! quel est celui qui se flatte de vaincre le duc! il faut que ce soit un étranger, car je ne connois aucun Egyptien qui puisse être comparé à Fierabarze que mon ami Créso qui malheureusement n'est point encore arrivé: cependant il n'y a point de temps à perdre. Ah! je vois bien que c'est à moi qu'il est réservé de sauver mon ami Zélim; n'en doutez point, cher Zélim, je combattrai, je remporterai la victoire, quelque chose qu'il m'en puisse coûter, je crois déja voir le roi affligé de la mort de son favori, furieux de l'innocence de sa femme, désespéré de perdre l'espoir d'épouser Mattamire. Toute sa colère tombera sur moi; mais je dois trop à l'amour, à l'amitié, à la vertu pour balancer un instant.

Il vouloit continuer, mais Mattamire l'interrompit. Prince, lui dit-elle en se montrant; bannissez vos allarmes, les choses auront un meilleur succès que vous n'osez l'espérer. Uranio ne revenoit point de sa surprise, il voyoit l'objet de sa tendresse, & il en doutoit encore. Cependant il se leva, & lui baisant la main d'un air respectueux : madame, s'écria-t-il, est-ce vous? quoi! vous êtes sortie du serrail! un songe flatteur ne me trompe-t-il point! mais où est donc le chevalier que j'attens suivant les ordres de la reine? Vous veillez, prince, lui répondit-elle, je suis Mattamire, & c'est moi qui veux combattre le duc, ayez soin seulement de me donner un cheval & des armes, sur-tout empêchez que l'on ne me connoisse, la mort de notre ennemi donnera la liberté à Zélim, sans vous livrer à l'indignation du roi. Il me faut encore quelqu'un à qui je puisse me confier après le combat pour me conduire hors du royaume; soyez certain qu'indépendamment de la reconnoissance que j'aurai toute ma vie de vos bons procedés, je vous servirai en toute occasion, & je conserverai sur votre tête la couronne d'Egypte malgré le roi & malgré tous ceux qui voudroient s'y opposer.

Uranio lui répondit avec une douleur mêlée d'admiration ; quoi, vous combattriez Fierabarze pendant que je respire ! vous quitteriez ce royaume sans Uriano ! Uranio pourroit survivre à ce départ ! non jamais cela n'arrivera. Ma proposition vous étonne, lui répliqua Mattamire, vous m'accusez sans doute de témerité, parce que vous me croyez une fille ordinaire, mais vous en jugeriez autrement si vous saviez qui je suis. Pour vous rassurer, apprenez que j'ai presque toujours vécu au milieu des armes, & que j'ai plus porté de casques que d'autres coëffures ; qu'enfin les lances & les épées ont été les jouets de ma plus tendre jeunesse. Combien de chevaliers plus redoutables que Fierabarze sont déja tombés sous mes coups ! Plût au ciel que l'invincible & le traître Caloandre prince de Constantinople y fût tombé ! hélas ! il m'a résisté parce que ses forces sont surnaturelles. Mais pour vous prouver ce dont je suis capable, sachez que je l'ai combattu, & que j'ai fait couler son sang de plusieurs endroits. Mais ô Dieux ! je n'en ai point assez fait couler pour rendre ma vengeance complette ; soyez donc tranquille sur le salut de votre ami, je remporterai la victoire. La reine m'a choisie pour son défenseur, vous n'avez qu'à me trouver un bon cheval & des armes.

Dans ce moment elle apperçut celles d'os de poiſſon, & ſon courage en étant augmenté, elle pourſuivit ainſi : donnez-moi celles-ci, & que Fierabarze ſe préſente, que l'Egypte entière m'attaque, & je ne crains rien. Pour lors elle prit le caſque, & s'écria : belles armes qui me ſont chères, & qui n'avez point d'égales, comment vous retrouvai-je ici, vous que je croyois abîmées dans l'élément qui vous a donné la naiſſance ! dans cette mer qui n'a pas voulu me ſervir de tombeau pour ne point abréger mes malheurs ! qui peut être digne de vous porter à préſent que vous avez perdu celui qui vous rendoit ſi formidables ? Ah, triſtes ſouvenirs ! & ſe tournant du côté d'Uranio dont la ſurpriſe étoit extrême, elle reprit ainſi : ces armes m'ont appartenu, prince, vous ne pouvez concevoir avec quelle joie je les retrouve. Vulcain lui-même n'en feroit pas de meilleures ; je vous prie de me les rendre, & quoiqu'elles ſoient à moi, je veux bien les recevoir comme le plus aimable préſent que vous puiſſiez me faire.

Uranio, toujours de plus en plus étonné, fut encore quelque temps ſans répondre à Mattamire qui ne diſoit plus rien ; il voyoit que l'envie de combattre Fierabarze, n'étoit point en elle un trait de préſomption ; cepen-

dant il frémissoit en songeant aux dangers qui étoient inséparables d'une pareille entreprise. Enfin se trouvant peu d'accord avec lui-même; toute puissante beauté, s'écria-t-il en versant quelques larmes, à quoi me réduisez-vous! pourrai-je jamais me résoudre à vous voir combattre Fierabarze! voulez-vous qu'à chaque coup que vous portera ce traître, j'éprouve toutes les horreurs de la mort! vous l'ordonnez, il faut y consentir; il faut espérer que les Dieux vous auront accordé autant de valeur qu'ils vous ont prodigué d'autres perfections. Quand ces armes ne vous auroient point appartenu, elles seroient à vous, puisqu'elles sont à moi; cependant je ne suis point d'avis que vous vous en serviez contre Fierabarze: car en vous les voyant, on ne douteroit point que je ne vous eusse secondée dans votre entreprise; le roi me feroit arrêter, & je ne serois plus en état de vous donner aucun secours. Mais je vous en prêterai d'autres qui ne seront pas moins bonnes, quoiqu'elles ne soient pas aussi légères. Au reste, comme il seroit dangereux qu'on vous vît sortir de mon appartement, je vous conduirai avant que le jour paroisse, chez un homme dont je suis sûr; reposez-vous en attendant sur le lit de Zélim, j'aurai soin de vous éveiller quand il en sera temps.

Après avoir pris ces arrangemens, ils se jettèrent tout habillés sur les deux lits; Uranio se trouvant couché si près de Mattamire, étoit bien éloigné de goûter les douceurs du sommeil, son imagination travailloit prodigieusement; un feu dévorant lui couloit de veine en veine, il sentoit mieux que jamais combien l'amour est terrible dans le repos de la nuit; mais il craignoit de déplaire s'il tentoit la moindre chose, ainsi passant continuellement d'une idée à une autre, il disoit en lui-même.

Qu'attends-tu, timide amant! Veux-tu que Mattamire vienne te trouver dans ton lit! Si tu laisses échapper cette occasion, jamais tu n'en retrouveras une pareille: mais quel transport m'aveugle! Mattamire est trop vertueuse pour se rendre, & trop forte pour ne pas résister. D'ailleurs quand ses forces ne répondroient pas à sa vertu, dois-je abuser de sa confiance! dois-je mériter par un attentat téméraire qu'elle me regarde avec horreur! ah! modérons plutôt l'impétuosité de ma flamme! Dormez sans crainte, charmant objet d'un amour trop malheureux! Uranio ne vous offensera point.

Cet amant généreux passa le reste de la nuit sans prendre aucun repos. La vertu triomphoit, mais les saillies de l'amour ne la laissoient pas triompher sans peine. Quelques instans avant

que le jour parût, Uranio réveilla la belle Léonide, en lui disant, qu'il étoit temps de partir. Elle se leva, & ils allèrent ensemble chez un chevalier nommé Daricus, auquel le prince confia tout ce qui s'étoit passé, & quand il lui eut recommandé Mattamire, le secret & la diligence pour exécuter les ordres qu'il lui donnoit, il revint dans son appartement, où il s'abandonna aux plus vives inquiétudes. Son cœur gémissoit en pensant aux dangers qui menaçoient sa maîtresse ; le trouble & la frayeur dont il étoit pénétré, le mettoient hors de lui-même, & lui ôtoient presque tout l'usage de la raison.

Fin du douzième Livre.

LIVRE TREIZIEME.

LE ſoleil avoit déja rendu la lumière à l'Egypte, quand le roi Saladin fut réveillé par un courtiſan, qui lui annonça qu'un chevalier ſe préſentoit pour combattre Fierabatze. Il s'imagina d'abord que c'étoit Uranio, & il en frémit de colère; mais il fut bientôt aſſuré du contraire, car on lui dit que ce prince étoit dans ſon appartement.

La grande place du Caire fut en un inſtant remplie d'un peuple innombrable, qui environnoit les barrières du champ clos. Le roi ſe mit à un balcon de ſon palais. On amena la reine en habit de deuil, & on la fit aſſeoir ſur un échafaud couvert d'un tapis noir. L'infortuné Zélim, que l'on avoit tiré de ſa priſon, étoit vis-à-vis, ſur un autre échafaud dont l'appareil n'étoit pas moins lugubre. Ce prince étoit partagé entre la honte & la fureur, & ne pouvoit ſoutenir de ſe voir expoſé, comme un criminel, aux yeux de tout un peuple, toujours auſſi vain dans ſes jugemens, que téméraire dans ſes préventions.

Fierabarze parut couvert d'armes brillantes, & monté ſur un cheval fougueux. Il ſalua

respectueusement le roi en passant sous son balcon. Saladin lui fit une inclination de tête avec un sourire, qui témoignoit combien il souhaitoit qu'il remportât l'avantage de ce combat. Cette faveur éleva le courage de Fierabarze. Il se promena fiérement, en attendant le défenseur de la reine & de Zélim. On ne fut pas long-temps sans le voir paroître, & tous les spectateurs ne purent s'empêcher d'admirer sa bonne grace & son grand air. Après avoir salué le roi, il s'approcha de l'échafaud de la triste Darasse, & lui dit : madame, paroissez ici d'une façon digne de vous ; bannissez vos frayeurs, votre ennemi va tomber à vos pieds. Darasse reconnut d'abord Mattamire, & lui répondit : je dois l'espérer & de votre maintien, & de mon innocence.

Mattamire la quitta, & s'avança du côté de Zélim, pour connoître celui que la reine, Uranio & tout le Caire louoient avec tant d'excès. Mais quel fut son étonnement ! plus elle le regardoit, & plus il lui parut qu'elle voyoit le chevalier de Cupidon. Cet évènement lui parut si singulier, qu'elle demeura quelque temps sans parler ; mais enfin, pour s'en éclaircir, elle lui dit, dans sa langue naturelle : chevalier, la compassion de votre malheur, & le danger de la reine, plus que la

certitude de votre innocence, m'ont fait prendre votre parti; mais, si je ne me trompe, je crois vous avoir vu dans des pays fort éloignés; ayez la bonté de me dire qui vous êtes, pour me donner encore plus d'envie de vous défendre. Il se peut faire, chevalier, lui répondit Zélim, que vous m'ayez vu ailleurs; car vous parlez la langue de Trébisonde où j'ai demeuré quelque temps; je vous dirai avec vérité qui je suis, en vous apprenant que je suis le chevalier le plus désespéré qui soit au monde: je vous prierois de ne vous point exposer pour sauver une vie que je déteste; mais je ne puis soutenir la honte de la mort que l'on me prépare; c'est la seule raison qui m'engage à desirer de vivre, & qui me fait accepter la défense que vous prenez de mon innocence; je m'appelle Zélim, & j'ai si peu de réputation, que mon nom vous sera peut-être moins connu que mon visage. Mattamire confirmée dans ses premiers soupçons par le son de cette voix, & par conséquent encore plus étonnée, lui dit en tremblant: je ne vous connois point sous ce nom; mais le portiez-vous à Trébisonde? Et selon l'usage des chevaliers errans, n'en aviez-vous point quelqu'autre dont je pourrois me souvenir? Je ne puis, ni ne dois vous rien cacher, lui répondit-il; car enfin si vous

êtes de mes amis, vous me défendrez encore avec plus de courage; si vous êtes mon ennemi, votre générosité vous empêchera de prendre une vengeance aussi basse & aussi honteuse, que le seroit celle d'abandonner un combat, qui vous sera d'autant plus glorieux, que vous n'aurez aucune amitié pour moi. Souvenez-vous donc, généreux chevalier, qui que vous soyez, d'un chevalier qui dans Trébisonde trompa toute la cour & toute la ville, par la ressemblance qu'il avoit avec la belle princesse Léonide. Je suis cet infortuné chevalier de Cupidon, qui portoit dans son écu l'amour sous ses pieds, pendant que ce Dieu étoit le maître de son cœur, jamais je n'ai porté d'autre nom dans Trébisonde; & quand j'ai été obligé de le quitter, il eût valu bien mieux pour moi que j'eusse cessé de vivre. Il n'est pas possible d'exprimer quels furent les différens sentimens de Léonide, pendant que Zélim tenoit ce discours, la joie de le retrouver vivant, la saisit au point de la faire mourir. Mais d'un autre côté, croyant qu'il étoit amoureux de la reine, elle en fut si frappée, qu'elle tomba sans connoissance sur le col de son cheval, qui profita de sa liberté pour courir à la porte des barrières, où il fut arrêté par les chevaliers qui la gardoient.

Cet événement parut fort extraordinaire à tous les ſpectateurs. Ceux qui croyoient que le chevalier n'étoit qu'évanoui, diſoient que la préſence du brave Fierabarze l'avoit fait tomber en foibleſſe : d'autres qui s'imaginoient qu'il étoit mort, s'écrioient que les accuſés étoient coupables, puiſque le Ciel les privoit de leur défenſeur d'une façon ſi marquée. On lui ôta ſon caſque, & au grand étonnement de tout le monde, l'on reconnut Mattamire ; auſſi-tôt le roi cria, avec empreſſement, qu'on l'emportât ſur le champ dans le ſerrail. Uranio la rencontra ſur l'eſcalier du palais encore évanouie, & la recommanda aux ſoins de quelques demoiſelles. Enſuite il courut à ſon appartement, prit les armes de Zélim, monta le brave Furio, & le piqua ſi vivement, que tout le monde ſe rangeoit pour lui faire place.

Le bruit que l'on faiſoit, en parlant de ce qui venoit d'arriver à Mattamire, ceſſa auſſi-tôt qu'on vit paroître un nouveau chevalier. Les juges lui expoſèrent les conditions du combat ; il ſe plaça vis-à-vis de Fierabarze, qui de ſon côté n'attendoit, pour s'ébranler, que le ſon des trompettes. Zélim, qui n'avoit point reconnu Léonide, parce qu'elle étoit trop éloignée de lui au moment qu'on lui ôtoit ſon caſque, ne put méconnoître Uranio, tant

à ses armes & à son cheval, qu'à la disposition de sa personne. Cher Uranio, dit-il en lui-même, que le ciel vous donne une victoire telle que votre valeur & votre générosité la méritent, & non telle que je la puis attendre de ma cruelle destinée.

Le son des trompettes interrompit Zélim. Les deux chevaliers s'ébranlèrent en même-temps. Uranio étoit furieux, Fierabarze étoit superbe & desiroit avec ardeur de vaincre, d'autant plus qu'il reconnut son ennemi pour Uranio, & que, par cette victoire, il abattoit le plus grand obstacle qu'il eût pour parvenir à la couronne. Ils coururent donc l'un sur l'autre, & se frappèrent avec une force presqu'égale. Leurs lances étant rompues, ils mirent l'épée à la main, & le combat fut long-temps incertain. Saladin quitta son balcon en frémissant de rage, & se rendit au serrail pour voir Mattamire. Elle n'étoit plus évanouie, mais elle étoit hors d'elle-même, en songeant à ce qui venoit de lui arriver. Il lui reprocha d'avoir voulu prendre la fuite, lorsqu'il étoit au moment de la combler de biens & d'honneurs. Il lui témoigna son ressentiment sur la témérité qu'elle avoit eue de prendre les armes contre Fierabarze pour défendre deux personnes coupables d'un si grand crime. Il ajouta,

que la ſeule intention de les protéger devenoit un attentat ; enſuite il la menaça de la traiter avec la plus grande rigueur, ſi elle continuoit d'en agir avec lui comme elle avoit fait juſqu'alors.

Elle étoit tellement occupée du péril de Zélim, & des reproches qu'elle avoit à lui faire, qu'elle s'embarraſſoit peu de ce que le roi lui diſoit : cependant ennuyée de l'entendre, & ne pouvant plus ſoutenir des diſcours ſi peu convenables, elle lui répondit d'un ton mépriſant : je brave ta colère, je mépriſe tes bontés, tes pareils n'ont jamais eu droit de me parler en maître. Tu te flattes de m'épouſer, bannis de ton cœur cette vaine eſpérance, vis avec ta femme, qui ne mérite pas les affronts dont ta méchanceté la couvre ; punis les trahiſons de Fierabarze, & laiſſe-nous en repos ; n'écoute plus tes emportemens ; car je t'avertis que tu as dans ta cour des princes dont la mort te coûteroit cher ; toute l'Aſie, offenſée en leurs perſonnes, ſaccageroit tes provinces, & l'Afrique entière s'il le falloit.

Léonide prononça ces paroles avec tant de colère & d'intrépidité, que le roi en fut embarraſſé ; toutes les qualités de Zélim lui paroiſſoient être celles d'un grand prince ; il n'en reconnoiſſoit pas moins dans Mattamire ; mais

plus il trouvoit ces mêmes qualités considérables, plus elles flattoient son amour. D'un autre côté, il étoit troublé en imaginant que Fierabarze n'étoit peut-être qu'un perfide, plus coupable que ceux qu'il accusoit. Ne sachant que répondre à la belle héroïne, il la quitta pour aller voir le succès du combat de Fierabarze & d'Uranio. Leur sang couloit de tous côtés; mais Uranio qui étoit plus agile, & qui avoit conservé plus de vigueur, eut enfin la joie de terrasser son ennemi. Alors le roi cria que l'on terminât le combat, qu'il déclaroit Fierabarze vaincu, & les accusés absous. Aussi-tôt les juges firent détacher Zélim & la reine. Les deux amis s'embrassèrent tendrement, & se témoignèrent en peu de paroles tout ce qu'ils pensoient. Ils se retirèrent secrettement chez Daricus, où Léonide s'étoit armée. Uranio avoit eu à peine le temps de faire panser ses blessures, qui n'étoient pas dangereuses, qu'un de ses écuyers vint lui parler à l'oreille, & ce qu'il lui dit le jetta dans un trouble inconcevable. Ah! mon cher Zélim, s'écria ce malheureux prince en poussant un profond soupir, je suis mort; le roi a envoyé Mattamire au château de Spinga, c'est une forteresse à quatre lieues du Caire, d'où jamais elle ne sortira si malheureusement

elle y entre, & je ne la verrai de ma vie. Donnez-moi conſeil, ſecourez-moi ; ne m'abandonnez point ; en perdant Mattamire, je perds plus de la moitié de moi-même.

Zélim, après un moment de réflexion, ſe leva fièrement, & dit au prince : ne perdons point de temps à prendre conſeil; donnez-moi des armes, un cheval & un guide pour me conduire ; ſi je puis joindre Mattamire avant qu'elle arrive au château, elle n'y entrera pas, ou j'y perdrai la vie. Uranio raſſuré par ce diſcours, embraſſa tendrement Zélim, en lui diſant : que je vous ſuis obligé, mon cher ami, vos pareils peuvent ſeuls former une ſemblable réſolution ; elle ne peut être téméraire, puiſque vous l'avez conçue, & que c'eſt vous qui l'exécutez : c'eſt moi qui vous accompagnerai, je n'ai plus rien à ménager auprès du roi ; & ſelon ce qui vient de m'être rapporté, il a déja dit qu'il me feroit payer cher cette victoire ; ainſi, pour les vaines eſpérances d'une couronne, je ne négligerai pas de retrouver Mattamire ; les bleſſures que j'ai reçues, ont pu diminuer mes forces & non pas mon courage. Daricus voulut abſolument accompagner les deux amis ; ils acceptèrent ſon offre avec joie, & s'armèrent tous trois promptement. Uranio qui étoit affoibli, prit les armes d'os

de poiſſon, parce qu'elles étoient plus légères que les autres.

Les trois chevaliers ſortirent de la ville ſuivis de Rollin & de deux écuyers d'Uranio, & paſsèrent par des rues peu fréquentées; enſuite ils prirent au grand galop le chemin de Spinga. A peine eurent-ils fait une demie lieue, qu'ils rencontrèrent deux chevaliers, dont l'un étoit le brave Créſo. Uranio le reconnut ſur le champ, & levant ſa viſière: mon ami, lui dit-il, en lui tendant la main, que je ſuis charmé de vous trouver; peu s'en eſt fallu que votre abſence ne me ſoit devenue funeſte. Seigneur, lui répondit Créſo, je venois en toute diligence pour recevoir vos ordres; je ſuis parti dans le moment que votre lettre m'a été rendue: mais ne ſuis-je plus à portée de vous ſervir? Vous ne pouviez arriver plus à propos, répliqua le prince; tournez bride, & ſuivez-moi; votre ſecours me fait eſpérer de retrouver la vie & tout mon bien, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

Uranio reprit courage avec le ſecours de ces deux chevaliers; d'autant plus que Créſo étoit un des meilleurs de l'Egypte; & continuant ſon chemin, il lui parut qu'il n'avoit plus à craindre que le retardement. Ils firent une ſi grande diligence, qu'enfin ils eurent le bon-

heur de joindre ceux qui conduisoient Mattamire, qui pour lors n'étoit plus qu'à une lieue de Spinga. Le commandant de la troupe, voyant cinq chevaliers qui venoient à toute bride, s'arrêta, persuadé qu'ils lui apportoient quelques ordres du roi ; mais reconnoissant bientôt qu'ils n'avoient que des coups d'épées à lui donner, & qu'il étoit attaqué par des désespérés, il se mit en défense, plus étonné de leur témérité, qu'épouvanté de leur attaque.

Créso ne s'embarrassa pas de voir Uranio entreprendre un combat si désavantageux, & pour lui prouver que son retardement n'avoit pas été volontaire, il exhorta son camarade à bien faire, & se jetta dans le plus fort de la mêlée. Zélim animé par l'envie de servir son ami, & de se venger du roi, fit en peu de temps de si grands faits d'armes, qu'il paroissoit mettre lui seul tout en désordre. Daricus voyant qu'il falloit plutôt imiter de si grandes actions, que les admirer, ne s'endormit pas, & tomba sur les ennemis, dont ils firent en peu de temps un prodigieux carnage.

Pendant que le sang couloit à grands flots, Mattamire, que deux écuyers arrêtoient sur son cheval, & qui avoit les mains liées, regardoit

gardoit le combat avec autant d'étonnement que de joie. Elle reconnut d'abord Uranio aux armes d'os de poiſſon dont il étoit couvert. Elle ſe mordoit les lèvres de rage de ne pouvoir ſecourir ſes défenſeurs ; car il lui paroiſſoit que dans un combat balancé, d'un côté par le nombre, & de l'autre par la valeur, elle devoit déterminer la victoire, & ſe procurer la liberté ; mais elle ne ſavoit comment ſe détacher : pour y parvenir, elle s'adreſſa aux deux écuyers qui tenoient la bride de ſon cheval, & leur dit : vous voyez bien mes enfans, que l'on ne combat ici que pour moi, & que ces cinq chevaliers n'ont point d'autre deſſein que celui de m'enlever ; j'aimerois beaucoup mieux demeurer au pouvoir de votre maître, qui du moins conſervera mon honneur. Ne croyez-vous pas qu'il faudroit, pendant qu'ils ſont occupés au combat, me conduire au château, où je ſerois en ſûreté ? La choſe eſt d'autant plus facile, que je ne le crois pas fort éloigné d'ici. Déliez-moi ſeulement une main, afin que je puiſſe vous ſuivre à toutes jambes, ſans être en danger de tomber. Avant qu'ils s'apperçoivent de notre fuite, nous ſerons ſi loin qu'ils ne pourront jamais nous rejoindre.

Les écuyers approuvèrent sa proposition ; & ne doutèrent pas que le roi ne les récompensât d'une pareille attention. Ils délièrent donc sur le champ Mattamire, & piquèrent du côté du château ; mais Léonide au lieu de les suivre, s'approcha du combat, & voyant un chevalier qui s'en etoit éloigné parce qu'il étoit fort blessé, elle le surprit ; & lui ayant arraché l'épée & le bouclier : donnez-moi, lui dit-elle, ces armes, & allez chercher du secours. Ensuite elle se jetta au milieu des ennemis, avec une fureur épouvantable. Elle se mit à côté d'Uranio qui combattoit foiblement, & lui dit : retirez-vous, prince, j'aurai soin de votre vengeance & de la mienne ; & portant avec une fureur qui redoubloit ses forces, un coup sur le casque d'un chevalier qui ne s'y attendoit pas, elle lui fendit la tête jusqu'à l'estomac. Uranio entendit la voix, reconnut le secours, & vit porter ce terrible coup ; tout cela dans le même instant. La crainte & la joie le saisirent : madame, lui dit-il, ne vous exposez pas, je vous prie, sans armes au milieu de tant d'épées. Zélim retourna la tête au nom de Mattamire, pour regarder cette nouvelle amazone, & ne fut pas long-temps sans reconnoître, à la beauté & à la valeur, sa chère Léonide. Que devint-

il à une vue ſi peu attendue ! la joie de la retrouver vivante ne fut pas de longue durée ; ces plaiſirs furent troublés par la douleur de la croire ſi fort aimée d'Uranio, qu'il n'oſeroit jamais ſe déclarer ſon rival.

Le malheureux Zélim fut quelque temps immobile ; mais voyant Léonide au milieu des ennemis, & déja bleſſée : mourons, dit-il, & finiſſons ici tous les embarras que me donnent l'amour & l'amitié. Plein de cette fatale réſolution, il s'élança au travers de la mêlée, & fit de ſi belles actions, que tous ceux qui ne prirent point la fuite tombèrent ſous ſes coups. Uranio, charmé d'une victoire ſi complette, malgré le ſang qu'elle leur avoit coûté ; car le compagnon de Créſo avoit été tué, & tous les autres étoient bleſſés, ſongea ſur le champ à ſortir des états du roi, qui, ſelon les apparences, devoit faire marcher de plus grandes forces contr'eux. Il prit donc Créſo & Daricus à part, & leur dit : je vous remercie du ſecours que vous m'avez donné dans une occaſion de cette importance ; je vous dois l'honneur, la vie & tout ce que j'ai de plus cher. Je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous récompenſer d'une façon digne de vous, mais je ſuis obligé de ſortir de ce royaume ; car ſi l'on m'a regardé juſqu'à préſent comme l'héritier

de cet état, je crois que l'on me pourſuivra déſormais comme un rebelle. Créſo l'interrompit, en lui diſant qu'il vouloit toujours l'accompagner; mais Uranio le pria de demeurer en Egypte, pour obſerver le tour que prendroient les affaires, & lui en donner des nouvelles dans l'occaſion; ajoutant qu'il lui ſuffiſoit d'être accompagné de Mattamire, de Zélim & de Daricus.

Quoique Mattamire fut dans une colère épouvantable contre le chevalier de Cupidon, qu'elle accuſoit d'infidélité, elle étoit cependant charmée de ſavoir que ce n'étoit pas lui qu'on avoit aſſaſſiné dans la forêt auprès de Conſtantinople. Elle ne le reconnoiſſoit pas pour Zélim; car il n'avoit point hauſſé la viſière de ſon caſque, & le haſard voulut qu'elle s'adreſsât à lui pour lui demander des nouvelles de lui-même. Brave chevalier, lui dit-elle, dont la valeur nous a conſervé la vie, daignez m'apprendre ce qui eſt arrivé à Zélim, qui étoit accuſé avec la reine: a-t-il été délivré, ou condamné à la mort? Cette demande le mit dans un grand embarras; car il n'auroit voulu pour rien au monde ſe faire connoître en ce moment, dans la crainte de trouver Léonide plus irritée que jamais, & de cauſer la moindre peine à Uranio, en ſe déclarant ſon rival.

Cependant, comme il étoit obligé de répondre, il lui dit d'une voix languiſſante : Zélim a été délivré par un combat ; mais ſon amour le tourmente avec tant de rigueur, qu'il ne peut eſpérer aucun ſoulagement que dans les bras de la mort ; & ſi je ne me trompe, il n'a pas encore long-temps à vivre. Ah, le traître, s'écria la princeſſe, qui ne prit pas ce diſcours dans ſon ſens véritable ! ah, le traître ! elle répéta pluſieurs fois ces mots, qu'elle proféroit en langue de Trébiſonde, croyant n'être pas entendue ; mais Zélim ne les entendoit que trop, & ils lui percèrent le cœur. Uranio interrompit alors leur converſation, en les joignant avec Créſo & Daricus, pour leur dire à tous :

Nous ne ſommes point en état de ſoutenir un nouveau combat, il faut nous retirer ; & quoique la fuite ſoit toujours déſagréable pour des cœurs tels que les nôtres, elle eſt cependant quelquefois néceſſaire ; nos bleſſures la rendent glorieuſe, & la nuit qui s'approche nous donnera des facilités pour l'exécuter. Je connois le château d'un de mes amis, qui peut être à dix lieues d'ici, nous pourrons nous y faire panſer tranquillement, & goûter un repos dont nous n'avons que trop beſoin. Alors touché de voir Mattamire tout en ſang, il lui dit :

Comment vous trouvez-vous, belle & généreuse guerrière? Aurez-vous la force de faire ce chemin à cheval? Elle répondit, qu'elle ne se trouvoit point mal; mais d'un air plein d'indignation, & qui n'annonçoit que trop la fureur dont elle étoit enflammée. Uranio, qui s'en apperçut, réserva sa curiosité pour un autre temps. Pendant qu'ils choisissoient les meilleurs chevaux, que la mort de leurs maîtres laissoit en liberté, Mattamire pansa, le mieux qu'il lui fut possible, les plus considérables de toutes ses blessures; ensuite la petite troupe s'étant séparée de Créso, quitta le grand chemin pour en prendre un détourné.

C'étoit une chose affligeante à voir, que le silence avec lequel cette troupe marchoit; chacun en particulier étoit occupé de ses propres malheurs; Uranio pensoit qu'il perdoit une couronne pour l'amour de Mattamire, qui paroissoit insensible à ce sacrifice; il la voyoit affligée, en colère & fort blessée; de plus il craignoit qu'elle ne retombât entre les mains du roi, auquel il sentoit bien qu'ils n'étoient pas en état de résister, s'il envoyoit quelque troupe à leur poursuite, puisqu'à peine avoient-ils la force de prendre la fuite.

Daricus se voyoit banni de son pays, & privé de tous ses biens: à la vérité il suivoit

un de ses amis ; mais ce n'étoit plus un prince, c'étoit un malheureux, que sans doute le roi avoit déja déshérité.

Mattamire, par un cruel effet de sa destinée, craignoit pour les jours de son amant, en même-temps qu'elle étoit certaine de son infidélité ; par conséquent elle éprouvoit à la fois toutes les peines de la crainte, de l'amour & de la jalousie.

Zélim étoit le plus affligé, & le plus à plaindre de tous ; il ne doutoit point de l'opiniâtreté avec laquelle Léonide le haïssoit ; mais ce qui achevoit de le mettre hors de lui-même, c'étoit la connoissance de l'amour d'Uranio ; ce dernier malheur renversoit toutes ses espérances. Il fut plusieurs fois au moment (tant il étoit désespéré) de profiter de la nuit pour se jetter dans les bois, à dessein d'y finir ses tristes jours ; & certainement il l'auroit fait, s'il n'eût pensé que son secours étoit nécessaire à ses amis.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'à la pointe du jour ; alors Mattamire, dont les blessures étoient envenimées par l'air de la nuit, se tourna du côté de Zélim, qui se trouvoit le plus près d'elle, & lui dit : hélas, chevalier, je n'en puis plus, je sens que je me meurs ! & dans ce même temps, ayant fait signe à quelques-uns

des écuyers d'arrêter son cheval, elle leur dit: aidez moi à descendre, je n'en ai plus la force. Zélim plus mort que vif, appella sur le champ Rollin, & s'étant jetté à terre, il courut pour soutenir la princesse: il la reçut entre ses bras, il la soutint long-tems en tremblant; car il craignoit de la laisser tomber, & disoit en lui-même, en versant un torrent de larmes: ah! ciel, si tu veux une vie, prends la mienne qui m'est odieuse & non celle du plus parfait objet qui soit dans l'univers.

Tous les autres accoururent pour aider Zélim. On mit Matamire sur le gazon; elle avoit perdu toute connoissance. Uranio qui n'étoit déja que trop foible, ne put soutenir un spectacle si triste. Baigné de pleurs, & tout couvert du sang de ses blessures, il se laissa tomber sur Zélim. Ce fut un miracle de ce que Zélim résista à ce second coup; la seule envie, de secourir ceux qu'il aimoit si tendrement, l'empêcha de succomber; mais que pouvoit-il faire dans une pareille situation? On déchira les habits de Mattamire; on désarma Uranio; on leur jetta de l'eau sur le visage, tout cela n'écartoit point la mort, prête à moissonner ces deux belles fleurs au printems de leurs jours. Daricus & les écuyers d'Uranio poussoient de longs gémissemens, Rollin moins troublé que les autres,

Rollin qui avoit l'esprit fécond en ressources ; dans les conjonctures les plus embarrassantes : leur dit : les plaintes & les regrets ne peuvent nous servir à rien ; il faut que celui de vous qui sait le chemin du château où nous espèrons trouver un azile, aille promptement y chercher du secours pour ces blessés : si le comte de Roccador est des amis du prince, il envoyera sur le champ, & pendant ce temps, nous accommoderons leurs blessures le mieux qu'il nous sera possible ; nous ne négligerons rien du moins pour arrêter leur sang.

Le conseil de Rollin étant approuvé, un des écuyers d'Uranio, nommé Zéfirin, monta promtement à cheval, & prit à toute bride le chemin du château ; mais à peine eut-il fait un quart de lieue, que son cheval se rendit. Zéfirin fit des efforts inutiles pour le faire avancer ; il étoit même déja résolu de faire à pied le reste du chemin, quand il apperçut un homme à cheval qui venoit à toute bride. Cet homme voyoit de loin combien les coups d'éperons de Zéfirin étoient inutiles ; & lorsqu'il fut auprès de lui, il lui dit en riant : je vous conseille, galant homme, pour peu que vous soyez pressé, d'aller à pied plutôt que de crever un si beau cheval. Il faudra bien que je suive votre conseil, lui répondit Zéfirin ; mais si vous

avez le cœur aussi bon que la physionomie, ayez pitié de quelques chevaliers qui ne sont pas loin d'ici, & qui sont dangereusement blessés. Prêtez-moi, pendant ce temps votre cheval pour aller au château de Roccador chercher du secours ; la fleur des chevaliers & des dames se perd aujourd'hui. Si vous n'êtes pas touché de pitié pour eux, & si vous appartenez au comte de Roccador, ou si vous le connoissez comme j'en suis persuadé, puisqu'il me paroît que vous venez de chez lui ; soyez certain que vous lui ferez autant de plaisir en vous employant pour ses bons amis, que si c'étoit pour lui-même. Zéfirin étoit si pénétré de douleur en lui disant ces mots, que l'autre ne put lui refuser ce qu'il demandoit ; il lui répondit poliment, & même avec émotion : vous avez raison de croire que je viens du château de Roccador j'appartiens même au comte ; il m'envoye au Caïre pour quelques affaires, & je ne marrêterois assurément pas si vous ne m'eussiez attendri pour ces chevaliers : je ne puis les abandonner d'autant que vous m'assurez qu'ils sont amis de mon maître. Voilà mon cheval, vous pouvez vous en servir je crois cépendant qu'il vaut mieux pour eux que vous me conduisiez où ils sont : car si je les trouve encore vivans, je puis vous répondre

de les guérir en peu de jours; le retardement feroit peut-être trop grand si vous alliez d'abord au château.

Zéfirin charmé d'avoir trouvé quelques secours au moment qu'il s'y attendoit le moins, dit à l'inconnu: puisse le ciel vous récompenser d'une si bonne action ! suivez ce petit sentier par où je suis venu, il vous conduira précisément à l'endroit où sont ces chevaliers avec leur suite : employez pour eux vos soins & votre générosité pendant que j'irai prier le comte de leur envoyer des voitures pour les transporter à son château: je consens à tout lui répondit l'inconnu, & sur le champ il descendit de son cheval, & le donna au fidèle Zéfirin, qui partit comme un éclair.

L'inconnu prit la route que Zéfirin lui avoit indiquée, en menant par la bride le cheval qu'il lui avoit laissé. Cependant il ne fut pas long-temps sans arriver au lieu où Mattamire & Uranio étoient sans aucun mouvement, environnés de tous les autres qui pleuroient, & qui étoient hors d'eux-mêmes. C'étoit un spectacle dont l'homme le plus dur auroit été attendri: aussi ce galant homme en fut-il infiniment touché. Il leur raconta ce qui lui étoit arrivé avec Zéfirin, & leur dit qu'il venoit panser les blessés; que s'ils n'étoient pas morts,

il répondoit de leur guérifon. Ce difcours confola ces malheureux affligés ; Zélim en fut frappé, & regardant le jeune homme qui parloit avec tant d'affurance, fa joie fut égale à fon étonnement en reconnoiffant fon écuyer Durillo : ainfi, rappellant dans fon cœur l'efpérance prefqu'éteinte, il lui dit en Egyptien : le ciel vous a fans doute envoyé pour le falut de ces deux chevaliers : employez promptement votre favoir, vous ne pouvez en faire ufage pour perfonne qui le mérite mieux. Zélim ne voulut point alors fe faire connoître à Durillo, & fon intention étant de fe cacher aux autres, il demeura toujours avec la vifière baiffée. Durillo appercevant une femme, commença par la fecourir, & trouvant que le cœur lui battoit encore, il toucha légèrement fes bleffures, & les lava ; enfuite il appliqua fon précieux beaume dont la feule odeur faifoit du bien à tout le monde. Le fang que Léonide avoit fur le vifage l'empêcha de la reconnoître. Il ne perdit point de temps pour fecourir Uranio, il n'étoit pas abfolument défarmé ; & Durillo ne fe fut pas plutôt mis en devoir de lui ôter la cuiraffe d'os de poiffon, qu'il la reconnut : cette vue le troubla, il regarda promptement le chevalier au vifage ; mais n'y trouvant qu'une grandeur languiffante,

il ne s'arrêta pas à l'obſerver, & travailla de ſon mieux pour le rappeller à la vie. D'abord qu'Uranio eut été frotté de ce précieux baume, il commença à reprendre ſes eſprits. Zélim s'en étant apperçu avec la plus grande joie: Courage, prince, lui dit-il, le ciel vous envoie à propos un chirurgien ſi parfait, que je n'ai plus d'inquiétude pour votre ſanté. Il ouvrit un peu les yeux: que m'importe de vivre, repliqua-t il, & comment pourrai-je vivre, ſi Mattamire ne vit plus? Comment eſt-elle, mon ami? Alors je pourrai vous dire ce que vous devez eſpérer de ma ſanté. Elle vivra, lui répondit Zélim; la même main en a pris ſoin, prenez courage, dans peu de temps vous ſerez l'un & l'autre heureux & en bonne ſanté. Pendant que ces deux amis s'entretenoient ainſi, Durillo, après avoir panſé Daricus imagina que cette héroine dont il venoit de panſer les bleſſures, pouvoit être Léonide, puiſqu'il voyoit déja ſes armes. Il alla donc à elle avec empreſſement, & pendant qu'il frottoit ſon viſage avec un linge mouillé, la main lui trembloit; car il flottoit entre la crainte & l'eſpérance.

Mattamire, retrouvant alors l'uſage de ſes ſens, dit d'une voix foible: Hélas! mes maux ne finiront-ils jamais! Durillo fut ſaiſi, car il

reconnut cette voix si chère pour lui; on ne sauroit dire quel sentiment fut le plus fort dans le cœur de ce bon écuyer, ou la joie de la retrouver, ou le chagrin de la voir en cet état. Il lui dit tout bas, quand il fut revenu de son premier étonnement: princesse, vous voyez votre fidèle Durillo qui préfère votre vie à la sienne, le ciel m'a fait arriver à propos pour vous conserver; n'allez point avec votre opiniâtreté ordinaire diminuer les espérances que nous avons de votre prompte guérison. Léonide, à cette voix qu'elle n'attendoit pas, ouvrit les yeux, & reconnut Durillo avec plaisir. Cher Durillo, lui dit-elle du même ton, que je suis consolée de te voir avec moi! je te croyois péri! quoi, c'est toi-même! mes sens ne m'abusent-ils point! Vous ne vous trompez pas, lui répondit-il, j'ai eu le bonheur de me sauver du naufrage, & je craignois pour vous ce que vous craigniez pour moi. Nous saurons à loisir tout ce qui nous est arrivé; il faut songer à présent à votre guérison; mais sur-tout ne parlez point. Si mes blessures, reprit Léonide, m'empêchent de parler, d'autres raisons me le défendent encore: car je ne veux pas être connue, ainsi prends garde de me faire connoître.

Durillo ſe tourna alors du côté de Zélim, & le voyant couvert de ſang, il lui dit: chevalier, vous avez beſoin de mon miniſtère, croyez-moi, ne négligez pas vos bleſſures, elles pourroient s'envenimer, & devenir plus difficiles à guérir. Elles ne m'empêchent pas de monter à cheval, lui répondit Zélim; ne penſons à préſent qu'aux moyens de conduire ces deux chevaliers, j'aurai toujours le temps de penſer à moi. Pendant qu'il parloit encore, ils apperçurent une troupe qui venoit à toute bride, à la tête de laquelle étoit Zéfirin. Le comte de Roccador mit pied à terre, dès qu'il apperçut Uranio; après qu'ils ſe furent embraſſés, & qu'ils furent convenus de toutes les précautions néceſſaires, tant pour cacher leur retraite au roi, que pour impoſer ſilence aux domeſtiques & aux habitans des villages voiſins; on fit deux brancards ſur leſquels on porta doucement Uranio & Mattamire, les autres montèrent à cheval, & l'on prit le chemin du château.

Durillo demeura toujours auprès du brancard de Léonide: elle lui dit en langue de Trébiſonde: j'ai bien des choſes à te raconter; mais je n'en ai ni la force, ni le temps; apprends ſeulement que ton maître, le chevalier de Cupidon, n'eſt pas mort comme nous en

avons été perſuadés, & que je le vis hier au Caire. Dieux ! qu'entends-je ! s'écria Durillo, quoi ! j'aurai le bonheur de le revoir ! il vit, pourſuivit-elle : il étoit accuſé d'être amoureux de la reine, & quoiqu'il n'en fût pas innocent, il a été déclaré tel : mais cependant le traître tout occupé de ſa paſſion, s'expoſe à de nouveaux dangers ; ſi tu m'aimes, cours au Caire, & ſache ſi un chevalier qui s'appelle Zélim, (car c'eſt le nom de ton maître en ce pays) a véritablement été dégagé par le combat qui s'eſt donné en ſa faveur ; & s'il n'eſt plus au pouvoir du roi : enfin ne néglige rien pour lui parler ; découvre ſes ſentimens, & reviens m'en inſtruire.

Quoi ! lui dit alors Durillo, ce fameux Zélim d'Egypte eſt notre chevalier de Cupidon ! Adieu, madame, je pars. Ah ! ſi les Dieux l'ont conſervé, j'eſpère de le trouver conſtant : conſervez-lui ſeulement cette vie à laquelle vous êtes ſi peu attachée. En un mot je ſuis bien trompé, ou je vous rapporterai de bonnes nouvelles. Il s'approcha du comte ſans attendre de réponſe, & lui demanda la permiſſion de continuer ſon chemin juſques au Caire. Zélim l'ayant entendu l'interrompit, en lui diſant : comment ! vous voulez abandonner ainſi vos bleſſés ! Dieu m'en préſerve, lui répondit

Durillo

Durillo, je laisse mon baume entre les mains d'un chirurgien du comte de mon seigneur; il les pensera pendant mon absence tout aussi bien que moi : de plus, à mon retour, qui sera prompt, j'apporterai quelques aromates dont j'ai besoin pour achever leur guérison. Si la chose est ainsi, lui répondit Zélim, votre absence me cause moins d'inquiétude; cependant soyez absent le moins que vous le pourrez, car je ne puis être guéri que par vous.

La politesse de Zélim, & le son de sa voix, tout déguisé qu'il étoit, en passant au travers de la visière flattoient l'oreille & le cœur de Durillo. Cependant prévenu de ce que Léonide lui avoit dit que le chevalier de Cupidon étoit au Caire, il ne lui entra jamais dans l'esprit que son cher maître put être aussi près de lui. Mais croyant que quelque grande blessure obligeoit ce chevalier à lui parler de la sorte : j'ai voulu vous panser, lui dit-il, mais vous avez été plus occupé des autres que de vous-même; si vous vous trouvez assez incommodé pour avoir besoin d'être secouru tout à l'heure, je suis prêt à vous servir. Avec quelle satisfaction Zélim l'auroit-il emmené à l'écart pour soulager son cœur, & se montrer tout entier aux yeux d'un confident si fidèle! mais dans la résolution d'ôter tout soupçon, il jugea

qu'il valoit mieux dissimuler encore. Il fit donc un effort sur lui-même : allez, dit-il, mes blessures ne sont pas assez considérables pour ne pouvoir attendre quelques jours, il me suffit de savoir que vous reviendrez bientôt. Durillo le lui promit. Zélim leva sa visière après le départ de Durillo, qui seul le pouvoit reconnoître, d'autant plus que le brancard de Léonide avoit pris les devants ; & curieux d'apprendre comment on avoit trouvé Durillo si à propos, il dit au comte : en vérité, seigneur, nos blessés étoient en grand danger sans votre domestique : il me paroît étranger : comment est-il entré à votre service ? Il est d'un pays très-éloigné, lui répondit le comte ; il échappa seul d'un naufrage qui se fit assez près d'ici, il y a environ quatre mois ; & il fut trouvé presque mort sur le sable assez près de mon château ; mes bienfaits me l'ont attaché, & j'ai lieu de m'en applaudir : car c'est un homme plein de sentimens ; je l'envoyois ce matin à la cour pour arranger quelques affaires qui me regardent, c'est un bonheur pour moi qu'il vous ait rencontrés ; car j'aime si tendrement Uranio, poursuivit-il, que rien ne pourroit me consoler de sa perte.

Le comte joignit à ce discours plusieurs politesses particulières pour Zélim. On arriva

heureusement au château, où les malades trouvèrent tous les secours dont ils avoient besoin. Uranio & Zélim couchèrent dans la même chambre, & la princesse dans une autre. Le lendemain ils se trouvèrent beaucoup mieux. Le comte vint s'en réjouir avec Uranio, & lui rendre ses devoirs. Celui-ci le fit asseoir auprès de lui, & lui dit après lui avoir conté tout ce qui lui étoit arrivé :

Mon cher comte, je suis mal avec le roi; si vous m'aimez, vous irez au Caire dès aujourd'hui, ne témoignez rien de mon séjour dans votre château, sachez tout ce que l'on dit, & ce que Saladin pense de mon combat avec Fierabarze, & de l'enlévement de Mattamire; vons saurez encore si l'on n'a publié aucun ban contre moi, & vous m'en avertirez; pour lors je prendrai mon parti suivant les événemens, & sur-tout selon vos sages conseils. La proposition fut acceptée, & le comte partit le même jour pour le Caire, après avoir défendu à ses domestiques de laisser entrer aucun étranger dans sa maison.

Mattamire se trouvant mieux de ses blessures, & le chirurgien lui ayant répondu de sa vie, attendoit avec une grande inquiétude le retour de Durillo : elle étoit si affligée de l'infidélité de son chevalier, & des dangers qu'il couroit,

qu'elle ne vouloit parler à perſonne; elle ſe contentoit de demander à tout moment ſi Durillo étoit revenu. Uranio, ne craignant plus rien pour ſa maîtreſſe, éprouva les plus grandes inquiétudes, dans la crainte de perdre ſon cher Zélim, dont le mal augmentoit à chaque moment; quoiqu'au rapport du chirurgien de Roccador, ſes bleſſures ne fuſſent point dangereuſes. Cependant Zélim tomba dans une ſi grande foibleſſe, qu'on ne lui donna plus que quelques heures à vivre.

Uranio tenoit Zélim entre ſes bras, & pleuroit amèrement ſans pouvoir proférer une ſeule parole, tant il étoit accablé de douleur; enfin ſa voix s'étant fait un paſſage à travers des ſoupirs & des ſanglots: hélas! Zélim, lui dit-il, comment pouvez-vous encore me donner le nom d'ami, quand votre opiniâtreté s'obſtine à me cacher vos ſentimens, & à trahir ainſi l'amitié que j'ai pour vous! vos bleſſures ne vous mettent point au tombeau; vous ne periſſez que de chagrin, & du peu de confiance que vous avez en moi. Pourquoi craignez-vous de me confier vos peines ſecrettes?

Cher Uranio, lui répondit Zélim, en lui ſerrant la main, j'ai eu juſqu'à préſent de fortes raiſons pour vous cacher les maux qui m'accablent, & il ſeroit même inutile de vous les

confier aujourd'hui, dans l'espérance d'y apporter quelque soulagement; mais puisque dans l'état où je me trouve, mon secret révélé ne peut plus vous faire aucun tort, je vais vous le déclarer. Vous voyez qu'il me conduit au tombeau, & je n'ai d'autre regret en mourant que celui de vous quitter avant que vous soyez hors de ce royaume à l'abri de la fureur d'un roi qui vous persécutera toute sa vie. Je suis encore fâché de vous voir perdre un diadême, sans partager le mien avec vous, comme je l'avois résolu; mais je suis consolé du moins, en pensant que les couronnes & les empires ne vous manqueront pas, si vous épousez, comme je le souhaite, la belle Mattamire que vous avez tant de raison d'aimer. Sachez donc qu'elle est la fameuse Léonide princesse de Trébisonde, la même que vous croyez avoir fait naufrage, je vous la recommande de tout mon cœur, je l'aime, & je l'aime autant qu'elle le mérite; c'est-à-dire autant que l'on peut aimer: elle m'a aimé pendant un temps plus que je ne le méritois; mais à présent cet amour est converti dans la haine la plus forte; assurez-la, quand je serai mort, que je ne l'ai jamais voulu offenser, que je n'ai jamais cessé de l'adorer ni sous le nom du chevalier de Cupidon, ni sous le nom de Zélim. L'amitié que j'ai

pour vous m'empêchoit de vous avouer que j'étois votre rival, vous le savez maintenant, & je vais mourir.

Non, s'écria Uranio, qui ne prit alors conseil que de sa générosité, non brave Zélim, illustre chevalier de Cupidon, vous ne mourrez point, ou bien j'atteste le ciel qu'à l'instant ma mort suivra la vôtre. Cruel, avez-vous pu penser que j'aurois moins de sentimens, & moins de délicatesse que vous! combien de fois vous ai-je dit que je vous sacrifierois volontiers tous les sceptres du monde, ma vie, & Mattamire elle-même! vivez si vous voulez qu'elle & moi nous vivions, vivez heureux avec elle, votre bonheur me suffira. Ne croyez point qu'elle vous haïsse comme vous voulez me le persuader; suspendez votre trépas: la princesse est en état de venir vous rendre visite, & je vais la conduire auprès de vous, vous recevrez de sa bouche l'ordre de ménager vos jours.

En achevant ces mots, il courut à la chambre de la princesse, & la trouvant habillée, il lui répéta le discours de Zélim; il l'informa de la situation de cet amant malheureux, enfin il la supplia de vouloir bien lui accorder du secours, en lui témoignant quelques bontés. Seigneur, dit-elle en jettant sur lui un regard

qui exprimoit le trouble dont elle étoit pénétrée ; il est vrai que je suis Léonide princesse de Trébisonde, & que votre ami Zélim est le chevalier de Cupidon dont la valeur remplit toute l'Asie ; je le croyois mort, & je ne doutois pas qu'il n'eût péri par la lâcheté de Caloandre, pendant que je faisois le siége de Constantinople ; mais je l'ai reconnu l'autre jour sur l'échafaud. Les différentes passions qui m'agitèrent pour lors, furent la cause de mon évanouissement, & dans le temps que je le croyois entre les mains du roi, & condamné au supplice le plus honteux, je le retrouve mourant & infidèle, & malgré son infidélité mourant pour l'amour de moi ; jugez de l'état où me met une semblable nouvelle.

Hélas ! princesse, lui dit Uranio, ne soyez à présent occupée que de la pitié que Zélim doit vous inspirer, ayez ce sentiment pour moi & pour vous-même. Venez consoler un malheureux qui ne peut recevoir de soulagement que de vous seule, une parole de votre bouche le sauvera. Hé ! quel crédit puis-je avoir, répliqua Léonide, sur un cœur infidèle, qui veut me tromper jusqu'au dernier soupir. Cependant allons-y ; ayons de la fidélité pour ceux même qui n'en ont point ; & ne lui don-

nons pas le prétexte de ma cruauté, pour couvrir les torts qu'il peut avoir.

La princesse sortoit, en disant ces mots, lorsque Daricus entra en criant tout troublé : aux armes, aux armes, seigneur, nous sommes attaqués, on s'est déja rendu maître des portes du château. Nous serons prisonniers avant que nous ayons le temps de nous mettre en défense. A cette nouvelle, Uranio perdit la parole & le mouvement ; l'esprit seul eut en lui la liberté de se plaindre de son mauvais sort ; mais Léonide s'écria avec fureur : ils viennent ici malheureusement pour eux, puisqu'ils nous trouvent résolus à périr ; armez-vous, & que ceux qui viennent pour nous donner la mort, la reçoivent de nos mains. Elle sauta sur les armes d'os de poisson qu'elle apperçut, & les mit promptement. Uranio & Daricus imitèrent son exemple ; ils eurent le temps qu'il leur falloit ; car les chevaliers du roi, qui étoient au nombre de douze, après s'être emparés de la porte, ne vouloient point la quitter qu'ils n'eussent été rejoints par une autre troupe qu'ils avoient laissée derrière à quelque distance.

Les trois chevaliers descendirent sur le champ, & s'approchèrent de ceux qui gardoient la porte ; Uranio leur dit : que cher-

chez-vous ici, chevaliers? Prince Uranio, lui répondit leur chef, nous cherchons Mattamire, Daricus & vous-même; & nous avons ordre du roi de vous mener en prison; mettez bas vos armes, rendez-vous.

L'impatiente héroïne leur cria en fondant sur eux: exécutez les ordres du roi, si vous le pouvez. Ces mots furent accompagnés de coups mortels. Uranio & Daricus la suivirent, & tombèrent avec tant de fureur sur les ennemis, que ceux-ci ne pouvant plus garder la porte, se retirèrent en dehors pour se défendre plus aisément. Lorsque le combat fut en rase campagne, les ennemis renforcés par douze autres qui les joignirent, enveloppèrent de toutes parts les trois chevaliers.

Rollin, qui étoit demeuré dans le château avec le chirurgien & quelques domestiques, courut au bruit que l'on faisoit, & voyant qu'il n'y avoit plus personne à la porte, il la ferma promptement avec de gros cadenats, dans la crainte que l'on ne fît son maître prisonnier, & qu'on ne l'emmenât au Caire. Ce prince avoit été soulagé par les discours d'Uranio: car il ne pouvoit douter que cet ami loin d'être picqué de l'avoir trouvé son rival, ne fût déterminé à lui céder Léonide, il voulut savoir de Rollin le sujet du bruit qu'il enten-

doit ; quand on l'en eut inſtruit, il s'affligea de ne pouvoir ſecourir ſes compagnons de fortune ; & dans l'inquiétude qui l'agitoit, il dit à Rollin de regarder par la fenêtre, & de voir le ſuccès du combat. Enfin, il apprit que les trois chevaliers à force d'écarter leurs ennemis, s'étoient fort éloignés du château, & qu'on apperçevoit ſur le chemin beaucoup de morts ou de bleſſés. Ce rapport lui donna quelqu'eſpérance, & ſur le ſoir il ſe trouva beaucoup mieux.

On apprit le lendemain de quelques bleſſés que la nuit avoit terminé le combat à une lieue du château, & qu'enfin les trois chevaliers s'étoient ſauvés après avoir fait un grand carnage de leurs ennemis. Ces bonnes nouvelles conſolèrent beaucoup le prince, il ſe flatta de revoir encore les deux perſonnes qu'il aimoit le plus, & cette eſpérance rétablit ſi bien ſa ſanté, que le quatrième jour il fut en état de ſe lever ; & dès le lendemain ayant fait ſeller deux chevaux qui étoient demeurés dans le château, il partit avec Rollin ſon écuyer. Après deux jours de marche, il entra dans Alexandrie, où il croyoit qu'Uranio & les autres ſe feroient rendus ; mais ayant entendu les ordres que l'on avoit publiés pour les arrêter, il ne douta pas qu'ils n'euſſent pris un autre chemin

approcher. Pour les autres écuyers & moi, nous les ſuivions de loin. Durillo étoit avec nous, il arrivoit du Caire; & comme il vous croyoit un des trois combattans, il regardoit ce qui ſe paſſoit avec la plus grande inquiétude. Enfin nos chevaliers, tantôt en ſe retirant, tantôt en combattant, & toujours en portant la mort, firent périr un ſi grand nombre d'ennemis, qu'aucun de ceux qui pouvoient encore combattre ne fut aſſez téméraire pour les ſuivre. La nuit vint à propos pour les vaincus & pour les vainqueurs, qui n'étoient pas moins fatigués. Nous traverſames une forêt; & quand il nous parut que nous étions hors de danger, nous mîmes pied à terre pour nous repoſer quelques inſtans. Durillo fut très-affligé de ne vous pas trouver avec nous: il tira Mattamire à l'écart, & s'entretint quelque temps avec elle.

Quand ils nous eurent rejoints, Durillo nous dit; que l'on regardoit à la cour du roi d'Egypte Uranio comme un rebelle, & qu'on avoit donné des ordres très-ſévères contre ſa perſonne, & celles de Mattamire & de Daricus; que l'on avoit défendu ſous de très-grandes peines, qu'on leur donnât aucun aſyle, & qu'on leur facilitât la ſortie du royaume. Nous marchâmes le reſte de la nuit, après avoir pris

LIVRE QUATORZIEME.

ZÉFIRIN, qui vouloit satisfaire la curiosité de Zélim, pour lui donner quelque consolation, & obéir en même-temps à son maître, prit ainsi la parole :

J'ai mille choses à vous dire, seigneur, de la part d'Uranio ; & si je pouvois lui faire savoir que vous êtes en bonne santé, je lui rendrois la vie ; car la sienne est absolument attachée à la vôtre. Ce début fit répandre quelques larmes à Zélim. Et Zéfirin reprit ainsi : il ne m'est pas possible de vous raconter les belles actions d'Uranio, non plus que celles de Mattamire. Elle étoit armée des armes d'os de poisson, & montée sur votre Furio ; l'on ne pouvoit en cet état la comparer qu'à une lionne qui tombe sur un troupeau de brebis. Cependant sa valeur, jointe à celle d'Uranio, & le courage de Daricus ne les auroient pas tirés du péril où ils étoient réduits, sans Uranio qui fit un assez grand effort pour s'ouvrir un passage au milieu des ennemis. Les deux autres le suivirent. Alors ils s'éloignèrent doucement, en faisant de temps en temps volte-face, & renversant tous ceux qui osoient les

approcher. Pour les autres écuyers & moi, nous les ſuivions de loin. Durillo étoit avec nous, il arrivoit du Caire; & comme il vous croyoit un des trois combattans, il regardoit ce qui ſe paſſoit avec la plus grande inquiétude. Enfin nos chevaliers, tantôt en ſe retirant, tantôt en combattant, & toujours en portant la mort, firent périr un ſi grand nombre d'ennemis, qu'aucun de ceux qui pouvoient encore combattre ne fut aſſez téméraire pour les ſuivre. La nuit vint à propos pour les vaincus & pour les vainqueurs, qui n'étoient pas moins fatigués. Nous traverſames une forêt; & quand il nous parut que nous étions hors de danger, nous mîmes pied à terre pour nous repoſer quelques inſtans. Durillo fut très-affligé de ne vous pas trouver avec nous: il tira Mattamire à l'écart, & s'entretint quelque temps avec elle.

Quand ils nous eurent rejoints, Durillo nous dit; que l'on regardoit à la cour du roi d'Egypte Uranio comme un rebelle, & qu'on avoit donné des ordres très-ſévères contre ſa perſonne, & celles de Mattamire & de Daricus; que l'on avoit défendu ſous de très-grandes peines, qu'on leur donnât aucun aſyle, & qu'on leur facilitât la ſortie du royaume. Nous marchâmes le reſte de la nuit, après avoir pris

quelque repos, & nous étions si fort affligés, que nous gardions le plus profond silence. Durillo qui, selon moi, devoit le moins s'intéresser à tous ces événemens, poussoit sans cesse de profonds soupirs. Je lui en fis quelques reproches, & je lui dis que c'étoit à moi à m'affliger, & non pas à lui, puisque je perdois en un moment tout ce que mes services pouvoient me faire espérer de mon maître, qui lui-même perdoit une couronne. Alors Durillo me confia qu'il vous avoit servi, & qu'il vous étoit si fidélement attaché, qu'il ne pouvoit penser sans une peine extrême, à l'état où l'on vous avoit laissé dans le château; & que l'obligation où il étoit de suivre Mattamire jusqu'à ce qu'elle fût parfaitement guérie de ses blessures, redoubloit encore son chagrin; qu'il espéroit cependant que son baume la mettroit en état de se passer de lui dès le lendemain. Je fus surpris des avantures de ce fidèle écuyer, & je lui fis espérer qu'il pourroit vous retrouver dans le château de Roccador.

Notre conversation ne finit qu'à la pointe du jour. En arrivant sur le bord de la mer, nous apperçûmes un vaisseau mouillé assez près de terre, & nous connûmes à sa manœuvre qu'il levoit l'ancre. Cependant on envoya la chaloupe du vaisseau pour nous reconnoître.

Mattamire & Uranio s'avancèrent pour demander à l'équipage quelle route faiſoit le vaiſſeau. On leur répondit que le navire étoit de Chipre, qu'il avoit débarqué dans ce même endroit un chevalier qui avoit donné ordre qu'on l'attendît pendant un mois, mais qu'ils avoient été retenus quinze jours de plus par le mauvais temps ; & qu'enfin ils alloient mettre à la voile pour retourner dans leur pays. Nous regardâmes comme un très-grand bonheur cette occaſion que le haſard nous procuroit pour ſortir d'Egypte ; mais Uranio proteſta qu'il n'en partiroit point ſans ſavoir de vos nouvelles.

Durillo leur dit, pour les accorder, qu'étant depuis long-temps à votre ſervice, il vous étoit trop attaché pour ne pas aller vous trouver dans le château de Roccador ; qu'il ne leur ſeroit plus néceſſaire, quand il les auroit panſés encore une fois ; & qu'il partiroit le lendemain. Il ajouta que s'ils vouloient ſavoir de vos nouvelles, ils n'avoient qu'à envoyer un écuyer avec lui qui viendroit leur en rapporter, & qu'il leur conſeilloit de s'embarquer en attendant, & d'être toujours prêts à faire voile, en cas d'accident.

On ſuivit le conſeil de Durillo, nos maîtres s'embarquèrent. Ce fidèle écuyer leur mit le dernier appareil, & prit avec moi le chemin

de Roccador. Nous y arrivâmes le troisième jour assez tard; & nous apprîmes que vous trouvant en meilleur état, vous étiez parti le matin suivi de votre écuyer. La joie que nous donna cette nouvelle, modéra le chagrin que nous avions de ne vous point trouver, & celui d'ignorer la route que vous aviez prise. Nous tinmes conseil, Durillo & moi, pour savoir ce que nous avions à faire. Il vouloit vous aller chercher, pendant que j'irois rendre compte à Uranio de ce que nous avions appris; mais je lui dis que devant m'éloigner de l'Egypte pour jamais, je voulois au moins aller embrasser mes parens qui demeuroient au Caire: j'ajoutai que connoissant le pays mieux que lui, il me seroit plus aisé de vous trouver. Il se rendit à mes raisons, il prit le chemin du vaisseau, & moi celui du Caire. J'y arrivai, & je vous cherchois partout inutilement; j'appris que mes parens s'étoient retirés depuis quelques jours dans la ville d'Alexandrie; & plût au ciel que je n'eusse point été cette dernière fois à la cour! sans moi mon maître n'auroit pas perdu pour jamais l'espérance de faire sa paix avec le roi; mais le destin l'a voulu, il faut se soumettre à ses ordres. Ce pays autrefois si heureux pour Uranio, a bien changé

de face; la faveur l'en avoit rendu le maître, la justice & l'équité le rendent à un autre.

Mais avant que je vous instruise de ce qui m'est arrivé au Caire, continua Zéfirin, dites-moi, je vous prie, si vous savez ce qu'étoit Saladin, avant qu'il fût roi d'Egypte; les enfans qu'il avoit; comment & pourquoi il les a perdus; car ces choses là sont les motifs de l'élévation passée d'Uranio, & de sa chûte présente. Ces événemens seront nouveaux pour moi, lui répondit Zélim, & j'apprendrai avec plaisir tout ce qui regarde Uranio; j'ai toujours été surpris qu'un étranger eût été déclaré successeur de la couronne; il m'avoit toujours promis de m'apprendre les raisons d'un pareil événement, mais nous n'en avons jamais trouvé le temps.

Je vais vous en instruire, seigneur, répliqua Zéfirin; je puis même vous apprendre des détails dont Uranio n'est pas encore instruit. Il y a plusieurs années que Pharaon régnoit en Egypte; son frère cadet, qui se nommoit Bronte, étoit encore plus méchant que lui. Il avoit une si grande envie de régner, qu'il auroit commis tous les crimes imaginables pour monter sur le trône. Saladin, alors duc d'Alexandrie, fut obligé, quoique leur parent assez proche, d'abandonner ses états pour éviter

leur cruauté, & se retira auprès du roi de Chipre, dont il avoit épousé la fille. Il en eut deux enfans; un garçon, qui fut nommé Sélimo, & une très-belle fille, nommée Lindamore. Elle n'avoit que quinze ans, lorsqu'un chevalier étranger en devint amoureux. Il étoit jeune, beau, bien fait & très-brave; en un mot il étoit accompli. Il ne fut pas long-temps sans être ami de Sélimo, & n'eut pas beaucoup de peine à plaire à Lindamore. Il l'engagea même à prendre la fuite avec lui, & trouva moyen, sans que l'on s'en apperçût, de s'embarquer la nuit avec elle. La princesse laissa dans sa chambre une lettre adressée au roi son pere, dans laquelle elle lui marquoit son départ avec un frère du roi de Moscovie qui l'avoit épousée. Elle le prioit de lui pardonner la vivacité d'une passion qui l'avoit empêchée d'attendre son consentement.

Saladin fut très-affligé du départ de sa fille qu'il aimoit, & très-sensible au déshonneur de cette fuite. Sélimo, qui depuis quelque temps avoit été armé chevalier, poursuivit le ravisseur; & manda quelque temps après, qu'il avoit appris en Moscovie que le mari de Lindamore étoit véritablement frère du roi de ce vaste empire; mais que ce roi, fâché de voir son frère doux, généreux & adoré de ses peuples,

lui avoit fait couper la tête, sur de faux prétextes de révolte; & qu'enfin, Lindamore se trouvant veuve & sans secours, avoit épousé en secondes noces un chevalier, dont la réputation brilloit dans tout le nord, sous le nom du chevalier de l'Aigle; & qu'elle avoit suivi son nouveau mari; mais qu'il ignoroit en quel pays. Saladin apprit de différens côtés, que Sélimo s'étoit couvert de gloire, en continuant la recherche de sa sœur, dont il n'eut cependant aucune nouvelle. Dans le temps que Lindamore avoit pris la fuite, il étoit venu un étranger s'établir en Chipre. Il se nommoit Anaxarte, & se disoit grec. Sa femme étoit avec lui; il en avoit une fille âgée d'un an, qui s'appelloit Lindane, & un garçon qui pouvoit en avoir un peu plus de trois, & c'est Uranio. Anaxarte étoit un chevalier accompli, & je fis aisément connoissance avec lui; car j'étois page du duc Saladin, auquel il vendoit souvent de très-belles pierreries: il me prit en amitié, & bientôt nous passames notre vie ensemble. Il venoit souvent me chercher dans le palais de Saladin, dont il devint en peu de temps le favori. La petite Lindane acquit, avec l'âge, une beauté singulière; en même-temps qu'Uranio profita du côté de la force, & surtout des agrémens, qui le rendoient aimable à

tout le monde, principalement à Saladin, qui ne pouvoit s'en séparer. Comme il n'avoit point les princes ses enfans auprès de lui, Uranio fut pour ainsi dire élevé sous ses yeux; & la duchesse sa femme s'accoutumant de son côté à le voir & à le caresser, ils le regardèrent bientôt l'un & l'autre comme leur propre fils. Anaxarte disoit de temps en temps, que des affaires importantes l'engagoient à partir de Chipre. Saladin lui faisoit toujours retarder son départ, & ce retardement causoit beaucoup de peine à sa femme Zara; mais enfin elle sut le déterminer à partir, malgré la douleur & les instances de Saladin.

Zara fit une chûte si considérable, en descendant son escalier pour s'embarquer, qu'elle mourut sur la place. Anaxarte fut pénétré de ce malheur; & quand je lui dis, pour le consoler, que les hommes n'étoient que trop sujets à perdre ce qu'ils avoient de plus cher, & que le sage devoit être préparé à des malheurs pareils à celui qu'il éprouvoit; il me répondit, qu'il avoit plus perdu en perdant Zara, que l'on ne perd ordinairement en perdant sa femme. Je le pressai de m'en dire davantage; & il me confia qu'Uranio n'étoit point son fils, qu'il ne vouloit découvrir qu'à lui & à sa fille Lindane qu'ils n'étoient point parens, dans l'espé-

rance que leur amitié se convertiroit en amour; & il ajouta, que ses desirs seroient satisfaits s'il pouvoit les voir mariés l'un à l'autre. Le malheur de Zara mit obstacle au départ d'Anaxarte. Il se rendit aux prières de Saladin, qui lui promettoit de regarder toujours Uranio comme son propre fils: il ajouta même qu'il l'adopteroit, s'il avoit le malheur de perdre ses deux enfans. Il fut bientôt en état de lui donner des preuves de sa sincerité; car il apprit un an après que Poliarte, prince de Constantinople, avoit tué son fils dans un combat.

Saladin, frappé d'un si triste événement, n'eut plus aucune autre consolation que celle de l'éducation d'Uranio, dont les belles dispositions lui promettoient de le venger un jour, en combattant Poliarte. Il avoit raison de s'en flatter; car à l'âge de quatorze ans il étoit aussi fort & aussi adroit qu'un homme de vingt; & comme il acquéroit tous les jours de nouveaux talens, l'amitié de Saladin augmentoit aussi pour lui. Le bruit s'en répandit bientôt dans Alexandrie, & les espérances que donnoit Uranio furent regardées comme très-avantageuses pour cet état, sur lequel Bronte avoit déja jetté les yeux. Il en héritoit naturellement, Saladin n'ayant plus d'enfans; mais l'espérance ne lui suffisoit pas, & ne voulant point attendre la

mort du duc, il envoya deux assassins dans l'isle de Chipre pour satisfaire son impatience.

Saladin un jour, après avoir été long-temps à jouir de la fraîcheur d'un bois qui n'étoit pas éloigné de la mer, s'endormit sous un arbre. Les assassins s'en approchèrent doucement, sans regarder Uranio, qui étoit auprès de lui, comme un obstacle à leurs desseins; il n'étoit point armé, & d'ailleurs il étoit si jeune qu'ils n'y firent aucune attention. Uranio de son côté avoit si peu de méfiance, qu'il leur faisoit signe de marcher doucement, pour ne pas éveiller le prince; mais voyant qu'ils tiroient leur épée, il sauta sur celle de Saladin, & fondit sur eux comme un jeune lion qui fait l'essai de son courage pour la première fois.

Saladin se réveilla au bruit des combattans, & vit un des deux scélérats tomber mort aux pieds d'Uranio, l'autre prendre la fuite; mais on l'arrêta. Les tourmens lui firent avouer son crime, & nommer son auteur; ensuite il fut écartelé publiquement.

Cet événement augmenta l'amitié de Saladin pour Uranio, & sa haine pour Bronte; ainsi ne voulant pas que son duché d'Alexandrie tombât après sa mort entre les mains d'un prince si cruel, il adopta mon maître, & le fit reconnoître pour héritier de tous ses biens

& de ses états, au cas cependant qu'il n'eût point d'enfans légitimes.

Anaxarte, charmé de la fortune qu'avoit faite Uranio, eût été content, s'il avoit pu lui faire épouser Lindane. Mon maître avoit dix-sept ans, & Lindane en avoit quatorze; elle étoit si belle, qu'on ne pouvoit lui comparer personne en Chipre. Elle apprit par Anaxarte qu'Uranio n'étoit point son frère, & cette connoissance alluma peu à peu l'amour dans son cœur; mais elle n'eut pas le bonheur d'éprouver un tendre retour: Uranio ne voyoit en elle qu'une sœur. Il conjura plusieurs fois Anaxarte de lui faire connoître les auteurs de ses jours; mais il se contenta de lui dire que Zara en étoit seule instruite, & qu'elle avoit emporté ce grand secret dans le tombeau.

Chaque jour Bronte étoit plus haï & plus redouté dans le Caire. Non seulement le peuple éprouvoit ces sentimens, mais encore le roi son frère, qui n'ayant pas la force de régner par lui-même, se laissoit gouverner par cet homme, ennemi de l'humanité. Pharaon avoit un fils qui s'appelloit Zalindo, qui promettoit beaucoup; il avoit dix-huit ans; il étoit beau, juste & généreux: l'espérance de le voir un jour sur le trône de son père engageoit les peuples à souffrir les cruautés de Bronte. Mais

quand il fut convaincu qu'il ne pouvoit exécuter ses projets sur le duché d'Alexandrie, il tourna ses idées sur le royaume d'Egypte, & fit même une alliance avec le roi d'Arabie, le plus grand ennemi de Pharaon son frère. Il en fut heureusement averti. Il eut encore assez de courage pour faire mettre son frère en prison, & résolut de le condamner au dernier supplice, s'il se trouvoit effectivement coupable.

Bronte, pendant l'instruction de son procès, pensoit aux moyens de se tirer d'une aussi mauvaise affaire. Il s'étoit apperçu que Moraspe avoit de l'amour pour lui. Cette Moraspe étoit l'intendante du serrail de son frère. La prison dans laquelle on l'avoit renfermé avoit des vues sur le jardin de ce vaste édifice, & de plus il savoit que cette femme se promenoit souvent dans ce même jardin. Il obtint du geolier, à force de présens, de pouvoir quelquefois y prendre l'air pendant la nuit. Il fit avertir Moraspe de s'y trouver, & elle ne manqua pas au rendez-vous. Bronte l'accabla de caresses, & lui dit, en parlant de sa prison & du danger qu'il y couroit, qu'il ne souhaitoit de vivre que pour elle; en l'assurant que si jamais il parvenoit au trône, il partageroit sa couronne avec elle. Après ces discours généreux, il lui

demanda si elle ne pouvoit trouver aucun moyen pour le faire sortir de prison. Moraspe lui promit de ne rien négliger; & Bronte la voyant au point où il la desiroit, lui déclara que le plus sûr moyen pour satisfaire leur ambition, étoit de faire périr Zalindo, fils unique du roi. Moraspe approuva le projet; ils en parlèrent long-temps: & convinrent ensuite des mesures qu'ils devoient prendre.

Quand Moraspe fut seule, elle jetta les yeux sur un chevalier nommé Arpasio, qui étoit amoureux d'elle, & qui de plus étoit mécontent du roi, qui lui avoit ôté un emploi qu'il possédoit; ces deux raisons lui persuadèrent qu'elle pouvoit compter sur lui. Elle feignit d'être sensible à sa recherche; & quand elle lui eut persuadé l'impression qu'il avoit faite sur son cœur, elle lui confia l'amour & les desseins de Bronte; & lui promit que si jamais elle étoit reine, elle n'auroit point d'autre amant que lui; & sut lui persuader encore que pour arriver à ce point de félicité, il suffisoit qu'il eût le courage de faire périr Zalindo.

Arpasio fut aisément déterminé; il aimoit Moraspe & haïssoit le roi. Il lui promit donc de prendre si bien son temps, qu'il en viendroit à bout. En effet, il assassina Zalindo, un jour qu'il étoit à la chasse; il fut même

assez heureux pour n'être apperçu de personne ; & l'on trouva ce malheureux prince dans le bois, percé de plusieurs coups. La cour & le peuple répandirent des larmes sincères pour un jeune héros, qui s'étoit fait aimer de tout le monde. Le roi en fut très-affligé, & la reine mourut de douleur fort peu de jours après. Mais alors Pharaon craignit encore plus que Bronte, qu'il haïssoit avec tant de justice, ne lui succédât. Bronte & Moraspe étoient les seuls contens, au milieu de l'affliction générale ; car ils se flattoient que leur crime ne seroit jamais découvert ; Bronte ayant pris la précaution de faire assassiner celui qui l'avoit commis, & qui seul en avoit connoissance.

Nous éprouvâmes pendant ce temps-là des malheurs en Chipre. Uranio se promenant un matin avec Lindane sur le bord de la mer, un petit chien qu'il aimoit beaucoup eut peur d'un plus grand qu'ils rencontrèrent & prit la fuite. Uranio courut après pour le rattraper ; & des corsaires prirent ce temps pour enlever Lindane, avec une extrême promptitude.

Uranio ne fut pas long-temps sans apprendre ce malheur, & comme il aimoit tendrement sa sœur, il courut tout éperdu sur le port pour s'embarquer & ne rien négliger pour la délivrer. Il apprit que ces corsaires étoient Egyp-

tiens, & qu'ils achetoient ou voloient les beautés qu'ils pouvoient trouver, pour les vendre au roi Pharaon, qui les mettoit dans son serrail. Il fut assez heureux pour trouver un vaisseau qui partoit pour l'Egypte, sur lequel il s'embarqua, laissant Saladin & Anaxarte très-affligés de l'enlevement de l'une, & du départ de l'autre. Mais ne pouvant être si long-temps sans savoir des nouvelles de ces aimables enfans, ils s'embarquèrent eux-mêmes pour se rendre à Alexandrie. Le vaisseau d'Uranio, après avoir été long-temps contrarié des vents, entra dans le port de Damiette. Uranio y débarqua, se rendit secrettement au Caire; & par les soins qu'il se donna, il apprit que l'on avoit renfermé depuis très-peu de temps des filles dans le serrail; mais il ne put savoir si Lindane en étoit du nombre. Il observa le palais & le serrail, & voyant que la tour où Bronte étoit prisonnier, étoit si proche du serrail, que du toît de cette même tour il pouvoit découvrir le jardin, & reconnoître les personnes qui s'y promenoient; il fit des présens au geolier, qui lui permit de monter sur la tour. Il profita souvent de cette permission; & non seulement il reconnut Lindane, mais il entendit les conversations que Bronte & Moraspe avoient ensemble dans une galerie de la

tour. Il fut bientôt au fait de leurs amours & de leurs crimes, & reconnut qu'ils avoient fait périr Zalindo, & qu'ils méditoient la mort du roi. Il entendit aussi les reproches qu'ils se faisoient; car il étoit survenu quelque jalousie dans leurs prétendus amours, en voici le sujet: Morasfpe conçut pour Lindane une si grande amitié, dès l'instant qu'elle fut renfermée dans le serrail, qu'elle la menoit souvent avec elle aux rendez-vous qu'elle donnoit à Bronte, & il en étoit devenu si fort amoureux, que Morasfpe s'en apperçut à la fin; elle se reprocha son imprudence, & résolut de ne plus mener Lindane avec elle. Bronte fut au désespoir de s'être privé par sa faute du plaisir de la voir. Mais pour démêler toute cette intrigue, il faut savoir que Morasfpe aimoit Zaïdo, premier bacha du pays, avant que Bronte fît semblant de l'aimer. Elle le ménageoit avec soin, non tant à cause de l'amour qu'il avoit pour elle, que du crédit qu'il avoit à la cour: mais il fut malheureusement averti des conversations qu'elle avoit avec Bronte, auquel il fit de grands reproches de ce procédé; car il avoit fait longtemps profession d'être son ami. Zaïdo ne s'en tint pas aux reproches, il menaça Bronte de le faire si bien renfermer, qu'il ne pourroit pas sortir de sa prison. Bronte jura qu'il n'ai-

moit point Moraſpe, il ajouta même qu'il n'avoit de liaiſon avec elle, qu'à cauſe d'une jeune fille de Chipre que l'on avoit conduite depuis peu au ſerrail, & dont il étoit fort amoureux.

D'un autre côté Zaïdo fit des reproches à Moraſpe ſur ſes nouvelles amours; mais elle l'aſſura qu'elle avoit une averſion naturelle pour Bronte, & qu'elle ne répondoit à l'amour extrême qu'il lui temoignoit, que par ménagement, puiſqu'enfin la mort de Zalindo le rendoit héritier préſomptif de la couronne. Zaïdo ne ſachant auquel il devoit ajouter foi, voulut éprouver Moraſpe, & lui dit: qu'il ne pouvoit s'empêcher de la ſoupçonner & d'être raſſuré ſur le compte de Bronte, puiſqu'il lui avoit avoué ſon amour pour Lindane; il ajouta: qu'il la prioit de le ſervir dans ſa paſſion, ce qui s'accordoit parfaitement avec ce qu'ils lui avoient dit l'un & l'autre. Moraſpe lui répondit, malgré ſon embarras, qu'elle y conſentoit; mais elle le pria de penſer qu'il étoit bien difficile de faire ſortir Lindane du ſerrail, Pharaon ayant déja entendu parler de ſa beauté. Zaïdo l'aſſura qu'il trouveroit les moyens de faire entrer une autre fille à la place de Lindane, & Moraſpe lui repréſenta qu'elle n'y conſentiroit jamais, à moins que la fille qu'il ſuppoſeroit, ne fût très-belle, & Chipriotte.

Zaido la quitta en l'assurant qu'il ne négligeroit rien pour trouver ce qu'il falloit, & vint rendre compte à Bronte de la conversation qu'il venoit d'avoir; & celui-ci le conjura avec transport de ne rien négliger pour lever les difficultés que Moraspe pourroit faire.

Uranio entendit toutes ces conversations, car il étoit presque toujours sur la tour; il s'étoit même fait reconnoître de Lindane, & voici le parti qu'il prit pour l'empêcher de tomber au pouvoir de Bronte: il vint le trouver, & lui dit qu'il étoit né en Chipre de parens assez pauvres, & qu'il avoit quitté son pays pour chercher fortune; mais qu'ayant heureusement entendu la conversation qu'il avoit eue avec Zaïdo, il lui promettoit de faire sortir Lindane du serrail, s'il vouloit bien le récompenser: Bronte accepta cet offre avec joie. Uranio lui dit alors, vous voyez que je n'ai point de barbe, donnez-moi des habits de fille, & faites-moi conduire à Moraspe; je crois que ma figure ne l'empêchera pas de tenir sa parole; de plus je me charge d'une personne assurée qui me conduira le soir à la porte du serrail, & qui recevra Lindane, qu'elle conduira sur le champ chez vous. Il vous sera facile de trouver dans la suite les moyens de me faire sortir du serrail par des cordes que vous m'en-

verrez, ou autrement. De plus Moraſpe elle-même ne négligera rien pour éviter la punition qu'elle aura méritée en faiſant entrer un homme dans le ferrail.

Bronte fut charmé d'une propoſition ſi bien arrangée, & trouvant autant de beauté à Uranio qu'il en falloit pour la faire réuſſir: il conſentit à tout, il lui promit plus qu'il ne lui avoit demandé, & lui donna même beaucoup d'argent. Il fit avertir le bacha Zaïdo, qui ne fit aucune difficulté, & l'on donna à Uranio des habits de fille; il étoit ſi beau, que Moraſpe qui l'apperçut à la fenêtre, fut obligée de convenir que cette fille étoit plus belle que Lindane: ainſi, pour ſatisfaire également Bronte & Zaïdo, elle fut obligée de promettre l'échange. Uranio reprit enſuite ſes habits, & fit un paquet de ceux qu'on lui avoit donnés, & l'emporta avec lui. Il avoit réſolu de ſe ſervir, pour le conduire au ſerrail, d'un vieillard qu'il avoit trouvé dans le vaiſſeau; mais heureuſement je le rencontrai, & notre joie fut extrême: je fus charmé de le trouver en bonne ſanté, & lui d'imaginer que je pouvois lui être utile. Je lui appris que le duc Saladin étoit à Alexandrie avec Anaxarte, & qu'ils devoient inceſſamment ſe rendre au Caire pour avoir de ſes nouvelles & de celles de Lindane, & que j'avois

la nuit avec lui, & qu'ainsi on alloit les faire paroître toutes à ses yeux.

Cet accident les jetta dans un très-grand embarras. Uranio conjuroit Moraspe de ne pas laisser voir Lindane; d'un autre côté, Lindane qui craignoit que la beauté d'Uranio ne l'exposât à d'aussi grands dangers, la prioit de le soustraire aux yeux du roi. Mais Moraspe termina leur différend, en disant, qu'ils y paroîtroient l'un & l'autre, & qu'il lui étoit défendu sous des peines rigoureuses de ne pas faire passer toutes les filles devant le roi: ils furent donc obligés de passer dans une superbe galerie, où toutes les filles étoient rangées des deux côtés. Le roi se promene ordinairement plusieurs fois pour les examiner, & donne son mouchoir à celle qui lui convient; il sert en même-temps de signal aux gardes & aux portiers pour laisser passer du serrail dans les appartemens du roi, la fille qui l'a reçu, & c'est ordinairement environ à l'heure de minuit que la fille préférée s'y rend.

Pharaon, après avoir examiné environ cent filles qu'on lui présenta, fit choix d'Uranio, & retourna au palais sans avoir dit une seule parole. Jugez, seigneur, de l'état où se trouvèrent Lindane & Uranio: car enfin le dernier ne pouvoit éviter la fureur du roi, qui le

livreroit aux derniers ſupplices, d'abord qu'il l'auroit reconnu pour un homme. Lindane étoit dans la dernière affliction ; Uranio couroit un danger preſqu'inévitable, il ne le couroit que pour l'amour d'elle : mon maître ne ſachant quel parti prendre, paſſa dans le jardin pour conſulter Bronte ſur ce qu'il avoit à faire. Bronte lui répondit, après avoir un peu réflechi, qu'il lui conſeilloit de paſſer ſans rien craindre dans la chambre de Pharaon, & de le tuer, lui promettant toute ſûreté & même une grande récompenſe, s'il pouvoit avoir aſſez de hardieſſe pour commettre une telle action. Uranio connoiſſoit trop le caractère de Bronte pour avoir la moindre confiance en lui ; de plus cet expédient ne délivroit pas Lindane, qui avoit réſolu de ſe donner la mort, plutôt que de tomber entre les mains de Bronte ; & d'ailleurs Uranio étoit trop honnête homme pour commettre un aſſaſſinat. Cependant il diſſimula l'horreur qu'il concevoit d'une pareille propoſition, & rentra dans le ſerrail ſans avoir rien décidé. Il vint enſuite tenir conſeil avec Moraſpe & Lindane ; après beaucoup d'irréſolutions, & quantité d'avis qui ne décidoient rien, Lindane s'écria : donnez-moi ce malheureux mouchoir, donnez-le moi, mon cher Uranio ; je m'expoſe à tout pour vous ſauver ;

j'espère que le ciel voudra bien conserver mon innocence. Uranio auroit fort désiré que Lindane eût épousé Pharaon ; & il consentoit qu'elle allât chercher fortune avec le mouchoir ; mais Moraspe lui représentoit qu'ils étoient tous perdus, si le roi s'appercevoit de l'échange : elle ajouta que Lindane n'avoit point d'autre parti à prendre, que celui de faire périr Pharaon, & qu'autrement elle devoit s'attendre à périr honteusement. Lindane assura qu'elle étoit déterminée à tout pour ne pas se trouver au pouvoir de Bronte, & sortit en prenant le fatal mouchoir.

Cependant j'attendois toujours à la porte du serrail que l'on me remît Lindane, & j'y passai la nuit entière. Lindane fut conduite dans l'appartement du roi, où deux matrones la laisserent après l'avoir déshabillée. La chambre étoit illuminée par une grande quantité de lumières qui exhaloient un parfum délicieux ; les rideaux du lit étoient fermés, de sorte que Pharaon ne la put appercevoir que lorsqu'elle les ouvrit elle-même : mais auparavant elle avoit eu soin de prendre sur une table le poignard que ce prince portoit ordinairement à son côté.

Pharaon voyant qu'on l'avoit trompé, & qu'on ne lui avoit pas conduit celle dont il

avoit fait choix, voulut donner des marques de sa fureur; mais la courageuse Lindane ne lui laissa pas le tems d'appeller, & lui porta deux coups de poignard, & lui dit: le premier est pour sauver mon honneur, & le second pour délivrer tes sujets qui gémissent sous le joug d'un tyran. On accourut aux cris de Pharaon. On conduisit en prison cette généreuse fille, & l'on pansa les blessures du roi, qui mourut quatre heures après. Cette nouvelle se répandit bientôt dans la ville. Le bacha Zaïdo vint au point du jour trouver Bronte dans la prison à la tête des Satrapes du royaume, & le conduisit sur le trône. Quand il se vit arrivé au comble de ses desirs, il feignit d'être touché du malheur de son frère, & dit qu'il falloit punir un aussi grand crime que celui de son assassinat. Il ordonna donc que l'on coupât sur le champ la tête à celui qui l'avoit commis, & que l'on attachât son corps à la queue d'un cheval pour le traîner par toute la ville. Il croyoit prononcer cet arrêt contre Uranio, & se défaire par ce moyen d'un homme qui auroit pu le faire connoître pour complice de la mort de Pharaon. Après qu'il eut donné ordre à quelques affaires importantes, il se fit promptement ouvrir le serrail pour voir sa chere Lindane: mais il rencon-

tra en y entrant Uranio & Moraspe. Il ne doutoit pas que son arrêt ne fût exécuté ; ainsi l'on peut juger de son étonnement. Eh comment te vois-je ici, lui dit-il ! comment tu n'es pas en prison ! N'est-ce pas toi qui as fait périr le roi mon frère ? Non, sire, lui répondit-il tout bas, Lindane a pris ma place, & vous devez être content de la façon dont elle s'en est acquitée. Quoi ! Lindane est la coupable, s'écria-t-il, courez promptement, empêchez qu'on ne la fasse mourir. Son capitaine des gardes lui répondit, que ses ordres étoient déja exécutés ; cette réponse réduisit Bronte au désespoir ; mais Uranio n'en parut pas moins touché : & faisant réflexion que le tyran avoit prononcé cet arrêt pour le faire périr lui-même, il saisit l'épée d'un des chevaliers de la suite de Bronte, & lui porta un coup si terrible, qu'il le fit tomber mort à ses pieds.

Le coup fut si prompt, que personne ne put se parer ; on voulut arrêter Uranio que l'on prenoit pour une fille, mais il se retira quelques pas en arrière, & s'écria d'un air menaçant : n'approchez pas si vous ne voulez que je vous traite comme j'ai fait ce tyran : loin de m'attaquer, vous devez au contraire me savoir gré, chevaliers, & vous Satrapes d'Egypte, de vous avoir défait d'un traître & d'un

ſcélérat. C'eſt lui qui a fait aſſaſſiner le prince Zalino que vous aimiez avec tant de raiſon; c'eſt lui qui pour monter ſur le trône, vouloit m'engager à faire périr Pharaon; il croyoit me faire couper la tête pour n'avoir aucun témoin de tous ſes crimes; c'eſt lui-même qui a envoyé des aſſaſſins en Chipre pour attenter ſur les jours de l'illuſtre Saladin. Enfin c'eſt un monſtre dont j'ai purgé la terre, jouiſſez de la juſte punition que le ciel a fait tomber ſur lui.

Ce diſcours fit d'autant plus d'impreſſion ſur ceux qui l'entendirent, qu'ils étoient perſuadés que c'étoit une fille qui leur parloit. Loin de lui faire aucun mal, ils la regardèrent comme une divinité que le ciel avoit envoyée pour la punition de Bronte. Uranio voyant que ſon diſcours avoit fait impreſſion, repréſenta à tous ceux que le bruit de cette mort attira dans le palais, qu'ils devoient bénir le ciel d'être ſoumis au duc Saladin, dont la juſtice, la douceur & la valeur leur promettoient un regne heureux.

Les choſes étoient en cet état, lorſque Saladin arriva dans le Caire; l'impatience où il étoit de ſavoir des nouvelles d'Uranio, lui avoit fait avancer ſon départ d'Alexandrie; Anaxarte qui avoit les mêmes ſentimens pour Lindane,

ne l'avoit point retardé. Je racontai à ce prince tout ce qui venoit d'arriver, à la réserve de la mort de Bronte dont je n'étois pas encore instruit. Tout affligé qu'il étoit d'apprendre que celui-ci parvenoit à l'empire, il se crut obligé d'aller lui faire sa cour, & il prit le chemin du palais avec plusieurs chevaliers de ses amis, qui même se trouvoient armés. Ce fut alors que nous rençontrames le corps de Lindane : les cris & la douleur du malheureux Anaxarte ne se peuvent exprimer. Il embrassoit tendrement ce corps défiguré, & j'eus même beaucoup de peine à l'en arracher. Saladin ne put voir d'un œil sec un si triste spectacle ; mais il continua sa marche, & le bruit de la mort de Bronte commençant à se répandre, son cortège augmentoit à chaque instant ; & quand il arriva dans la salle, il apperçut le corps de son cruel parent aux pieds d'Uranio, qui l'épée à la main, & en habit de femme parloit en sa faveur aux grands du royaume.

Voilà, seigneur, continua Zéfirin, par quels degrés la fortune a élevé Saladin sur le trône de ses pères. Les commencemens de son regne ont fait le bonheur de ses peuples, & malgré la résolution qu'il avoit prise de ne se point remarier, les priéres de ses peuples qui desiroient des successeurs de son sang, l'engagèrent à

épouser Darasse; elle devint grosse peu de temps après son mariage, & mit au jour un prince, mais si foible, qu'il vécut à peine. Ainsi ne se flattant plus d'aucune posterité, tous les peuples charmés des vertus d'Uranio, le regardoient avec plaisir comme l'héritier de la couronne par droit d'adoption. Le malheureux Anaxarte ne put se consoler de la perte qu'il avoit faite de sa fille, & le spectacle cruel dont il avoit été témoin, étoit toujours présent à son esprit. Uranio, qui l'aimoit avec tendresse, lui a souvent offert les plus brillantes charges du royaume; mais il a toujours préferé la solitude; & d'abord que la succession fut assurée à Uranio, il s'est retiré dans un desert à vingt lieues de la capitale. Là dans le fond d'une grotte, il implore sans cesse la clémence des Dieux qu'il croit irrités contre lui.

Voilà, seigneur, poursuivit Zéfirin, les aventures d'Uranio & de Saladin : je dois vous apprendre à present pourquoi mon maître vient d'être exclus du royaume d'Egypte. J'ai donc été au Caire, comme je vous en ai rendu compte avant que de me rendre ici; j'entrai dans le palais pour voir une de mes sœurs qui avoit été attachée à la feue reine. Je la trouvai dans la grande salle où le roi étoit sur son trône; rien n'égaloit sa fureur; car il venoit d'apprendre

la fuite des trois chevaliers, & la défaite de ses gardes; il me reconnut, & me fit avancer pour me demander si je savois quelque chose d'Uranio & de Mattamire, & pourquoi je venois à sa cour: je lui répondis, que je n'avois pas voulu suivre Uranio, puisqu'il l'avoit déclaré rebelle, & que je l'avois abandonné pour demeurer dans mon pays. En répondant aux questions que le roi me faisoit, il s'apperçut que j'étois fort distrait; il en fut irrité, & me cria: que regardes-tu pendant que tu me parles? Est-ce ainsi que tu dois me répondre? J'étois frappé, lui dis-je, d'un objet qui vous étonnera vous-même: daignez, seigneur, jetter les yeux sur ce chevalier que j'apperçois dans le fond de la salle, & faites-moi la grace de me dire si vous le reconnoissez. Le roi l'ayant apperçu, me répliqua aussi-tôt: Ciel! c'est le portrait de ma fille Lindamore. C'est de quoi j'étois occupé, lui répondis-je; mais il n'est pas possible qu'elle ait conservé un si grand air de jeunesse depuis tant d'années. De plus, il me paroît que ce chevalier a un peu de barbe. Plus Saladin l'examinoit, & plus il trouvoit les traits de la princesse, dont il avoit pleuré si long-temps la perte.

Ce chevalier, de son côté, étoit dans une si profonde rêverie, qu'il ne s'apperçut pas

que tout le monde le regardoit à l'exemple du roi. Votre majesté devroit lui faire demander son nom & son pays, continuai-je. Aussi-tôt le roi le fit appeller : & quand on lui parla, il parut se réveiller d'un profond sommeil ; mais il fut si étonné de voir tous les regards attachés sur son visage, qu'il en rougit, & cette rougeur le rendit encore plus beau.

Il approcha du roi, & se mit à ses genoux. Ce prince lui dit avec douceur : chevalier, j'ai grande envie de savoir qui vous êtes ; je vous prie de satisfaire ma curiosité, & de vous croire ici en toute sûreté.

Seigneur, lui répondit le chevalier inconnu, quand on n'a rien à se reprocher, on n'a rien à craindre ; & jamais un chevalier bien né ne doit mentir ; j'aurois desiré que tout le monde, & sur-tout votre majesté apprît mon nom par quelque action brillante ; mais l'obéissance m'engage à le déclarer, sans avoir rien fait de remarquable. Je m'appelle Acomat, & je suis frère de Fortunien roi de Pontique. Je serai trop heureux de m'être fait connoître à un si grand roi, si je trouve une occasion de le servir.

Zélim ne put entendre le nom d'Acomat, sans frémir, tant il étoit pénétré de son ingratitude ; mais il n'interrompit point l'écuyer qui

continua de la ſorte : Saladin releva lui-même ce chevalier, & le fit aſſeoir auprès de lui ; je croyois, lui dit-il, qu'Aſprando, ſi fameux par ſa force & par ſon courage, étoit roi de Pontique ; ainſi j'ai peine à comprendre comment cette couronne appartient à votre frère Fortunien : daignez nous en inſtruire ; car la renommée peut ſouvent en impoſer, ſur-tout quand les pays ſont auſſi éloignés. Seigneur, lui répondit Acomat, le cruel Aſprando a regné pluſieurs années dans Pontique ; mais il avoit ôté la couronne à Clarindo mon pere, pendant qu'il cherchoit les aventures, & qu'il ſe faiſoit connoître ſous le nom du chevalier de l'Aigle. Saladin ſe tourna pour lors de mon côté, & me fit un ſourire ſi marqué, qu'Acomat ceſſa de parler ; mais le roi lui fit ſigne de continuer ; pour lors il raconta toute l'hiſtoire de Clarindo, & quand il dit que ſon père étoit devenu amoureux en Moſcovie d'une belle perſonne demeurée veuve par la cruauté du tyran des Ruſſiens, Saladin ne put ſe retenir, & ſe leva en s'écriant : chevalier, comment ſe nommoit cette belle perſonne ? Acomat ſe leva lui-même, & lui répondit, qu'elle s'appelloit Lindamore. Le roi pour lors l'embraſſa tendrement en répandant quelques larmes, & après l'avoir embraſſé pluſieurs fois : je ſens, lui

dit-il, ô mon cher petit fils, la même consolation que si je voyois ma fille Lindamore; vous êtes son portrait vivant, & vous avez jusqu'au son de sa voix. Je ne veux jamais entendre parler de l'ingrat Uranio; les décrets du ciel sont bien respectables de l'avoir déclaré indigne de mon adoption, puisque j'avois des successeurs légitimes. Après qu'Acomat eut rendu au roi tout ce qu'il lui devoit comme à son grand-père, il lui dit: sans doute ma mère n'a jamais avoué qu'elle étoit votre fille, dans la crainte qu'Asprando n'eût redouté votre puissance, pour rétablir ses enfans sur un trône qui leur appartenoit.

Le bruit devint alors si considérable dans la salle, que l'on ne s'entendoit plus. On accouroit de tous côtés pour voir le nouvel héritier du roi; & tous ceux qui avoient connu Lindamore, le reconnoissoient pour son fils. Ils furent charmés d'apprendre que la fille de leur roi avoit épousé un si grand prince; mais ils étoient encore plus contens de voir que Saladin avoit un héritier légitime; car ils craignoient les révolutions qui pouvoient arriver à sa mort. Il y eut une voix qui s'écria; qu'Acomat étoit le brave chevalier qui vous avoit combattu pendant une heure dans la dernière chasse que vous fites avec Uranio,

Acomat l'avoua à la prière du roi, & l'on donna de nouveaux applaudissemens au prince; car on fut sensible à cette preuve de sa valeur. Le roi lui fit ensuite des questions plus particulières sur ce combat; il répondit tout haut à quelques-unes, mais si bas à quelques autres, que tout ce que j'entendis, fut qu'on nommoit Caloandre & l'empire de Gréce; je crois même qu'il s'agissoit du fils du roi que Posiarte avoit tué, d'autant plus que Saladin me paroissoit fort agité, & qu'il fit passer Acomat avec lui dans les appartemens, pour s'entretenir avec plus de liberté.

Pour moi, qui craignois que l'on ne prît quelque résolution fâcheuse pour mon maître, j'allai chez le connétable pour m'en instruire, & ma sœur me servit de prétexte, car elle est à présent à madame la connétable. On vint quelque temps après chercher ce grand officier de la couronne avec beaucoup d'empressement de la part du roi: cette démarche me donna du soupçon; je priai ma sœur de ne rien négliger pour savoir de sa maîtresse ce que le roi auroit ordonné à son mari: elle me dit le soir même, qu'il s'agissoit de faire arrêter un grand personnage, que le connétable n'avoit jamais voulu nommer à sa femme; & que tout ce qu'elle savoit sûrement, c'est que cet ordre

ne regardoit point Uranio. On fit le lendemain des fêtes publiques pour la reconnoissance du prince, & moi je partis le même jour pour me rendre en cette ville, où j'espérois embrasser mes parens & savoir de vos nouvelles. Je suis assez heureux pour vous avoir trouvé; si vous voulez sortir de ce royaume, je vous conduirai où votre ami Uranio vous attend, & je suivrai le sort de mon maître, que j'aime plus que toutes les fortunes du monde.

Zélim demeura quelque temps, après le récit de Zéfirin, plongé dans les réflexions, & très-incertain de ce qu'il devoit faire; le chagrin qu'il nourrissoit depuis long-temps dans son cœur l'auroit porté à mépriser la mort, dont sans doute on le menaçoit à la cour du Caire, s'il n'eût espéré de fléchir Léonide, & s'il n'eût compté sur les promesses de son cher Uranio. Dans cette idée, il dit à Zéfirin: je crois que le plus sûr est de nous rendre par mer au lieu où nos amis nous attendent; il y a dans le port un vaisseau qui doit partir demain, je veux l'arrêter pour moi, & le faire mettre dès ce soir à la voile; si tu veux me suivre, vas promptement embrasser tes parens, pour moi je vais au port, nous nous retrouverons dans cette maison.

Le prince grec convint avec le patron du vaisseau qu'il partiroit dès le soir même, &

revint sur le champ au lieu qu'il avoit indiqué à Zéfirin; mais en rentrant il fut environné par une troupe d'archers, qui saisirent son épée & l'arrêtèrent prisonnier de la part du roi, sans lui donner le temps de se mettre en défense. On le chargea de fers, & on le mit dans une voiture qui le conduisit au Caire. D'abord qu'il y fut arrivé, le roi ordonna qu'on le mît en prison, & chargea le connétable de lui faire couper la tête à minuit sans en rien dire à personne. Acomat étoit seul avec lui quand il donna cet ordre; sa générosité en fut blessée; il eut horreur de voir que l'on condamnoit un grand prince avec tant de barbarie, lui qui n'étoit point coupable de la mort de Sélimo fils de Saladin, qui n'avoit enlevé Mattamire que pour obliger son ami. Acomat avoit dit au roi, plus par forme de conversation, que par aucun desir de vengeance, dont il étoit incapable, que Zélim étoit Caloandre fils de l'empereur Poliarte. Mais Saladin touché de la mort de son fils, que Poliarte avoit tué, & pénétré de la fuite de Mattamire, que Caloandre avoit délivrée, regardoit cette occasion comme une des plus favorables pour se venger de tous les deux à la fois. Pour y parvenir, il déclaroit Zélim coupable du crime de lèze-majesté, comme ayant forcé & tué ses

gardes,

gardes, feignant toujours d'ignorer qu'il fut prince de Constantinople; aussi avoit il fait mettre en prison Rollin son écuyer, pour l'empêcher de dire le rang & le nom de son maître, avant que l'on eût exécuté sa sentence.

Acomat prit la résolution de mettre secrettement Caloandre en liberté, & ne pouvoit souffrir qu'un aussi grand prince pérît par la main d'un bourreau. Cependant il avoit toute l'horreur imaginable pour ce même prince, parce qu'il le croyoit l'assassin du chevalier de Cupidon. Oui, s'écria-t-il barbare, je respecterai ton rang, je rendrai justice à ta valeur, je saurai t'éviter un supplice honteux; mais ce sera pour te faire périr de ma main. Pendant qu'il formoit cette généreuse résolution, le geolier vint lui dire, de la part de Zélim, que cet infortuné demandoit à lui parler. En effet, Zélim, qui frémissoit de honte & de rage, & qui n'attendoit que la mort, vouloit avant de mourir se donner au moins la foible consolation d'accabler Acomat de reproches.

Caloandre attendoit donc Acomat dans ces cruelles dispositions; il avoit les pieds & les mains liées avec de grosses cordes, qui lui laissoient cependant la liberté de marcher doucement, & celle de porter ses mains à sa bouche. Ce fut dans cet état qu'il apperçut Acomat.

Du plus loin qu'il le vit, ſon ſang s'alluma dans ſes veines; il ſe leva & lui cria d'une voix terrible: ah, monſtre d'ingratitude! peux-tu pouſſer la baſſeſſe juſqu'à me réduire dans un état ſi peu digne de ma naiſſance! que t'ai-je fait, cruel, pour mériter ta haine! comme chevalier de Cupidon, je t'ai ſauvé la vie dans Pontique, je l'ai donnée à ton frère, & je l'ai placé ſur le trône; comme Caloandre, j'ai empêché mon frère de te donner la mort devant Conſtantinople, & j'ai eu la bonté, dans cette méme Egypte, de ne vouloir pas te faire périr après t'avoir vaincu. Tu reſpires, grace à ma généroſité! Tu reſpires pour arriver au trône! & pour reconnoître tant d'obligations, tu me livres à la cruauté d'un tiran, qui ſans doute va me donner la mort! Acomat étoit encore ſur le pas de la porte, ſi confondu de ce qu'il voyoit, qu'il ne pouvoit parler. Sa ſurpriſe le fit reculer ſans prendre garde qu'il avoit quelques marches de l'eſcalier derrière lui, de façon qu'il ſe bleſſa dangereuſement en tombant.

Caloandre courut ſur lui & prit ſon épée. Acomat, qui étoit preſqu'évanoui, lui dit d'une voix foible: ah prince! ah, chevalier de Cupidon! Caloandre, ſans lui répondre, coupa les cordes dont ſes mains étoient

liées, & jettant sur lui un regard méprisant: Lâche, lui cria-t-il, ton sang est trop vil pour que mes mains le répandent. Le geolier accourut au bruit qu'Acomat avoit fait en tombant, & voyant que l'un étoit étendu par terre, & que l'autre étoit armé d'une épée, il prit la fuite en appellant la garde au secours. Caloandre jugeant qu'il lui étoit impossible de descendre l'escalier de la tour, & qu'il ne pouvoit espérer d'en forcer la garde, qui seroit soutenue de toutes les troupes de la ville, apperçut une fenêtre dans l'escalier, il l'ouvrit & reconnut, à la faveur des rayons de la lune, que le pied de la tour étoit baigné par les eaux du Nil; mais comme il entendit que les gardes montoient en foule pour le saisir, il s'élança dans le fleuve, sans quitter l'épée d'Acomat. Le bruit de sa chûte frappa l'oreille de ce malheureux prince, qui se reprochant la mort d'un ami si généreux, faisoit retentir la tour de ses plaintes & de ses gémissemens. Les gardes l'emportèrent au palais, & on le mit au plutôt dans son lit.

Saladin fut au désespoir d'un événement qui lui faisoit perdre la douceur de se venger, & qui causoit de grandes inquiétudes pour la vie d'Acomat. Ce jeune prince lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé avec le prince grec, &

finit par lui avouer la douleur où il étoit d'avoir contribué à la perte d'un ami qui lui avoit toujours été si cher. Saladin reconnut qu'Acomat avoit de grandes raisons pour regretter Caloandre, & il conçut lui-même des sentimens plus doux pour ce brave chevalier, qui avoit comblé de bienfaits les deux enfans de sa fille.

On envoya donc une grande quantité de batteaux pour aller de tous côtés sur le Nil, & l'on fit d'exactes perquisitions sur tous les bords de ce fleuve, depuis le Caire jusqu'à la mer, pour voir si l'on n'auroit point de nouvelles de Caloandre, ou du moins si l'on ne trouveroit pas son corps; mais toutes les recherches furent inutiles. Acomat & Saladin jugèrent, avec une égale douleur, qu'il avoit été sans doute dévoré par les crocodiles.

Zéfirin, qui s'étoit rendu au Caire, pour savoir ce que Zélim deviendroit, ayant appris ces tristes nouvelles, partit dans la plus grande douleur, pour informer Uranio & Mattamire de tout ce qui s'étoit passé. Il leur en rendit un compte très-exact, mais il ignoroit que Zélim eût été reconnu pour Caloandre; Saladin avoit trop de raison pour empêcher que ce secret ne transpirât.

Uranio & Daricus étoient véritablement affligés, & Mattamire s'abandonnoit tantôt aux

pleurs, & tantôt à la fureur : enfin ils convinrent qu'il falloit mettre à la voile ; mais la princesse écrivit une lettre au roi Saladin, qui lui fut portée par un des écuyers de Daricus, qui se chargea volontiers de la commission, pour ne pas abandonner sa famille & sa patrie.

La santé d'Acomat, malgré son extrême affliction, commença à devenir meilleure dix ou douze jours après le malheur de son ami. Saladin qui l'aimoit avec tendresse, ne le quittoit pas un moment ; ainsi l'écuyer de Daricus les trouva ensemble. Il commença par leur apprendre que Mattamire étoit la princesse de Trébisonde ; qu'elle étoit prodigieusement irritée de la mort de Zélim, & qu'elle menaçoit d'en tirer une vengeance qui feroit trembler l'univers. La joie qu'Acomat ressentoit d'apprendre que Léonide vivoit encore, fut empoisonnée par la douleur de savoir qu'elle le regardoit comme son plus cruel ennemi. L'écuyer présenta la lettre au roi, qui la lut tout haut ; elle étoit conçue en ces termes :

» Après avoir fait naufrage sur les côtes de » ton royaume, la politesse d'Uranio m'a con» duite à ta cour, où j'ai été long-temps la » victime de ta méchanceté sous le nom de » Mattamire ; & j'éprouve en sortant de ton

» pays quelle est ta barbarie, par l'indigne trai-
» tement que tu as fait à Zélim ; juge combien
» ton pays me paroît affreux ! mais apprens que
» ce n'est pas à Mattamire, fille errante & ton
» esclave qu'il paroît tel, mais à Léonide prin-
» cesse de Trébisonde, qui ne se croira pas
» assez vengée en détruisant l'Afrique entière.
» Tu verras bientôt ce fleuve, où Zélim a
» trouvé la mort, débordé de ton sang, & de
» celui de tes lâches sujets ! la mer rouge por-
» tera désormais ce nom à plus juste titre. Tes
» piramides, qui s'élèvent jusqu'au ciel, feront
» autant de monumens de ma juste fureur ; je
» ne leur laisserai pas pierre sur pierre. Tes
» ayeux n'auront plus que d'affreuses ruines
» pour tombeaux. Et toi, leur indigne succes-
» seur, je t'abandonne à tes remords, en at-
» tendant la guerre que je viendrai t'apporter
» avec toute l'horreur dont elle peut être ac-
» compagnée. Et toi, Acomat, qui sans doute
» liras cette lettre, saches que si la fortune est
» aussi légère que tu l'as été pour ton malheu-
» reux ami, tu ne jouiras pas long-temps de
» la faveur qu'elle vient de te faire. Tu n'es
» qu'un traître, un ingrat, un barbare : voilà
» les titres qui te conviennent, & qui m'au-
» torisent à toutes les cruautés que je médite
» & que j'espère exercer sur toi, plus que sur
» aucun autre.

Ces derniers mots de la lettre de Léonide frappèrent si vivement Acomat, qu'il dit avec un profond soupir : ah, Léonide, quand vous saurez quelle a été mon erreur, vous ne desirerez peut-être plus ma mort. Vous êtes généreuse, & vous serez touchée de mon malheur. Ensuite s'adressant au roi : seigneur, ajouta-t-il, l'attachement que j'ai & que je dois avoir pour cette fameuse princesse, m'appelle auprès d'elle. Mon zèle pour vous, & mon amour pour vos sujets, m'obligent à l'appaiser pour l'empêcher d'exécuter ses menaces. Ne les regardez point comme des discours frivoles; Léonide, par sa beauté, par ses rares vertus & par l'attrait de sa couronne, soulevera contre vous tous les princes de l'Orient, pendant que la Grece & l'Europe, indignés de la mort de Calbandre, prendront les armes pour détruire votre empire. Mon départ est donc nécessaire, autant pour le repos public que pour le repos de mon cœur, qui ne peut avoir aucune consolation tant qu'il paroîtra coupable aux yeux de Léonide. Saladin, voyant que la résolution de son petit-fils étoit raisonnable, lui répondit : vous ferez très-bien de prouver votre innocence à la princesse Léonide; mais faites-lui connoître en même temps que je n'ai point autant de tort qu'elle l'ima-

gine, soit par rapport à la mort de Caloandre, soit à la façon dont je l'ai traitée elle-même dans ma cour; elle ne m'en doit faire aucun reproche, puisqu'elle ne s'est point fait connoître; & l'arrêt que j'ai rendu contre Zélim étoit juste, puisqu'ignorant sa naissance & son véritable nom, j'étois en droit de le poursuivre comme un criminel de lèze-majesté. On pourroit traiter de toutes ces choses-là par des ambassadeurs; mais quand vous parlerez vous-même, elles auront plus d'effet. Je consens donc à votre départ, mais je vous avoue qu'il m'est dur de me séparer de vous dans les circonstances présentes, & vous me ferez un grand plaisir si vous voulez différer votre départ de quelques mois: vous ne pouvez pas espérer de rejoindre Léonide; elle est partie long-temps devant vous; & j'aurai le temps de faire armer des vaisseaux pour vous conduire d'une façon digne de votre rang: mon dessein étant d'envoyer une ambassade à votre frère, pour lui marquer la joie que j'ai de le savoir sur le trône, & pour le reconnoître pour mon fils; rien ne vous empêchera de partir avec ces ambassadeurs.

Fin du quatorzième Livre.

LIVRE QUINZIEME.

LE vaiſſeau qui portoit Uranio, Daricus & la princeſſe de Trébiſonde s'éloignoit des côtes d'Egypte à pleines voiles, pendant que toutes les fureurs de l'univers paroiſſoient occuper le cœur de Léonide. Elle s'emportoit contre la fortune, elle formoit les projets de la vengeance la plus cruelle; elle ne repaiſſoit ſon imagination que de ſang & de carnage. La mort du chevalier de Cupidon, la cruauté de Saladin & l'ingratitude d'Acomat étoient continuellement préſentes à ſon eſprit. Une nuit qu'elle ne pouvoit goûter les douceurs du ſommeil, elle rappella dans ſa mémoire tout ce que les devins lui avoient prédit d'avantageux, & ne les regardant que comme des impoſteurs qui l'avoient flattée, elle les chargea de malédictions. Mais enfin s'étant endormie, elle crut voir à la pointe du jour le ſage Ariſton qui lui diſoit: princeſſe, je pardonne les reproches que vous me faites, à la douleur que vous éprouvez; ne vous en prenez cependant point à moi; n'en accuſez que le deſtin, dont les decrets ſont immuables. Il ne veut vous conduire au comble de la félicité, que par les

voies les plus difficiles, croyez & soumettez-vous : alors le vieillard disparut, & Léonide à son réveil se trouva dans une plus grande incertitude qu'auparavant.

Après dix jours de navigation, leur vaisseau fut obligé, par le gros temps, d'entrer dans le port d'Alep. Léonide & les chevaliers qui l'accompagnoient y débarquèrent, & prirent par terre le chemin de Trébisonde. En traversant la petite Arménie, ils trouvèrent dans une plaine plusieurs chevaliers étendus sur la poussière ; leur mort avoit été causée par des blessures épouvantables, & qui paroissoient avoir été faites par une force surnaturelle. On voyoit les uns fendus depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture ; les autres coupés en deux par le milieu du corps. En vérité, madame, s'écria Uranio en s'adressant à Léonide, je douterois du rapport de mes yeux, si je n'avois déja vu mon cher Zélim porter de pareils coups dans un combat : pour moi, dit la princesse, je n'en ai jamais vu qui puissent être comparés à ceux-ci, que ceux de Caloandre & de Brandilon.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, ils apperçurent un homme qui venoit de leur côté ; plus il s'approchoit, plus il leur paroissoit accablé de douleur. Lorsqu'il les eut joints, ils

lui demandèrent s'il favoit quelques particularités du combat, dont ils voyoient les terribles reftes : plût au ciel, leur dit-il, que je puffe l'oublier ! cet affreux fpectacle vous furprend, mais vous ferez bien plus étonnés, quand vous faurez qu'il eft l'ouvrage d'un feul homme, ou plutôt d'un démon ; car les forces humaines ne vont point jufques là : fachez donc que l'infante Arméline fille de notre roi, partit dernièrement de fa cour avec un grand nombre de chevaliers & de demoifelles pour aller prendre l'air dans un château, dont le féjour eft charmant ; elle rencontra hier dans ce même endroit, un chevalier tout armé dont la taille eft gigantefque, & la force proportionnée à fa grandeur. Il propofa, d'un ton fier, la joute aux chevaliers de l'infante, ils l'acceptèrent plus par honneur, que dans l'efpérance de terraffer un chevalier qui paroiffoit fi redoutable : ils coururent donc, mais il fembloit que leurs lances étoient de verre tant elles fe rompoient aifément contre les armes de ce terrible chevalier. Sa lance au contraire reffembloit à l'antenne d'un vaiffeau ; elle renverfoit, & perçoit tout ce qui fe préfentoit devant elle. Les cinq premiers qui coururent avec lui, ne firent aucune réfiftance, l'infante en fut épouvantée, & craignant le même fort pour les autres qui

se préparoient au combat, elle fit cesser les joûtes. Le chevalier étranger voyant que la dame qui avoit tant d'autorité étoit aussi la plus belle, fut frappé de ses charmes, & desirant de la posseder, il lui obéit, & prit les rênes de son cheval, en lui disant: une aussi rare beauté que la vôtre n'est pas en sûreté, madame, avec des chevaliers comme ceux-ci; venez avec moi, & vous n'aurez rien à craindre. L'infante indignée d'une si grande insolence, cria promptement aux siens de n'avoir aucun ménagement pour un chevalier qui en agissoit si mal; ils tombèrent donc sur lui l'épée à la main pour obéir à leur maîtresse, & venger en même temps leurs compagnons. Il regarda cette troupe d'un air de mépris, & tirant sa redoutable épée, il fit ce qu'il est inutile que je vour raconte, puisque vous en jugez par vous-mêmes. Voilà tous les chevaliers de l'infante, à la réserve d'un petit nombre qui a pris honteusement la fuite: le vainqueur s'est emparé de la princesse, qu'il a fait monter en croupe derrière son écuyer, & s'est éloigné. Après son départ, je suis revenu sur le champ de bataille pour donner quelque secours à mon maître que j'avois vu tomber avec les autres; mais sa mort a rendu ma bonne volonté inutile. C'étoit un des plus grands seigneurs

d'Arménie ; dans le temps que je l'arrosois de mes pleurs, j'ai vu arriver un chevalier couvert d'armes brillantes, & suivi de deux écuyers. Je l'ai reconnu sans peine pour Altobel prince de Constantinople. Comme il est amoureux d'Arméline, sa vue m'a rassuré pour elle ; je l'ai promptement instruit de tout ce qui s'étoit passé, & j'ai ajouté que le ravisseur ne pouvoit pas être fort éloigné. Altobel transporté de fureur & de rage, m'a quitté sans me répondre, prenant au grand galop le chemin que je lui montrois.

J'ai monté sur un des chevaux qui erroient dans cette campagne pour voir ce qu'il feroit pour délivrer la princesse, & je l'ai suivi. Nous avons bientôt découvert cet indigne chevalier. Altobel lui a crié d'abord qu'il l'a pu entendre : arrête, infame voleur, cette princesse ne te peut appartenir tant que je respirerai. Le ravisseur s'est retourné fiérement, & mettant sa lance en arrêt, il s'est précipité sur le prince, qui l'a reçu avec sa valeur ordinaire ; mais son cheval étoit si fatigué de la course qu'il venoit de faire, qu'il a été renversé, & son maître est tombé si rudement, que je l'ai cru mort : son ennemi en a sans doute jugé de même, & comme il ne songeoit apparement qu'à sortir des terres d'Arménie

pour mettre ſa belle priſonnière en lieu de ſûreté, il a continué ſon chemin. Je me ſuis joint aux écuyers d'Altobel pour lui donner du ſecours; il n'étoit point bleſſé, mais il étoit fort étourdi de ſa chûte.

Nous avons paſſé la nuit dans une cabane, & dès le point du jour Altobel eſt parti pour joindre le raviſſeur : pour moi, j'ai pris le parti de revenir, doutant beaucoup du ſuccès de ſon voyage. Quand l'Arménien eut achevé, il pourſuivit ſa route en pleurant. Pour lors Uranio dit à Léonide: princeſſe, je ſuis perſuadé que vous avez autant d'envie que moi de ſecourir cette malheureuſe infante; courons, & ne négligeons rien pour ſon ſervice; c'eſt pour cela ſans doute que le ciel nous a conduits ici. Seigneur, lui répondit l'illuſtre Amazone, le roi d'Arménie, ni ſes ſujets n'ont pas mérité que je m'intereſſe pour eux, car ils ont pris le parti de Poliarte dans la guerre de Conſtantinople; mais la compaſſion doit l'emporter ſur tout autre ſentiment. Partons; je ne ſerai point contente que je ne connoiſſe celui qui a donné de ſi terribles preuves de ſa force & de ſa valeur.

Ils ſuivirent la route que l'Arménien leur avoit indiquée. Uranio demanda le lendemain à un homme qu'ils rencontrèrent des nouvelles

d'un grand chevalier qui emmenoit par force une belle dame. Je l'ai rencontré hier matin, lui répondit-il; mais je le crois à plus de quinze lieues d'ici. Au reste, si vous le cherchez pour retirer cette dame d'entre ses mains, croyez-moi, n'y pensez plus. Nous ne souffrirons point, répliqua Léonide, qu'il traite de cette façon une personne comme elle. Je vois à votre discours que vous ne le connoissez pas, poursuivit l'inconnu; sachez donc que c'est le redoutable Brandilon. Continuez à présent votre chemin, si vous en avez le courage; pour moi je vais suivre ma route: aussi-tôt il piqua des deux, & s'éloigna. Je suis fâchée, dit alors Léonide, que Brandilon m'ait rendu de si grands services; car enfin je ne puis sans ingratitude me déclarer son ennemie. J'emploirai les priéres auprès de lui, c'est tout ce que je puis faire, mais s'il est invincible, il est encore plus inexorable. Marchons toujours, reprit Uranio, je pourrai sans injustice lui faire rendre compte de l'infante qu'il enlève, & si vos priéres ne font point d'effet, ma force y suppléera.

Ils parcoururent pendant plusieurs jours les frontières de l'Arménie, & perdant enfin l'espérance de joindre Brandilon, ils prirent le chemin de Trébisonde, où ils arrivèrent sur le midi sans aucune aventure. Tout le peuple

reconnut Léonide avec des ſentimens de joie, qu'on ne pouvoit exprimer : ſon nom qui voloit de bouche en bouche, parvint bientôt aux oreilles de Tigrinde. Cette auguſte princeſſe courut à une fenêtre, & voyant ſa fille qui mettoit pied à terre avec les deux autres chevaliers, elle oublia la majeſté impériale, & vola au devant de Léonide, qui ſe jetta dans ſes bras, & leur tendreſſe les empêcha long-temps de parler.

Après les premiers complimens, la princeſſe préſenta Uranio à l'impératrice, & lui dit : madame, puiſque vous daignez me témoigner tant de bonté, vous avez l'obligation de mon retour à ce brave guerrier ; c'eſt à ſa valeur que je dois la vie & la liberté. Il m'a ſacrifié la couronne d'Egypte qui lui étoit aſſurée après la mort de Saladin ; & il a tout quitté pour me rendre à vos embraſſemens.

Uranio s'étoit jetté aux genoux de Tigrinde, elle le releva en l'embraſſant, & lui donna toutes les marques de reconnoiſſance que l'on doit toujours attendre des cœurs généreux. Daricus eut auſſi part aux politeſſes de l'impératrice. Enſuite elle s'adreſſa à la princeſſe, & lui dit d'un air inquiet : quelle nouvelle m'apportez-vous de votre frère le chevalier de Cupidon ? Je n'ai jamais ſu comment, ni pourquoi

il

il a disparu quand nous étions devant Constantinople. On doit se souvenir qu'elle l'aimoit comme son fils, ainsi il n'est pas étonnant qu'elle lui donnât les noms les plus tendres.

Léonide baissa les yeux, Uranio se troubla, & ni l'un, ni l'autre ne put arrêter ses larmes. Pour lors Tigrinde s'imagina que leur douleur venoit de ce qu'ils étoient encore persuadés que le chevalier de Cupidon avoit été assassiné auprès de Constantinople, elle leur dit donc: vous ne devez plus pleurer la mort du vaillant chevalier dont je vous parle; ce n'est point lui que vous avez trouvé percé de coups dans la forêt, où vous allâtes avec Durillo: c'étoit un courtisan de Caloandre, j'en ai été pleinement informée par des gens dignes de foi. Il est cependant vrai que depuis ce temps nous n'avons eu aucune nouvelle de notre ami; mais quelqu'aventure extraordinaire le retient sans doute loin de nous; la bonté du ciel nous le rendra: un héros si vertueux n'est pas né pour périr sans éclat à la fleur de son âge.

Tigrinde fut surprise de voir que ses discours ne calmoient ni Léonide, ni Uranio: elle jetta les yeux sur Daricus pour lui demander la raison de l'état où elle les voyoit, & il lui raconta en peu de mots le malheur qui venoit d'arriver en Egypte au chevalier

de Cupidon ſous le nom de Zélim. Elle en fut auſſi affligée, que ſi elle avoit perdu ſon fils, & la joie que lui cauſoit le retour de la princeſſe fut troublée par cette triſte nouvelle.

La converſation fut interrompue par une jeune dame, dont les appas ne pouvoient être effacés par ceux de Léonide. Elle entra en pleurant, & ſe jettant aux pieds de Tigrinde: madame, lui dit-elle, daignez prendre ſous votre protection une infortunée, à qui votre ſecours eſt abſolument néceſſaire. Vous voyez Arméline fille du roi de la petite Arménie; le cruel Brandilon m'a enlevée après avoir fait périr preſque tous les chevaliers qui m'accompagnoient; depuis ce temps, il n'a rien négligé pour me ſéduire, & j'ai été obligée en arrivant à Trébiſonde, de lui promettre de l'épouſer dans un an, pour éviter de plus grandes violences de ſa part. Quelques affaires l'ont engagé à ſe rendre promptement dans ſes états, & il m'a laiſſée ici, gardée par un homme qui lui eſt attaché. J'ai trouvé le moyen de ſortir de ma priſon, & je ſuis trop heureuſe d'embraſſer vos genoux; j'oſe eſpérer que je n'aurai pas inutilement imploré votre généroſité: en tout cas je ne tomberai pas vivante entre les mains d'un homme auſſi barbare que Brandilon, & la fin de l'année ſera celle de mes jours.

Ayez pitié de moi, princeſſe Léonide, empêchez une violence indigne de votre grandeur & de mon rang : vous y êtes d'autant plus obligée, que le Tartate a des deſſeins contre votre empire; car il m'a dit en partant pour me conſoler, qu'il mettroit bientôt ſur ma tête la couronne de Trébiſonde.

Tigrinde aſſura l'aimable Arméline de ſa protection, & Léonide ajouta : je ſavois déja, princeſſe, le malheur qui vous étoit arrivé; j'ai vu l'endroit où vos chevaliers ont péri; je vous ai ſuivie pour vous délivrer; mais quelque peine que je me ſois donnée, je n'ai pu vous rencontrer; je ſuis charmée de vous voir ici, ne craignez rien, je ſaurai vous garantir de tout ce que Brandilon voudroit entreprendre; j'emploierai les prières, s'il revient ici comme ami, ou la force, s'il eſt aſſez téméraire pour y paroître en ennemi : prenez courage, & comptez que je ſuis plus ſenſible à votre malheur & à votre innocence, que piquée d'avoir le roi votre père pour ennemi.

L'impératrice confirma le diſcours de ſa fille, Arméline ſe retira fort conſolée, & Léonide paſſa dans ſon appartement, après que l'on eut conduit Uranio & Daricus dans ceux qu'on leur avoit deſtinés.

La nouvelle de la mort du chevalier de Cupidon s'étant répandue dans toute la ville, tout le monde en fut affligé; mais la joie du retour de la princesse l'emportant sur toute autre chose, on fit le lendemain un très-beau tournois qui dura huit jours. Uranio y fit des choses dignes d'une mémoire éternelle, qui, jointes à ses autres agrémens, lui acquirent un attachement général, & principalement l'amitié de l'impératrice. Cette princesse voyant que le chagrin de Léonide ne lui laissoit aucun repos, & qu'elle étoit sans cesse occupée de projets de vengeance contre l'Egypte, s'imagina que la perte du chevalier de Cupidon n'étoit pas son seul motif, & que l'envie de témoigner sa reconnoissance à Uranio, en le faisant remonter sur le trône, y contribuoit beaucoup; & trouvant d'ailleurs que ce prince lui convenoit pour gendre, elle eut un soir une conversation particulière avec elle, pour lui représenter qu'elle devoit songer à se marier; qu'un plus grand retardement seroit dangereux pour son empire, plusieurs princes d'Asie, animés par l'ambition, formant des projets qui pourroient à la fin causer la ruine de l'état. Elle ajouta qu'elle avoit appris que l'on faisoit de grands préparatifs en Perse; qu'on levoit beaucoup de troupes dans la

Turcomanie, & que Brandilon, qui vouloit régner à quelque prix que ce fût, & qui ne redoutoit rien, pouvoit aisément (comme l'avoit dit Arméline) obtenir du secours de son cousin le grand Can; qu'elle lui conseilloit de faire choix d'un prince qui fût digne d'elle, & qu'alors tous les autres seroient tranquilles & abandonneroient bientôt leurs mauvais desseins; elle lui témoigna qu'elle desiroit avec autant d'ardeur que ses peuples, de lui voir une postérité glorieuse; & finit en lui disant, que si elle avoit quelque penchant pour Uranio, soit par sentiment ou par reconnoissance, elle seroit charmée de l'avoir pour gendre; mais que cependant c'étoit à elle à se choisir un mari.

Léonide étoit agitée de mille pensées différentes, pendant le discours de l'impératrice; elle ne pouvoit désapprouver les raisons de sa mère, & ne pouvoit non plus survivre au chevalier de Cupidon, si sa mort étoit véritable; & si au contraire elle étoit fausse, l'amour lui ordonnoit d'attendre ce même chevalier, personne ne pouvant le remplacer dignement. Voici donc ce qu'elle répondit à l'impératrice, après un assez long silence.

Je sais, madame, ce que je vous dois, & ce que je dois à vos peuples; vos volontés

me feront toujours facrées ; mais je fais auffi ce que je dois aux Dieux ; je leur ai promis par ferment de n'époufer que celui qui m'apporteroit la tête de Caloandre ; je fuis encore affez jeune pour attendre que le temps rende mon mariage légitime, par la mort de notre ennemi. Je ne connois perfonne qui le cherche par rapport à moi ; peut-être qu'il voyage inconnu pour éviter le fort qu'on lui prépare ; mais il ne pourra pas toujours fe cacher. Banniffez la crainte que vous m'avez témoignée, les princes étrangers n'envahiront point votre empire. Que le Turcoman y prétende, que le Perfe arme, que le Tartare fe mette en mouvement, que toute l'Afie vienne inonder nos campagnes, mon cœur & mon bras me reftent encore ; plus il y aura d'ennemis qui nous attaqueront, & plus nos trophées feront glorieux. Quelques courtifans entrèrent alors, & la converfation fut interrompue.

Cependant l'amour d'Uranio prenoit tous les jours de nouvelles forces ; les bontés de Tigrinde l'encouragoient, & la mort de Zélim fembloit lever tout obftacle. Un jour que ce prince étoit feul avec la princeffe, il lui dit ; madame, plût au ciel que vous puffiez lire dans mon cœur ! vous verriez que je fuis plus pénétré de vos chagrins que des miens, &

tue si je le pouvois, je rendrois la vie à Zém, autant à cause des sentimens que vous aviez pour lui, qu'à cause de l'amitié sincère qu'il m'avoit inspirée : quoi qu'il en soit, j'ai résolu d'aller à Constantinople pour combattre Caloandre, uniquement pour vous plaire & pour vous venger; car je ne veux vous devoir qu'à vous-même. Ah! que je serois heureux si vous daigniez m'assurer que mon triomphe vous seroit agréable!

Uranio prononça ces paroles en tremblant, & même en versant quelques larmes. Léonide, que la générosité n'abandonnoit jamais, lui répondit avec douceur: Uranio, l'équité veut que je vous fasse régner, ou que je renonce à mon empire. Je n'oublie point ce que vous avez fait pour moi, & croyez que je me reproche tous les jours de n'avoir pas pour vous les sentimens que vous méritez. Au reste, le projet de vaincre Caloandre est le plus difficile de ceux que votre valeur peut entreprendre; j'ai fait l'épreuve de ses forces, & je suis d'autant plus fâchée que vous ayez envie de le combattre, que je le hais beaucoup moins, puisqu'il a fait périr le chevalier de Cupidon, comme j'avois raison de le croire. Cependant si vous avez envie de m'obtenir, allez, & remportez une victoire que je serois fâchée

de voir remporter à tout autre. Prenez les armes d'os de poiſſon, vous ſavez combien elles ſont avantageuſes; prenez auſſi Furio, le plus brave de tous les chevaux; je voudrois pouvoir vous donner mon cœur, mais il n'eſt plus à moi.

Uranio, ſatisfait de cette réponſe, baiſa tendrement la main de Léonide, & lui proteſta que pour la mériter, il attaqueroit non ſeulement le redoutable Caloandre, mais encore les plus braves chevaliers de la Grece. Bientôt on ne parla plus que du départ d'Uranio, & du deſſein qui le conduiſoit à Conſtantinople, & toute la cour en conçut de juſtes alarmes.

Tigrinde voulut lui donner, avant ſon départ, le plaiſir de la chaſſe de la belle forêt, qui n'étoit éloignée que d'une lieue de Trébiſonde. L'impératrice, accompagnée de quelques demoiſelles & de pluſieurs courtiſans, s'arrêta pendant la chaſſe auprès de la fontaine où elle avoit été autrefois enlevée par deux géans. Ce lieu étoit fort ouvert, & par conſéquent très-commode pour voir paſſer tous les animaux que l'on courroit. Tigrinde ſe rappellant alors ſes heureuſes amours, & la façon dont Poliarte l'avoit ſecourue & délivrée du mariage d'Orgolion, ſentit ſes flammes ſe rallumer ſi vivement, qu'elle n'entendit plus

rien de tout ce que disoit la cour dont elle étoit environnée ; le bruit même des chasseurs & des chiens, dont la forêt retentissoit, ne lui donnoit aucune distraction. Passant ensuite de l'événement de la fontaine, à l'infidélité de Poliarte : ah ! perfide, disoit-elle tout bas, comment puis-je te pardonner l'injure que tu m'as faite ! mais qu'il est aisé de pardonner quand on aime ! oui, je t'aime encore trop, malheureuse que je suis ! ah ! que je mérite bien d'être offensée, puisque je conserve encore des idées si tendres pour un ingrat !

Tigrinde étoit immobile sur son cheval, & ses yeux étoient chargés de pleurs, en s'abandonnant à de si tristes réflexions. Toute sa suite étoit étonnée de l'état où elle étoit, & cependant personne n'osoit l'en retirer. Elle n'en sortit même que par des cris, qui firent tout d'un coup retentir la forêt. Ils étoient causés par un ours d'une grandeur démesurée, qui prenoit le chemin de la fontaine. Toutes les demoiselles furent épouvantées, & le cheval d'Arméline se cabra. Son palfrenier voulut le prendre par la bride, mais l'ours se jetta sur lui, & lui fit éprouver toute sa rage. Léonide y courut promptement, & porta un si furieux coup de son épieu sur le dos de l'ours, qu'elle lui perça le cœur ; mais cet heureux coup ne put sauver la vie au palfrenier.

Le cheval d'Arméline qui n'étoit plus retenu, l'emporta. La belle épouvantée, qui chancelloit ſur la ſelle, crioit au ſecours; mais le trouble & le bruit étoient ſi grands, que perſonne ne l'entendoit, d'autant plus que tout le monde étoit autour du palfrenier. Arméline tomba enfin, & ce fut dans un endroit ſi dangereux, qu'elle auroit péri mille fois, ſans un homme que le ciel ſembloit avoir placé dans ce précipice pour la recevoir entre ſes bras.

Cet homme la reconnut, & voyant qu'elle n'avoit aucun mal: que cette chaſſe eſt heureuſe pour moi, lui dit-il, puiſqu'elle vous fait tomber entre mes bras! en même-temps il lui donna deux ou trois baiſers. La princeſſe ouvroit déja la bouche pour lui reprocher ſon inſolence; mais quelle fut ſa joie lorſqu'elle reconnut ſon cher Altobel déguiſé en payſan!

Ah! ma belle infante, continua-t-il, combien y en a-t-il qui voudroient être paſſées, comme vous, des griffes d'un ours dans les bras de leur amant; de ſes morſures aux plus tendres baiſers, des horreurs de la mort, aux charmes de la vie! Dites-moi tout ce que vous penſez de cette ſituation? Que je meure, s'écria-t-elle, en l'embraſſant à ſon tour; oui, que je meure dans cet inſtant, où je puis mourir heureuſe, j'expirerai ſans regret dans les bras

de celui que j'aime, au lieu d'expirer de chagrin dans ceux du déteſtable Brandilon. Mais prince, continua-t-elle, vous n'avez pas fait aujourd'hui une nouvelle chaſſe, il y a longtemps que je ſuis à vous, & vous n'avez à redouter que les cruautés de mon deſtin.

Madame, lui répondit Altobel, banniſſez vos frayeurs; le Tartare connoîtra bientôt le tranchant de mon épée, il ne me trouvera plus ſur un cheval fatigué; mais pour le plus ſûr, je préviendrai ſon retour, & je vous conduirai à Conſtantinople. Il y a quelque temps que je me tiens caché dans Trébiſonde; j'ai vu toute la chaſſe; je vous ſuivois de loin, & j'ai frémi du danger que vous couriez: mon amour m'a prêté des aîles pour voler après vous. Faites en ſorte, je vous conjure, que l'on me prenne à la place du palfrenier que l'ours a fait périr, j'aurai le plaiſir de vous entretenir, & celui de vous voir; il me ſemble qu'il y a des ſiècles que je ſuis privé de ce bonheur. Ah! mon cher Altobel, reprit alors l'infante, ne me parlez point de combattre Brandilon; j'ai toujours devant les yeux la façon dont il a tué mes chevaliers, & le coup qu'il vous a porté, quoiqu'aſſurément ce fût la faute de votre cheval; mais je crus vous avoir perdu pour jamais. Le coup qui vous

renversa me perça le cœur; il ne faut point attendre son retour dans un pays ennemi comme celui-ci, où vous seriez en grand danger si l'on vous reconnoissoit: prenons la fuite au plutôt; & si la grande charge de palfrenier peut nous la faciliter, je ne négligerai rien pour vous la faire obtenir: je sais tout ce que l'on en peut dire; mais un véritable amant ne trouve rien au-dessous de lui.

L'impératrice & toute sa cour arrivèrent. Alors Arméline raconta son aventure, & l'on en badina beaucoup. Tigrinde même lui dit en riant: princesse, vous devez récompenser ce jeune homme; c'est bien dommage qu'il soit d'une si basse condition. Il est vrai, madame, répondit Arméline, & je reconnoîtrai l'obligation que je lui ai, tout autant que son état le permet. Altobel trouvant l'occasion favorable, se tourna de son côté, & lui dit tout haut: belle demoiselle, je n'ai rien à faire, je suis sans maître, & vous sans palfrenier; je m'estimerai bien récompensé, si vous voulez me donner la place de celui que vous avez perdu. Arméline regardant alors l'impératrice avec douceur, lui dit: que pensez-vous, madame, de la petite récompense qu'il me demande? Je crois qu'il n'y en a point qui me convienne autant. Vous faites bien lui repliqua Tigrinde,

de le prendre à votre ſervice, cependant il me ſemble qu'il mériteroit un emploi plus honorable.

Uranio l'ayant examiné à ſon tour, lui dit: n'as-tu pas de honte d'aimer mieux faire un auſſi vilain métier, que celui de porter les armes? Tu fais un bien mauvais uſage des dons de la nature. Altobel lui dit en ſouriant: je me ſervirai des armes quand cela ſera néceſſaire, mais il n'eſt pas bien d'être comme vous autres chevaliers, ſans faire autre choſe; vous êtes toujours prêts à tuer, & ſouvent vous expoſez vos dames fort mal à propos: ſi j'étois propre & vêtu, toutes les dames me voudroient pour leur chevalier; je ferois alors comme les autres, & malheur à mes rivaux: mais à préſent, je n'ai qu'à bien ſervir cette princeſſe, qui me paroît la plus belle que j'aie jamais vue; & malgré tout ce que vous pouvez dire, ſi je ne m'étois pas trouvé ici, elle ſe rompoit le çou: n'ai-je pas mieux fait que ſi j'avois gagné douze batailles!

Les naïvetés d'Altobel paroiſſoient divertiſſantes: ainſi Léonide lui dit, pour le faire continuer ſur le même ton: je ne te conſeille pas de devenir amoureux de ta nouvelle maîtreſſe, au point de vouloir combattre Brandilon quand il reviendra pour l'épouſer. Hé bien,

répondit-il, si cette infante n'en veut point, vous serez obligés, vous autres, selon vos loix de chevalerie, d'empêcher qu'on ne lui fasse violence; mais sans y être contraint, j'en prendrai le soin; je quitterai mon emploi & je la défendrai, non seulement contre Brandilon, mais contre tout le monde ensemble. Quand tu le verras, poursuivit Léonide, tu perdras bien vîte l'envie de le combattre. Qu'il vienne, reprit Altobel; je voudrois qu'il arrivât tout à l'heure, vous verriez quelle est la force de ces bras, quand je suis en colère. Je ne veux point, lui dit pour lors Arméline, que tu t'exposes pour moi; sois seulement mon palfrenier, & fais bien ton devoir.

Altobel se mit aussi-tôt en fonction, & d'une main présentant les rènes, de l'autre il souleva la princesse avec une facilité merveilleuse; & Daricus s'écria: ce galant homme paroît d'une force étonnante; je crois en vérité qu'il pourroit vaincre Brandilon à la lutte. C'est ce que je vous disois, reprit Altobel; laissez-le venir, & s'il est en humeur, vous ne vous ennuyerez pas.

On continua la chasse jusqu'au coucher du soleil, & l'on revint à Trébisonde, où le nouveau palfrenier s'acquitta très-bien de son emploi, sous le nom d'Orbante; il avoit soin des

chevaux de sa maîtresse, & sa maîtresse avoit soin de lui.

Ces heureux amans ne laissoient pas d'avoir quelques inquiétudes, au milieu de leur satisfaction ; l'intérêt qu'ils prenoient au sort de Caloandre, leur faisoit craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur ; & même, en rassemblant leurs idées sur les divers événemens dont on parloit sans cesse à la cour de Trébisonde, ils jugeoient que ce prince pouvoit être le fameux chevalier de Cupidon, qu'on disoit avoir péri sous le nom de Zélim. Cette pensée les affligeoit souvent, & d'un autre côté Arméline frémissoit au seul nom de Brandilon. Altobel, pour la rassurer, envoya un de ses écuyers à Constantinople ; il l'adressa à son cousin Polémon, prince de Hongrie, & le prioit dans une longue lettre, de faire marché avec un capitaine de vaisseau, pour le venir prendre secrettement avec sa maîtresse ; mais ce soin fut inutile, car les vents arrêtèrent si longtemps l'écuyer dans son voyage, qu'il apprit à son arrivée, que Polémon s'étoit retiré depuis quelques jours auprès du roi son père.

Fin du quinzième Livre.

LIVRE SEIZIEME.

URANIO prit congé de l'impératrice & de Léonide. Les principaux seigneurs de la cour l'accompagnèrent jusqu'à son vaisseau. Sa navigation fut heureuse, & il débarqua sans aucun accident au port de Constantinople. Son premier soin fut de demander des nouvelles de Caloandre, & il apprit avec douleur, que depuis la dernière guerre, on ignoroit absolument ce qu'il étoit devenu.

Uranio trouva qu'il seroit très-ennuyeux d'attendre Caloandre à Constantinople, il lui parut encore qu'il étoit très-inutile de courir le monde pour le chercher au hasard; cependant il ne croyoit pas pouvoir retourner à Trébisonde sans avoir exécuté son projet. Dans cette incertitude, il demeura caché dans une maison particulière. Le lendemain il prit les armes d'os de poisson, monta sur le brave Furio, & se promena dans la ville, qui lui parut plus magnifique que le grand Caire & Trébisonde. Quand il eut visité les endroits les plus remarquables, il se rendit au palais pour voir la cour, & cet empereur qui avoit rempli l'univers du bruit de ses grandes actions.

Poliarte

Poliarte étoit à table avec l'impératrice Diane, & l'infante Stella sa fille. Uranio trouva que l'une n'avoit pas à beaucoup près un aussi grand air que Tigrinde, & que l'autre avoit beaucoup moins de beauté que Léonide. Les premiers regards de Stella séduisoient ordinairement tous ceux qui la voyoient; mais ils ne firent pas le même effet sur Uranio, parce qu'il étoit trop prévenu pour la princesse de Trébisonde: cependant il sentoit du plaisir à regarder la belle grecque, & ses yeux ne purent s'attacher sur aucun autre objet; bientôt même il éprouva quelques tendres agitations. Quel est le sentiment dont je suis animé, dit tout bas ce fidèle amant! & que vois-je! cette beauté me séduit-elle! ou n'en suis-je frappé que par une sorte de ressemblance que je lui trouve avec Léonide!

Pendant qu'Uranio contemploit Stella, il attira sur lui les regards de toute l'assemblée, non seulement à cause de son grand air, mais aussi par la singularité de ses armes. L'empereur se pancha du côté de Polémon son neveu, qui étoit revenu depuis quelques jours d'Hongrie, & lui dit: j'ai vu peu de chevaliers aussi bien sous les armes que celui-là; mais il me paroît plus frappé de la beauté de ma fille, que de la magnificence de ma cour. Si l'on

pouvoit s'imaginer qu'il fut capable de se déguiser, lui répondit Polémon, je croirois que ce seroit le prince Caloandre votre fils, non seulement parce qu'il est de même taille, mais encore parce qu'il me semble que voilà les armes qu'il portoit quand il vint nous secourir contre l'armée de Trébisonde, il est vrai qu'elles étoient couvertes d'une soubreveste noire, & que j'eus peine à les distinguer. Cela ne peut être, repliqua l'empereur; & regardant avec plus d'attention les armes de l'étranger: je crois bien plutôt, ajouta-t-il, que Léonide les portoit quand elle prit la place du chevalier de Cupidon, pour combattre Caloandre, mais ce ne peut être mon fils, il n'auroit assurément pas la visière baissée s'il étoit ici. Votre majesté a raison, repliqua Polémon, je m'en souviens à présent; c'est Léonide qui sans doute est venue pour combattre Caloandre, & qui, ne le trouvant point, ou peut-être sachant qu'il est absent, ne veut pas se faire connoître.

Ces discours finirent avec le dîner; mais à peine les tables furent-elles levées, que l'on vit entrer dans la salle un chevalier très-bien fait, & richement armé; sa visière étoit levée, ainsi l'on pouvoit juger de sa beauté; il vint auprès du trône de l'empereur, lui

fit une très-petite réverence, & dit à haute voix:

Empereur de Conſtantinople, je ſuis Arléto fils du roi de Perſe, j'ai parcouru tout au moins la moitié du monde pour trouver le prince Caloandre votre fils, & le combattre: las enfin de le chercher, je viens l'attendre ici: car ſans doute il y reviendra quelque jour. Je ſuis perſuadé qu'il ſe tient caché pour éviter les combats dont mille épées le menacent avec raiſon; puiſque Léonide avec un empire eſt le prix de ſa tête. Je prétends plus que perſonne à l'un & à l'autre: jugez donc de l'impatience que me cauſe ſon éloignement. A quoi penſe-t-il! ne ſait-il pas qu'en ſe tenant caché, il donne de plus grandes preuves de ſa lâcheté à tous ceux qui l'accuſent d'avoir aſſaſſiné le fameux chevalier de Cupidon, lorſqu'il ſe préparoit à le combattre! Pourquoi a-t-il flétri les lauriers qu'il avoit ſi glorieuſement acquis. Un prince auſſi généreux que vous, & qui de plus eſt ſon père, ne le doit point ſouffrir; dites-moi ſincèrement où il peut être; engagez le à me combattre; je vous promets de lui donner la vie, à votre conſidération: il me ſuffira de le préſenter à Léonide; elle eſt ſi généreuſe, qu'elle ne voudra pas faire périr un homme qu'elle verra ſans

défense, & quand je l'aurai épousée, il me sera facile d'en obtenir ce que vous desirerez.

L'orgueil & la fierté d'Arléte revoltèrent toute la cour, mais l'empereur fut plus troublé de voir par ce discours que l'on n'avoit aucunes nouvelles de son fils, que picqué des rodomontades de ce prince. Enfin, prenant un air grave, il fit préceder sa réponse par un sourire qui prouvoit le peu d'attention que méritoit ce qu'il venoit d'entendre, & dit : je suis fâché, prince, que vous ayez couru tant de pays inutilement pour trouver Caloandre; si vous l'aviez rencontré, je ne serois pas aussi inquiet que je le suis du malheur qui lui est sans doute arrivé; vous seriez vous-même dégoûté de la folie d'un combat auquel l'aveuglement de l'amour vous peut seul engager; ce même amour vous a peut-être fait oublier ce qu'il a fait dans l'armée de Trébisonde; cependant les blessures que vous en avez reçues, devroient vous en faire souvenir. Comment pouvez-vous croire qu'un homme d'une si grande valeur soit capable d'un assassinat, & comment pouvez-vous le soupçonner d'éviter la rencontre de plusieurs chevaliers qu'il a plus d'une fois vaincus & mis en fuite. A l'égard du chevalier de Cupidon, j'ignore ce que vous

me voulez dire : si Caloandre étoit ici, il vous en rendroit bon compte ; & vous éprouveriez bientôt que c'est un bonheur que de ne le pas rencontrer ; au surplus s'il vit encore, j'espère le revoir incessamment, & c'est lui qui seul doit vous punir de votre audace. Vous avez beaucoup souffert, & vous avez employé beaucoup de temps à le chercher, dites-vous, vous pouvez donc l'attendre tranquillement ici ; vous serez plus sûr de le trouver qu'en courant le monde à l'aventure. L'empereur n'en dit pas davantage, d'autant plus qu'il remarqua qu'Uranio s'approchoit de son trône dans le dessein de lui parler. Le discours d'Arséte lui avoit paru trop insolent, & la réponse de l'empereur trop douce ; il s'adressa donc à Poliarte animé de la plus grande colère, & le visage tout en feu, il lui dit :

» Je vous demande la permission, seigneur, de donner publiquement le démenti à celui qui a osé dire tant de faussetés devant votre majesté. Personne n'est plus en état que moi de rendre justice à la vérité ; & se tournant ensuite du côté du Persan, il poursuivit ainsi : je suis très-étonné de t'entendre parler avec autant de témérité devant un aussi grand monarque ; il t'a fait une réponse que ton insolence ne méritoit assurément pas ; mais sa

douceur & sa bonté ont prévalu. Tu n'aurois pas tenu de tels propos, si tu n'avois été informé de l'absence de Caloandre: cependant ton orgueil n'en sera pas moins puni. Apprens cependant que je suis le rival le plus redoutable que tu puisses avoir en aimant la princesse Léonide, elle a consenti, & m'a même ordonné de venir ici pour courir les risques d'un combat avec Caloandre; je l'épouserai si la fortune me favorise, ou je mourrai glorieusement de la main d'un héros si fameux: & quand il seroit à-présent dans cette cour, tu ne pourrois le combattre qu'après moi; avant donc qu'il arrive, & pendant que nous n'avons rien à faire, en attendant nous ferons mieux de décider par les armes qui de nous deux doit en être préféré. J'ai donc à te prouver que tu n'es pas digne de la belle Léonide, qu'elle seroit fâchée de te voir vainqueur de Caloandre; que ce prince n'est pas capable de se cacher dans la crainte de mesurer ses forces avec les tiennes; enfin qu'il n'a point assassiné le chevalier de Cupidon, puisqu'il n'y a pas encore six mois que j'ai vu ce même chevalier en Egypte.

Toute l'assemblée applaudit au discours d'Uranio, & fut charmée de voir rabattre l'orgueil & l'insolence du persan; l'infante Stella en fut

plus touchée qu'aucun autre : car elle avoit été plus sensible à l'insulte que l'on avoit faite à son frère qu'elle aimoit tendrement. Arléte fut si piqué des menaces, & du démenti qu'un rival lui donnoit devant une pareille assemblée, qu'il répondit à Uranio plein de rage, & ne respirant que la vengeance :

J'accepte le défi, insolent chevalier : car je ne puis te donner d'autre nom. Tu te repentiras d'avoir élevé tes vœux jusqu'à la princesse Léonide, elle a peu de goût pour toi, puisqu'elle t'envoie chercher la mort : ainsi plus je te ferai souffrir, & plus je croirai lui plaire. Mais ne differons point notre combat, j'ai trop d'impatience de te punir comme tu le mérites. Je ne demande pas mieux, lui répondit Uranio, & se tournant du côté de l'empereur, il lui dit avec un air tranquille & serein ; Grand empereur, la majesté qui brille en toute votre personne, & la sage & douce réponse que vous avez faite à ce prince gonflé d'orgueil, me prouvent aisément tout ce que la renommée publie de vous ; je vous prie de ne pas condamner l'envie que j'ai, non de faire périr le prince Caloandre, mais de le vaincre ; songez que l'amour m'y contraint, & que le prix de la victoire est trop considérable pour ne pas chercher à l'obtenir ; je me sens porté,

quoique je ne l'aie jamais vu, à l'aimer, à l'admirer & à le respecter, principalement parce qu'il est fils de votre majesté, que je n'ai pû voir sans ressentir un tendre attachement; je m'estimerai donc trop heureux de vous servir pendant son absence, quand j'aurai puni ce prince qui attaque si cruellement sa réputation; & si vous me le permettez, nous terminerons notre querelle dans la place de votre palais, pour vous rendre plus aisément témoin de notre combat : j'ose encore vous conjurer de l'honorer de votre présence pour augmenter ma valeur.

Ne perdons point de tems, chevalier, lui dit Arléte; crois moi, ne fais pas de si beaux raisonnemens, ils ne serviront à rien, l'amitié de l'empereur que tu veux captiver, te sera fort inutile dans le combat où ma valeur & la haine que je te porte vont te faire périr : allons dans la barrière; je vais t'attendre : pour lors il se mit en chemin.

L'empereur charmé d'Uranio, lui dit : Allez, aimable chevalier; si votre valeur répond à votre politesse & à vos agrémens, vous remporterez la victoire; je serai spectateur de votre combat, non pour augmenter votre courage, mais pour juger du danger que pourra courir Galoandre, en se défendant contre vous. Uranio

fit une profonde reverence à l'empereur, à l'impératrice & à la princesse Stella, & sans parler davantage, il suivit Arléte. On commanda cent chevaliers armés pour la garde du camp, & l'on fit entrer les deux chevaliers, sans attendre ni le son des trompettes, ni qu'on leur partageât le soleil : ils baissèrent leurs lances, & piquèrent leurs chevaux ; celui d'Arléte étoit d'une blancheur, d'une vivacité & d'une légèreté sans égale, & le brave Furio avec sa force ordinaire faisoit trembler la terre. Les combattans se rencontrèrent au milieu de leur course, & leurs lances se rompirent en mille éclats contre leurs écus ; ils mirent ensuite l'épée à la main. Le cheval d'Arléte étoit si souple, & obéissoit si promptement aux volontés de son maître, que tous les coups que portoit Uranio à son adversaire étoient presqu'inutiles. Il est vrai que ceux d'Arléte ne faisoient que blanchir contre les armes d'os de poisson ; ainsi l'on fut très-long-temps sans appercevoir une goute de sang sur leurs armes ; ce qui surprenoit, & faisoit en même-temps un grand plaisir aux spectateurs ; les chevaux à la fin se trouvèrent si fatigués, que les chevaliers convinrent de mettre pied à terre, & recommencèrent un combat beaucoup plus terrible, & par conséquent plus dangereux.

L'empereur, qui étoit un très-bon juge, prévit que la force & l'haleine d'Uranio l'emporteroient à la fin sur l'adresse & l'agilité d'Arléte. En effet les armes de ce dernier furent bientôt couvertes de sang, & prouvèrent la justesse de ce jugement. Celui-ci frémissoit de colère en voyant l'inutilité des coups qu'il portoit; il considera les armes d'Uranio, il les reconnut pour celles d'os de poisson qu'il avoit déja vûes plusieurs fois, & dont il n'ignoroit pas l'heureuse proprieté. Dès-lors il perdit l'espérance, non seulement de la victoire, mais encore de la vie, & l'haleine venant alors à lui manquer, en même temps qu'il avoit perdu presque tout son sang, il tomba tout étendu. Uranio courut sur lui, & lui présenta la pointe de son épée, en lui disant : rends-toi, Arléte, conviens que tu es indigne de la princesse Léonide, & jure-moi de ne combattre jamais le prince Caloandre; sans cela je vais user à la rigueur des droits de ma victoire. Chevalier, répondit le persan d'une voix foible, je te jurerai tout ce que tu voudras, & je me confesse indigne de Léonide, puisque j'ai si mal combattu pour la posseder. En disant ces mots, il tomba en foiblesse.

La victoire d'Uranio fit pousser des cris de joie au peuple, & ce prince acquit dans ce

combat une grande réputation, ſur-tout dans l'eſprit de ceux qui ſavoient qu'Arléte étoit le meilleur chevalier de toute la Perſe. Uranio leva ſa viſière, monta au palais, & rencontra l'empereur qui lui dit en l'embraſſant : chevalier, je ſuis charmé que vous ayez abattu l'orgueil d'Arléte, & défendu l'honneur de mon fils avec tant d'éclat ; ſi vous dévez le combattre, je prie le ciel qu'il le délivre de vos mains, & je fais la même prière pour vous ; croyez que la victoire de l'un ou de l'autre me feroit funeſte. Je veux que vous logiez dans ma cour, pendant que vous attendrez mon fils ; nous ne négligerons rien de ce qui pourra vous plaire. Uranio confus de cette exceſſive politeſſe, lui répondit : votre bonté, ſire, me met au déſeſpoir. Que ne puis-je obtenir la princeſſe Léonide ſans remporter l'avantage ſur Caloandre ! que ne puis-je le vaincre ſans lui faire aucun mal ! mais cette princeſſe eſt trop attachée à ſon ſentiment, & de plus, je me ſuis malheureuſement engagé par ſerment ; mais le prince votre fils eſt trop brave pour me flatter d'obtenir la victoire ; j'aurai donc acquis trop de gloire, ſi je puis conſerver ma vie en le combattant ; je ne refuſe point la faveur que vous me faites de me ſouffrir dans votre cour ; je ſens bien que je ne la mérite pas ; mais je

suis bien aise de montrer quelle est la générosité que vous avez pour quelqu'un que tout autre traiteroit en ennemi. Pendant qu'Uranio parloit, l'empereur considéroit sa jeunesse embellie par la couleur que l'action du combat venoit de lui donner.

La princesse Stella qui se sentoit déja quelque inclination pour lui, sur le maintien de sa personne, sur la noblesse de ses discours, & sur la valeur dont il venoit de donner des preuves, n'attendoit pour l'aimer, que la découverte d'un visage qui répondit à tout le reste; ses yeux en furent éblouis, & l'amour pénétra jusqu'au fond de son cœur.

Poliarte que tous les procédés d'Uranio charmoient de plus en plus, voyant qu'il étoit blessé d'un coup de pointe au défaut de sa cuirasse, & qu'il perdoit beaucoup de sang, lui dit: allez, brave chevalier, vous reposer, & faire panser vos blessures; laissons le ciel maître de ce qui se passera entre Caloandre & vous; je ne sai pourquoi je me flatte que vous ne me causerez plus aucune peine. Uranio pénétré de ses bontés, lui baisa la main pour toute réponse. Le prince Polémon qui se sentoit aussi beaucoup d'inclination pour lui, le conduisit dans un des plus beaux appartemens du palais; on le mit au lit, qu'il ne garda que peu de jours, car sa

blessure étoit des plus légeres. Arléte au bout d'un mois fut en état de remonter sur son vaisseau; il s'embarqua sans prendre congé de personne, & remporta dans son pays la honte d'être vaincu, & tous les mouvemens de la rage la plus impétueuse contre Poliarte, contre Uranio & contre Leonide elle-même.

Cependant l'infante Stella prenoit du goût pour Uranio, & la jeune Arlinde fille du duc d'Albanie, qu'on élevoit avec elle, n'en étoit pas moins charmée : elle étoit vive, adroite, enjouée, & capable de plaire à tous ceux qui ne connoissoient ni Stella, ni Léonide; & pour mieux tourmenter le cœur de cette jeune beauté, la jalousie se joignit avec l'amour; car elle s'apperçut avec la plus vive douleur, que sa maîtresse ne regardoit pas Uranio d'un œil indifférent. Stella d'un autre côté étoit inconsolable d'avoir une rivale aussi redoutable que la princesse de Trébisonde.

Les choses étoient dans cette situation à la cour de Constantinople, lorsque les parens d'Arnauld reçurent des nouvelles de ce fidèle écuyer, le seul qui eut suivi Caloandre dans ses dernières aventures. Il leur apprenoit la mort de son maître; mais il leur recommandoit d'attendre son retour pour la publier. Cependant ils ne tinrent pas la chose si secrette que

le bruit ne s'en répandît insensiblement, mais sans que l'on en connût la source. L'empereur en fut vivement frappé, & l'impératrice en conçut tant de chagrin, qu'elle tomba malade d'une fiévre violente qui l'emporta au bout de quelques jours. Poliarte fut très-sensible à ce malheur, & demeura long-temps renfermé dans son palais, sans voir personne : la lumière lui étoit odieuse, & il se plaignoit d'avoir trop vécu.

Uranio ne put se résoudre à faire un plus long séjour dans Constantinople, quoiqu'il entendît assurer que la mort de Caloandre n'étoit pas certaine, les charmes de Stella lui paroissoient dangereux; il craignoit de trahir Léonide, & il vouloit l'aimer jusqu'à la mort. Il prit donc congé de l'empereur & de la princesse, & préféra de faire le voyage par terre. Il parcourut différens royaumes, s'abandonnant si bien à la fortune, qu'il ne savoit jamais où il étoit, ni où il alloit : car il étoit si pénétré de ses malheurs, qu'il n'ouvrit jamais la bouche que pour demander des nouvelles du prince Caloandre; encore même avoit-il donné cette commission à Zéfirin son écuyer : car il marchoit avec tant de distraction, que souvent il ne voyoit pas ceux qu'il rencontroit; mais l'écuyer qui trouvoit que rien n'étoit plus in-

ſenſé que de s'informer continuellement d'un chevalier qu'il croyoit mort, demandoit avec ſoin (feignant cependant de le faire par haſard) le chemin de Trébiſonde, & le faiſoit ſuivre à ſon maître. Au bout de quelques mois il apperçut cette grande ville au lever du ſoleil, & quand il n'en fut plus éloigné que d'une lieue, il cria à Uranio, que ſes penſées abſorboient toujours : réveillez-vous, ſeigneur, préparez-vous à voir diſſiper les troubles de votre eſprit par la beauté de Léonide, voici la ville de Trébiſonde.

Alors Uranio leva les yeux, & reconnoiſſant cette ſuperbe capitale, s'écria : quoi ! paroîtrai-je ainſi devant Léonide ſans avoir rien fait pour la mériter ! Trainerai-je une vie malheureuſe dans ſa cour en l'aimant ſans ſuccès ! mon juſte déſeſpoir ne devroit-il pas abréger la durée de mes triſtes jours ! Mais ſi Caloandre eſt mort, ſuis-je coupable de ne l'avoir pas combattu ! Ah ! cher Zélim, que ton trépas me coûte cher ! ſi le ciel t'avoit conſervé, je te céderois la princeſſe. Le bonheur & le contentement d'un ami me dédomageroient de ne pouvoir poſſeder cette beauté ſi digne d'être adorée. Ah, Léonide ! je ne puis t'apporter la tête de Caloandre, ni te rendre le chevalier de Cupidon. Je n'ai que mon cœur à t'offrir ;

fais son bonheur par tes bontés, ou déchires-le par tes rigueurs, tout me sera cher de ta part. Allons, je me présenterai devant elle, & si ses cruautés m'accablent, c'est en toi, ma fidèle épée, que j'espère ; tu sauras mettre fin à mes peines. Pour lors il appella son écuyer, qui s'étoit endormi sous un arbre voisin.

Fin du seizième livre.

LIVRE

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

L'INFANTE Stella fut d'autant plus affligée du départ d'Uranio, qu'elle ne pouvoit se flatter de le revoir jamais : elle devint insensible à tous les plaisirs ; elle ne cherchoit que la solitude, & ne voyant aucune apparence de pouvoir épouser l'objet de sa tendresse, elle forma la résolution de ne jamais se marier. Arlinde qui ne la quittoit point, étoit intéressée à ne rien négliger pour lui faire changer de résolution. Aussi lui disoit-elle sans cesse, qu'elle devoit choisir un mari digne d'elle, qu'Uranio ne lui convenoit pas, non seulement parce qu'il étoit amoureux de Léonide, mais parce qu'il n'étoit que simple chevalier ; que l'empereur la destinoit à un des grands princes de l'univers ; en un mot qu'elle devoit, pour être heureuse & contente, bannir de son cœur l'amour qu'elle avoit pour Uranio. Mais toutes ces raisons ne faisoient aucune impression sur la princesse ; & la retraite dans laquelle elle vivoit, affligeoit véritablement l'empereur.

Sur ces entrefaites, on vit arriver dans le port un vaisseau qui portoit pavillon d'Egypte ; on apprit qu'il étoit monté par Acomat, &

par les ambassadeurs que le roi Saladin envoyoit à Fortunien roi de Pontique, pour le féliciter sur son avènement à la couronne. Les seigneurs égyptiens demandèrent la permission de débarquer, & ils remarquèrent avec étonnement la tristesse qui régnoit dans la ville. Acomat, toujours pénétré de la douleur que lui causoit la perte de son ami, craignoit de paroître aux yeux de Poliarte; mais comme il étoit venu à ce dessein, il fut enfin obligé de demander audience. L'empereur, qui avoit appris par Uranio les malheureuses aventures de Zélim, & qui soupçonnoit que Zélim pouvoit être Caloandre, ordonna qu'on fît entrer le prince égyptien pour éclaircir des faits qui l'interessoient si vivement.

Acomat se jetta aux pieds de Poliarte, & voulut lui prendre la main pour la baiser; mais Poliarte la retira: je veux savoir auparavant, dit-il, Acomat, si vous avez connu mon fils Caloandre en Egypte, & s'il portoit le nom de Zélim. Ces paroles, prononcées avec le trouble sur le visage, & le tremblement dans la voix; enfin dans la situation de quelqu'un qui attend le coup de la mort, firent répandre des larmes au jeune Acomat; il poussa un grand soupir, & répondit: hélas! je ne l'ai que trop connu! l'empereur, pénétré de douleur, s'écria

en pleurant : c'en eſt aſſez, je ne t'ai que trop entendu. Barbare ! comment oſes-tu te montrer devant moi ! ingrat, traître, meurtrier de mon fils, comment as-tu aſſez de confiance en ma bonté pour ne redouter ni ma colère, ni ma juſtice ! Seigneur, reprit Acomat, ne m'accablez pas de reproches qui me percent le cœur, je ne mérite aucun des noms que vous me donnez : j'aimois & j'adorois votre invincible fils ; mais la fortune qui me perſécute, m'a cruellement trahi en cette occaſion : puiſſai-je modérer votre douleur par le récit de cette déplorable hiſtoire, autant que je ſuis aſſuré d'appaiſer la colère où vous êtes contre moi. Tout affligé que vous êtes comme père, vous ne pouvez l'être autant que je le ſuis comme ami ; & votre affliction doit le céder à la mienne, & je ſuis mille fois plus à plaindre que vous : car enfin j'ai moi-même été l'auteur de mes malheurs. Alors il lui raconta en peu de mots ce qui lui étoit arrivé avec Caloandre dans Pontique pendant la guerre de Conſtantinople, & dernièrement en Egygte ; ſon récit fut ſi ſouvent interrompu par ſes ſanglots & par ſes larmes, que l'empereur en fut touché lui-même.

Quand Acomat eut ceſſé de parler, Poliarte fut long-temps ſans lui répondre, le regardant

toujours avec des yeux attendris & étonnés ; à la fin il se leva, & lui dit : vous avez fait tomber sur la fortune toute la colère que j'avois d'abord ressentie contre vous : oui, je vous donnerai désormais des marques de mon amitié dans toutes les occasions qui se présenteront. Que celui cependant qui est le moins à plaindre de nous deux, console l'autre ; & sans, rien ajouter, il le cong[illegible]a.

L'histoire de l[illegible]e Caloandre se répandit aussitôt dan[illegible] le lendemain elle fut confirmée pa[illegible] d'Arnauld son écuyer. Les regrets fu[illegible] aussi sincères que la pompe funèbre fut magnifique ; Acomat y voulut assister, & quand il eut pris congé de l'empereur, il fit voile pour se rendre dans le royaume de Pontique, où il arriva peu de jours après. Son frère & sa belle-sœur Casire le reçurent avec toute la tendresse possible. Le récit de ses aventures leur fit beaucoup de plaisir ; mais ils ne purent se consoler du malheur arrivé au chevalier de Cupidon, surtout quand ils eurent appris son illustre naissance.

On rendit tous les honneurs possibles aux ambassadeurs de Saladin ; ensuite on les renvoya chargés de riches présens. Acomat leur donna des lettres pour le roi son aïeul, dans

lesquelles il lui rendoit compte de son voyage, & l'assuroit qu'il reviendroit en Egypte, d'abord qu'il auroit vû Léonide, & qu'il l'auroit appaisée. En effet, pour exécuter ce dessein, il prit la route de Trébisonde, où il arriva peu de jours après son départ.

Il apprit en mettant pied à terre, qu'Uranio etoit sur le point de combattre Caloandre dans la place du palais. Cette nouvelle lui parut d'abord un bruit populaire qui n'avoit aucun fondement; & quand il fut arrivé dans la place, il y trouva une prodigieuse quantité de spectateurs; il vit les barrières environnées de gens armés; les juges assis sur un superbe échafaud, & les fenêtres occupées par les dames de la cour. Il ne fut pas long-temps sans voir paroître un chevalier qui venoit au petit pas monté sur un grand cheval noir, ses armes étoient de la même couleur, & l'on voyoit une lionne peinte sur un écu avec cette inscription: *Sa cruauté me sera chère.* Il entra dans le champ clos, & promena son cheval avec toute la fierté possible.

Acomat remarqua que ce chevalier attiroit l'attention de tous les spectateurs. Les uns disoient: voilà celui qui a sauvé l'empire de Constantinople, voilà cet homme qui rompoit les escadrons entiers, & dont Brandilon lui-

même ne put arrêter les efforts. D'autres s'écrioient : voyez sa taille & sa belle disposition. Le ciel puisse délivrer notre défenseur de sa terrible épée ! qu'Uranio porte aujourd'hui les armes d'os de poisson, elles lui seront bien nécessaires. Acomat étoit de plus en plus étonné d'entendre des discours qui ne pouvoient convenir qu'au seul Caloandre ; il examinoit sa personne avec soin, & trouvoit des rapports qui le frappoient ; mais il n'osoit livrer son cœur à la moindre espérance. Hélas ! disoit-il en lui-même, mon cher ami, comment se peut-il que vous soyez en ces lieux ! est-il possible que vous soyez vivant, & que vous combattiez votre fidèle Uranio ! Il jetta les yeux sur les fenêtres du palais, & reconnut la princesse ; elle examinoit Caloandre avec inquiétude, & trouvoit qu'il étoit bien témeraire d'oser paroître dans une cour, où il n'ignoroit pas que tout le monde désiroit sa mort.

Les réflexions de Léonide furent interrompues par l'arrivée d'Uranio, & par la même raison Acomat cessa de la regarder. Le défenseur de Trébisonde portant les armes d'os de poisson, étoit monté sur Furio, & paroissoit si bien fait, & son air étoit si agréable, qu'il attiroit tous les vœux du peuple. Léonide le regarda tendrement, voyant qu'il s'exposoit

pour elle à un combat si périlleux. Que je suis ingrate, disoit-elle ! il a perdu un royaume pour moi, il expose en ce moment sa vie au plus grand danger, & quand il seroit assez heureux pour remporter la victoire, je sens que je ne pourrois me résoudre à l'épouser : cependant tout m'engageroit à lui être favorable : son mérite, ses services, la reconnoissance, enfin la parole que je lui ai donnée. Que ferai-je, s'il remporte la victoire ! Que deviendrai-je, s'il est vaincu ! Ah ! chevalier de Cupidon, ne me laisseras-tu jamais en repos ! Le ciel ne m'a-t-il fait naître que pour t'aimer, même quand tu n'existes plus !

Cependant les deux combattans étoient placés vis-à-vis l'un de l'autre : ils partirent au son des trompettes avec la plus grande impétuosité ; ils rompirent leurs lances au milieu de leur course ; mais tout grand que put être l'effort de leur rencontre, ils ne furent point ébranlés ; ils mirent aussi-tôt l'épée à la main, & se portèrent de si terribles coups, que si les uns faisoient espérer de voir bientôt rougir les armes de l'invincible Caloandre, les autres ne faisoient pas moins craindre de voir incessamment percer les armes d'os de poisson.

Le combat dura plus d'une heure avec un égal acharnement ; les deux chevaliers impatiens

de le voir terminé, convinrent de mettre pied à terre, & le recommencèrent avec plus de vivacité; ce fut alors que l'on vit les armes de Caloandre toutes couvertes de sang; la joie paroissoit sur tous les visages, à la réserve de ceux d'Acomat & d'Altobel.

Altobel qui étoit toujours palfrenier d'Arméline sous le nom d'Orbante, étoit surpris de la témérité de son frère qui avoit proposé un combat dans Trébisonde: il n'étoit pas moins étonné de le voir si maltraité par Uranio; il juroit contre les armes d'os de poisson; il frémissoit de fureur & de rage. Caloandre prit son épée à deux mains, dont il porta un coup terrible sur la tête d'Uranio, & ce prince dans le même instant le saisit au corps: ils furent long-temps aux prises avant que de se renverser; enfin ils tombèrent l'un & l'autre; mais Caloandre ayant eu le dessous, Uranio tira son poignard, dont il donna plusieurs coups dans le visage de son ennemi, & il répandit tant de sang, que la terre en fut humectée: & qu'un moment après le prince grec se trouva sans vie.

Uranio se leva charmé d'une si grande victoire, & dans ce moment les cris du peuple se firent entendre. Tout le monde le suivit en sortant du camp, car on le regardoit déja

comme l'empereur de Trébisonde; il monta au palais, suivi d'un brillant & nombreux cortège : mais Acomat, pénétré de douleur, entra dans les barrières, s'approcha du chevalier mort, & lui ôta son casque. Altobel vint au même instant, & l'un & l'autre, ils reconnurent avec un désespoir égal celui qu'ils aimoient. Cependant Altobel étouffa sa douleur, & retint ses larmes dans la crainte d'être découvert pour ce qu'il étoit; mais Acomat les bras croisés, & le visage en pleurs ne put s'empêcher de s'écrier : quoi! c'est ainsi que je te retrouve, ô mon cher ami! C'est ainsi que je te revois après t'avoir déja perdu si malheureusement! Pour lors sa douleur l'empêcha d'en dire davantage. Dans ce même temps Durillo vint par hasard à la fenêtre que Léonide avoit occupée, & regardant dans les barrières pour voir le prince ennemi, il reconnut son cher maître. O Dieux! que vois-je, s'écria-t-il! princesse Léonide, nous sommes trahis. La princesse accourut toute éperdue à la voix de Durillo à qui la douleur avoit ôté la parole, & reconnut ce cher objet : Tigrinde, qui l'avoit suivie, fut témoin de ce triste spectacle. Elles demeurèrent immobiles, & Durillo voyant qu'elles cherchoient avec attention dans l'espérance de trouver quelque chose qui pût

démentir leurs yeux : hélas ! c'est lui, s'écria-t-il, ce ne l'est que trop. Uranio l'aura conduit ici sous prétexte d'amitié, & l'ingrat l'aura sans doute fait tomber dans quelque piége pour vous épouser, princesse, & pour se débarrasser d'un si dangereux rival.

Durillo parloit encore, lorsqu'Uranio entra dans la salle, suivi de tous les princes, & de tous les barons de l'empire. L'impératrice & Léonide allèrent au-devant de lui ; il s'avança avec beaucoup de respect pour leur baiser la main ; mais Léonide lui dit avec fureur : crois-tu, traître, que je veuille épouser quelqu'un qui sait employer des moyens aussi infâmes ? Crois-tu me tromper, & me persuader que tu as triomphé de Caloandre ? Comment as-tu formé le dessein de trahir un ami tel que le chevalier de Cupidon ? Uranio fût étourdi de se voir accablé par de si cruels reproches, lorsqu'il s'attendoit à recevoir des éloges ; il ne douta pas que sa tromperie ne fût découverte ; ainsi tantôt pâlissant, tantôt rougissant, il n'eut pas la force de parler : son silence servit encore à convaincre l'impératrice & sa fille de l'assassinat dont elles l'accusoient ; & Tigrinde ordonna qu'on le traînât sur le champ dans la place, & qu'on le remît entre les mains du bourreau pour lui couper la tête.

Léonide confirma cette cruelle ſentence, & ſortit avec Durillo pour aller pleurer ſur le corps du chevalier de Cupidon; mais ils ne le trouvèrent plus, on leur dit qu'Orbante l'avoit emporté avec un chevalier étranger. Léonide chargea Durillo de le retrouver; enſuite elle revint au palais pour faire exécuter l'arrêt que Tigrinde avoit prononcé contre Uranio.

Orbante emporta ſon frère dans une maiſon où ſes deux écuyers ſe tenoient cachés, & le poſa ſur un lit. Acomat qui le ſuivoit, ſe jetta ſur le corps en verſant un torrent de larmes. Altobel, ſans proférer une ſeule parole, paſſa dans une autre chambre, prit ſes armes avec la dernière promptitude, & courut au palais pour défier Uranio.

Cependant Acomat & les deux écuyers d'Altobel, étoient auprès de Caloandre; les écuyers le déſarmoient, pendant qu'Acomat s'abandonnoit aux tranſports de la plus cruelle douleur. Dans le temps qu'ils gémiſſoient à l'envi les uns des autres, ils entendirent publier dans la rue la ſentence d'Uranio. Pour lors Caloandre étendit les bras, & s'étant levé, il ſe jetta au col du prince d'Egypte: réjouiſſez-vous, mon ami, lui dit-il, je ſuis encore vivant. Quoique les malheurs qui m'accablent me rendent la lumiére odieuſe, j'éprouve cependant quelque

consolation en apprenant par vos regrets, que je n'ai jamais été véritablement l'objet de votre haine; & que si vous m'avez persécuté sous les noms de Caloandre & de Zélim, ce n'étoit que pour venger le chevalier de Cupidon. Je n'ai pas le temps de vous conter mes aventures, le danger d'Uranio m'appelle au palais: donnez-moi promptement vos armes, qui ne sont point connues, attendez-moi ici; & si vous m'aimez, n'en partez point que je ne sois de retour.

Lorsque Caloandre s'étoit relevé, les cheveux d'Acomat & des deux écuyers s'étoient dressés sur leur tête; ils se figurèrent d'abord que son ame étoit revenue par miracle ou par enchantement: cependant Acomat, malgré la secrette horreur qu'il ressentoit en lui-même, l'embrassoit & le baisoit; mais il ne pouvoit trouver de voix pour s'exprimer. Il quitta promptement ses armes: & Caloandre en fut bientôt revêtu. Enfin comme il étoit prêt à partir, Acomat s'écria: quoi! vous me quittez! Dites-moi donc si je veille? Ah! je crains bien que la fortune ne me trompe encore, & qu'elle ne me fasse payer cher la joie dont elle semble me flatter. Croyez-moi, répliqua le prince grec, je respire, je suis Caloandre, & je ne suis point blessé; je reviendrai vous

trouver, & vous apprendre d'autres merveilles: attendez-moi donc ici, ne penſez point à me ſuivre, ſi vous avez envie de me revoir. En diſant cela, il partit en diligence, laiſſant Acomat dans un trouble extrême, & preſqu'aſſuré de n'avoir vu qu'un fantôme.

Un écuyer d'Altobel ſuivit Caloandre juſques dans la rue, lui criant de ne point partir bleſſé comme il l'étoit; mais le prince lui ordonna d'un ton ſi abſolu de rentrer dans la maiſon, qu'il n'oſa lui déſobéir, & qu'il revint trouver Acomat, qui lui fit avec empreſſement toutes les queſtions imaginables: l'écuyer ne put lui apprendre autre choſe, que l'arrivée d'Uranio, qui ce matin même avoit paru revenant de Conſtantinople, publiant que le haſard lui avoit fait rencontrer Caloandre, & qu'il l'avoit engagé à ſe battre contre lui devant Léonide.

Pendant cette converſation, l'écuyer d'Altobel apperçut un homme qui paſſoit dans la rue, & qui paroiſſoit fort affligé: il le reconnut auſſitôt, & ſe tournant du côté d'Acomat, il lui dit: voilà un homme qui pourra mieux vous inſtruire que moi; c'eſt Zéfirin, l'écuyer d'Uranio; il l'appella par ſon nom, & le pria de monter; ce que l'autre fit promptement.

Zéfirin reconnut Acomat en entrant dans la chambre, mais il n'en témoigna rien, parce qu'il le croyoit ennemi d'Uranio. Acomat l'ayant prié de le mettre au fait de tout ce qui venoit d'arriver, l'écuyer lui rapporta les ſuites que le combat venoit d'avoir dans le palais; mais le prince lui témoigna une grande curioſité de ſavoir comment Uranio avoit fait la rencontre de Caloandre; l'arrangement qu'ils avoient pris pour leur combat; en un mot tout le détail de cette aventure. Zéfirin pourſuivit ainſi: ô Dieux! qui n'auroit pas ajouté foi à ce que nous avons vu! Qui n'auroit pas juré qu'un projet ſi bien concerté feroit monter aujourd'hui Uranio ſur le trône de Trébiſonde! cependant on va lui couper la tête! Malheureux prince, voilà deux fois que la fortune te traite avec une cruauté ſans exemple!

Nous ſommes arrivés ce matin fort près de Trébiſonde; Uranio s'eſt arrêté ſous un arbre, & moi ſous un autre, où je me ſuis endormi, pendant que mon maître déploroit ſa fortune & le malheur de ſes amours. Enfin il m'a réveillé & je l'ai vu ſe lever, comme s'il eût voulu continuer ſa route; j'ai couru pour lui préſenter ſon cheval, & j'ai vu en même-temps, à quelques pas de nous, un autre chevalier qui avoit la viſière levée, une longue barbe blanche,

qui lui descendoit sur la poitrine, lui donnoit un air vénérable, mais d'ailleurs il avoit l'air frais & robuste. Uranio l'appercevant à son tour, l'a soupçonné d'avoir entendu tout ce qu'il avoit dit de Léonide, de Caloandre & de lui-même; de façon qu'il s'en est peu fallu, que pour le punir d'une pareille indiscrétion, il ne lui ait fait mettre l'épée à la main.

Ce chevalier, de son côté, jugeant sans doute qu'on lui savoit mauvais gré de sa curiosité; après avoir salué Uranio, lui a dit: s'il est permis de se mêler des affaires des autres, c'est assurément lorsque l'on peut donner conseil ou secourir ceux qui en ont besoin. Si j'ai quelque tort de m'être arrêté sur le chemin pour entendre vos plaintes, je suis prêt à vous en faire telle satisfaction qu'il vous plaira; cependant il est en mon pouvoir de vous en donner une que vous ne pouvez imaginer, & qui vous sera utile. Le hasard m'a donc instruit de vos malheurs, & je crois que ce n'est pas sans une permission du ciel, puisqu'enfin je suis le seul homme qui puisse vous rendre parfaitement heureux. Sachez donc que je suis un grand magicien, & que les choses les plus merveilleuses ne me coûtent rien à faire. Je n'aime point (pas même pour les choses qui me seroient les plus utiles) à me

servir d'enchantement : cependant quoique je ne vous aye jamais vu, les connoissances de mon art & votre réputation m'ont instruit de votre mérite, & je suis déterminé à vous offrir tout ce qui dépend de moi. Allons ensemble à Trébisonde, vous me laisserez dans une hôtellerie, où je prendrai la ressemblance du prince Caloandre ; elle sera si parfaite, que les yeux les plus fins y seront trompés. Pendant ce temps vous vous rendrez au palais, vous direz que j'ai accepté le défi que vous m'avez fait de me combattre en présence de Léonide ; & vous lui demanderez aussi-bien qu'à Tigrinde la sûreté du camp.

Nous paroîtrons armés, & nous commencerons un combat que nous ferons durer long-temps ; enfin je feindrai d'être blessé, vaincu & mort ; par conséquent Léonide sera obligée de tenir sa parole & de vous épouser. Jugez donc, continua-t-il, si la fortune peut vous être plus favorable, & cela dans le temps où vous vous plaignez le plus de ses rigueurs. Uranio fut très-étonné d'entendre la proposition singulière que lui faisoit ce vénérable chevalier ; mais en même-temps il fut tenté de l'accepter, puisqu'elle lui donnoit un moyen si simple pour obtenir Léonide. Cependant les réflexions qu'il fit lui ayant fait naître quelques

soupçons,

soupçons, il lui répondit : je vous rends bien des graces de la part que vous prenez aux peines dont vous avez été le confident malgré moi, & je vous remercie du secours que vous m'offrez ; il est vrai que vous me promettez des choses extraordinaires, & qui passent de bien loin tout le pouvoir humain ; mais je vous avoue que j'aurai beaucoup de peine à me persuader tout ce que vous m'annoncez, que je n'en aye vû quelques preuves : d'un autre côté, j'adore Léonide, comment pourrai-je la tromper ? Ses volontés les plus simples ont été des loix pour moi, dans le temps même que j'étois prince d'Egypte, & qu'elle ne s'offroit à mes yeux que sous la plus misérable apparence ; comment puis-je me résoudre à la moindre supposition pour l'épouser, à présent qu'elle est une des grandes princesses de l'univers, & que je ne suis qu'un simple chevalier proscrit par Saladin ? Que deviendrai-je, si par hasard elle vient à découvrir que je l'ai trompée, avant que d'être à moi ? La seule idée de l'irriter me fait trembler. Et comment puis-je me flatter de n'être pas découvert, puisqu'enfin l'on peut trouver Caloandre mort ou vif ? Mais, dites-moi, je vous prie, (si votre savoir peut aller jusques-là) ce prince est-il véritablement mort ? car je voudrois

savoir si je puis espérer de le combattre ; éclaircissez-moi sur ce point, & je n'exige point autre chose de vos connoissances.

Prince, lui répondit le magicien, vous n'êtes pas dans une situation à vous occuper de toutes ces délicatesses amoureuses ; vous ne devez pas non plus vous abandonner à des craintes qui sont indignes de vous : l'on doit peu s'embarrasser du chemin qui conduit à la suprême félicité : rien ne vous est plus aisé que de posséder aujourd'hui l'empire de Trébisonde, & la belle Léonide. Caloandre est mort il n'y a pas long-temps, en Egypte, aussi-bien que votre ami Zélim ; il étoit si peu connu en ce pays, que l'on ne saura point le lieu de sa mort, & que l'on n'en apprendra jamais la moindre nouvelle. Ainsi quand le bruit de votre victoire se répandra dans le monde, & que l'on saura que vous l'avez privé de la vie, ne craignez point que la vérité puisse être éclaircie. Ces raisons & des promesses si certaines commencèrent à ébranler mon maître, qui lui répondit : mais comment pourrez-vous passer pour mort, & le persuader aux spectateurs, si l'on ne vous voit aucunes blessures ? C'est mon affaire, reprit le magicien ; je mettrai sous mes armes une peau remplie de sang de tortue, qui ne se fige jamais, & que je ferai

couler quand il sera nécessaire ; j'en aurai une autre plus petite dans mon casque, que vous percerez avec votre poignard quand je tomberai, & que je vous aurai laissé gagner le dessus ; vous en verrez sortir le sang comme si vous m'aviez percé moi-même ; vous sortirez triomphant des barrières, & je resterai sans mouvement sur le champ de bataille ; vous aurez seulement le soin d'ordonner à quelqu'un de confiance de m'emporter promptement dans un endroit où l'on me laissera seul, pour reprendre ma figure & faire disparoître Caloandre. Voyez donc si vous trouvez quelqu'obstacle à ce que je vous propose. Allons, prenez votre parti, il vous est aisé d'être heureux ; pourquoi balancez-vous ? N'auriez-vous pas des reproches à vous faire, si vous laissiez échapper une si belle occasion pour acquerir l'empire & Léonide ?

Une espérance si flatteuse a fait enfin sur l'esprit de mon maître toute l'impression qu'elle y pouvoit faire ; mais un moment après il est retombé dans ses premières irrésolutions. Partons, s'est écrié le magicien ; si vous voulez être heureux, bannissez vos scrupules. Ah ! chevalier, lui a répondu Uranio, je suis dans un grand embarras ; ne trouvez pas extraordinaire que je me détermine avec peine à une

chose de cette importance; donnez-moi donc au moins, s'il vous est possible, une preuve de votre savoir : paroissez à mes yeux tel que Zélim, un ami que j'ai eu en Egypte; non-seulement vous me donnerez du courage, mais en même-temps, quoique ce ne puisse être qu'une illusion, j'aurai quelques momens de de consolation. Le magicien sourit & lui répondit : je ne suis point étonné que l'on ait peine à ajouter foi à des prodiges de cette nature; cependant votre incrédulité ne diminue point l'envie que j'ai de faire ce que vous desirez, il est juste de vous convaincre. Je vais paroître sous la figure du malheureux Zélim, mais il faut que je sois seul derrière un arbre; car mon enchantement ne réussiroit pas si quelqu'un me regardoit : attendez ici, & je reviens sur le champ.

Nous l'avons attendu Uranio & moi, fort occupés de la singularité de ses promesses, & nous n'osions espérer de le voir, comme il s'en étoit vanté; nous disions que c'étoit un homme dont l'esprit étoit dérangé, & qui vouloit persuader qu'il étoit magicien; mais quand il est revenu, & que nous l'avons regardé avec attention, il nous a paru qu'il ressembloit si parfaitement à Zélim, que nous avons été dans une surprise inconcevable.

Uranio l'a embrassé, pénétré d'admiration, & lui a dit : ah ! mon cher ami, dois-je me consoler en voyant votre ressemblance, ou gémir de ne pas vous voir réellement ? La fortune m'a fait sentir le plus grand de ses revers, quand elle m'a privé de vous ; le bonheur de posséder Léonide ne pourra pas même réparer dans mon cœur une perte aussi grande. Ensuite s'adressant au magicien, pardonnez-moi, s'est-il écrié, de n'avoir pas voulu vous croire sans avoir des preuves ; mais j'aurois à présent grand tort de douter de vos enchantemens & de votre savoir. Léonide sera mon épouse : ah, ciel ! pourquoi m'as-tu séparé de Zélim ! & pourquoi ne puis-je le retrouver !....

Uranio a prononcé ces paroles d'un ton si pénétré, que le magicien même en a été touché. Marchons, lui a-t-il dit, seigneur Uranio, ne perdons point de temps ; nous pourrions faire échouer notre projet, si l'on nous voyoit, sur-tout à présent que je ressemble à un homme que l'on connoît pour mort dans ce pays : éloignez-vous avec votre écuyer, pendant que je vais me retirer pour reprendre ma figure.

Nous lui avons promptement obéi, très-contens des talens de Radiot ; (c'est ainsi que le magicien nous avoit dit qu'il se nommoit.) il a repris sa première forme, & nous a rejoints.

Pendant le chemin qui nous restoit à faire, mon maître & lui sont convenus de la façon dont ils se conduiroient dans ce combat. Nous sommes entrés dans la ville, & nous avons mené Radiot dans une hôtellerie, où il a fait ses préparatifs. Uranio & moi, nous nous sommes rendus au palais. Le prince est allé saluer l'impératrice & la princesse, qui l'attendoient avec beaucoup d'impatience, pour savoir ce qui lui étoit arrivé dans son voyage. Il a satisfait leur curiosité en peu de mots, & fini par leur dire, qu'il avoit heureusement rencontré Caloandre; lequel lui ayant expliqué l'envie & la nécessité où il se trouvoit de le combattre, ce prince étoit convenu avec lui de venir le satisfaire en présence de leurs majestés, si on lui promettoit la sûreté du camp; il les a priées de l'accorder, en même-temps qu'il a conjuré Léonide d'être présente à leur combat.

Les princesses ont été fort étonnées de cette nouvelle; elles ont envisagé avec peine le danger qu'Uranio alloit courir. Cependant Tigrinde, dans l'espérance de voir finir les obstacles que sa fille apportoit à son mariage, a donné la sûreté du camp; & Léonide a dit à mon maître: allez combattre, prince, & revenez empereur: si ma présence peut faciliter

votre victoire, soyez sûr de l'une & de l'autre. Je me placerai aux fenêtres qui seront le plus près de vous, & je serai témoin de votre sort & du mien ; ayez seulement autant de bonheur que je le souhaite.

Auroit-on jamais imaginé que la même bouche qui venoit de donner des assurances d'un si grand bonheur, dût prononcer quelques heures après, un arrêt si cruel & si honteux ! Uranio n'a songé qu'à terminer son entreprise ; il s'est retiré dans son appartement pour se préparer au combat. Cependant il a voulu savoir si Radiot avoit pris véritablement la ressemblance de Caloandre ; & dans la crainte que ce magicien ne lui en imposât, il a fait venir deux marchands qui ont été long-temps établis à Constantinople, & qui sont revenus à Trébisonde depuis la dernière guerre, & leur a donné le sauf-conduit signé de la main de Tigrinde. Il leur a bien indiqué la maison, & les a chargés de demander un chevalier nommé Radiot, pour lui remettre en main propre la sûreté du camp ; avec ordre de remarquer particulièrement s'il pouvoit compter que ce fût le prince Caloandre : ils lui ont promis de ne s'y point tromper, parce qu'ils le connoissoient à merveille. En effet, ils sont revenus quelque temps après, & l'ont assuré que c'étoit

le prince grec, qui se préparoit à entrer incessamment dans les barrières. Uranio, toujours étonné de la facilité avec laquelle Radiot prenoit tant de formes différentes, s'est alors livré aux plus douces espérances. Il n'avoit plus d'autre embarras, que celui de trouver un homme de confiance pour emporter Radiot après le combat. Il m'a donné cette commission, en m'avouant encore combien il étoit affligé d'en imposer; il a même ajouté, qu'il étoit résolu de mourir, si par hasard il étoit soupçonné d'avoir trompé Léonide. Hélas! c'étoit un triste présage du sort qui l'attendoit! Il avoit raison d'être alarmé du choix que je ferois. Comme il étoit étranger dans Trébisonde, il n'y connoissoit personne; & s'il confioit à quelqu'un qu'il vouloit trahir la princesse, il ne devoit pas espérer qu'on lui gardât le secret. Son ami Daricus & moi, nous étions sa seule ressource en cette occasion; mais aussi plus nous lui étions attachés, & plus nos démarches pouvoient être suspectes; & certainement on auroit trouvé très-extraordinaire de me voir enlever le corps de Caloandre après le combat; mais la fortune a voulu paroître favoriser encore mon maître sur ce point. Il me parloit à une fenêtre basse, qui donne sur un jardin, & qui n'en est séparée que par

une forte grille de fer, lorſqu'Orbante, palfrenier de l'infante Arméline, a paſſé dans le jardin, & s'eſt approché de la grille, en diſant à Uranio : prince, ſoyez le bien venu ; que dit-on de nouveau à Conſtantinople ? vous avez vu une belle ville, où j'ai eu bien du bon temps ? Comment tu as été à Conſtantinople, lui dit Uranio ? Oh qu'oui, j'y ai été, pourſuivit Orbante, & je voudrois bien y être à préſent. Et pourquoi, reprit Uranio ? N'es-tu pas content auprès de ta belle infante ? n'a-t-elle rien appris de ſon prince Altobel ? L'empereur ſon père en étoit fort inquiet, & je ſerois bien aiſe de pouvoir lui donner ſecrettement de ſes nouvelles pour le conſoler. Si par haſard tu le reconnoiſſois jamais dans cette cour, tu peux m'en avertir ſans rien craindre ; je ſuis trop attaché à Poliarte, & trop reconnoiſſant des bontés qu'il a eues dans le voyage que je viens de faire, pour ne pas chercher avec ſoin tout ce qui pourra lui plaire. Je ne puis croire, lui répondit Orbante, que le prince Altobel ſoit ici, je l'aurois reconnu, & l'infante qui a de la confiance en moi, ne me l'auroit point caché. Mais comment avez-vous trouvé ſon frère Caloandre ? Etoit-il à la cour ? Non, lui dit Uranio, bien loin d'y être, on a eu depuis peu des nouvelles de ſa mort, & l'impératrice

sa mère a été si touchée de ce malheur, qu'elle est morte en trois jours : ainsi cette cour étoit dans une grande consternation quand je l'ai quittée.

Orbante nous a paru sensible à ces nouvelles, il a même répandu quelques larmes dont Uranio a été surpris. Je vois bien, Orbante, a poursuivi mon maître, que tu connois cette cour ; & que la perte de ces princes t'afflige. En vérité, lui a répondu Orbante, je suis aussi fâché de cette pauvre femme, que si c'étoit ma mère. Uranio jugeant à ces marques d'attachement qu'il pouvoit se confier à lui pour emporter simplement Radiot du champ de bataille, a repris ainsi la parole : ne t'afflige point du moins pour Caloandre ; il est arrivé avec moi dans cette ville pour me donner satisfaction, & ce matin même il doit me combattre en présence de Léonide ; je m'attends à être vaincu, & à perdre la vie ; mais de quoi me serviroit-elle sans l'objet de ma tendresse ! Cependant si la fortune vouloit me donner la victoire, voudrois-tu te charger de la commission que je vais te donner ? Tu sais combien Caloandre est haï dans cette ville ; je voudrois donc, si par hasard il demeuroit sur le champ de bataille, que tu l'emportâsses à l'instant, pour éviter au moins à son corps les

fureurs d'un peuple animé, & pour le déposer dans quelque lieu sûr, jusques à ce que mon mariage avec Léonide soit terminé; & quand j'aurai été déclaré empereur, je lui rendrai tous les honneurs funèbres avec la plus grande magnificence.

Orbante, après avoir été quelque temps sans répondre, lui a dit, le visage tout en feu: Caloandre est bien téméraire de venir se remettre entre les mains de ses ennemis, & vous ne l'êtes pas moins, de vouloir le combattre. Je crains que l'attachement que vous avez pour Léonide ne vous coûte cher; car si Caloandre est assez malheureux pour demeurer sans vie sur le champ de bataille, soyez certain que je saurai l'emporter, & le mettre en lieu de sûreté. Alors il nous a quitté, & s'en est allé en murmurant. Uranio ayant heureusement préparé tout ce qu'il avoit à faire, n'a plus été occupé que de son combat, qui lui a très-bien réussi; mais la fortune a voulu le faire périr au port: elle a conduit dans les barrières un chevalier qui a ôté le casque de Radiot, & pour lors je ne sais pourquoi, tout le monde a reconnu la figure de Zélim ou du chevalier de Cupidon, & non celle de Caloandre. Léonide elle-même en a été convaincue, & s'est mise en

fureur, croyant qu'Uranio l'avoit trompée. L'impératrice n'a pas été plus moderée; en un mot elles ont condamné mon maître à la mort, & il doit avoir la tête coupée sur un échafaud que l'on a dressé dans la place du palais. Je n'ai pu soutenir un si cruel spectacle, & le hasard m'a conduit ici pour vous confier des chagrins qui me mettent au désespoir. Laissez-moi sortir d'une ville si fatale pour mon prince & pour moi. Je pars, je vais finir en Egypte les jours que la douleur m'aura laissés.

Zéfirin se rendit promptement au port; il trouva un vaisseau qui faisoit voile en Grèce, & qui delà devoit passer en Egypte. Mais rien ne pouvoit dissiper l'étonnement d'Acomat; il ne doutoit point que Radiot ne fut un magicien, & que par conséquent Caloandre qu'il venoit de voir, n'étoit qu'une illusion. Cette cruelle idée augmentoit ses plaintes, & les reproches qu'il faisoit à la fortune, qui employoit même des moyens surnaturels pour redoubler ses malheurs; mais les écuyers d'Altobel qui connoissoient parfaitement Caloandre, ne doutoient point que ce ne fût lui-même qu'ils venoient de voir; & dans l'impatiente curiosité qu'ils avoient de se rendre au palais, ils prièrent Acomat de les accompagner; mais il

n'osoit s'y déterminer, & la prière que Radiot lui avoit faite de l'attendre dans cette maison, le retenoit. Enfin des cris & des voix qui frappoient confusément son oreille, redoublèrent ses inquiétudes & le déterminèrent à se rendre aux instances des deux écuyers.

Fin du dix-septième livre.

LIVRE DIX-HUITIEME.

RADIOT trouva la place remplie d'un peuple nombreux qui s'étoit placé autour d'un échafaud, ſur lequel on voyoit tous les inſtrumens néceſſaires pour la punition d'un criminel; & dans le même inſtant il vit paroître Uranio chargé de fers, & conduit par des archers. Cet objet l'étonna; mais la peine & l'émotion qu'il reſſentit en voyant ſon ami dans une ſi cruelle ſituation, ne l'empêchèrent pas d'arréter le capitaine de la juſtice, & de lui dire: conduiſez ce prince devant Tigrinde; ſa valeur, & la victoire qu'il vient de remporter ne méritent pas le traitement qu'on lui prépare, je ferai connoître ſon innocence.

Altobel, qui s'étoit rendu devant le palais, s'étoit arrêté en voyant que l'on conduiſoit Uranio au ſupplice; cette ſatisfaction contentant pleinement ſa vengeance: mais s'approchant pour repaître ſes yeux d'un ſpectacle ſi cruel, il entendit le diſcours de Radiot, & lui cria: retirez-vous: pourquoi protegez-vous un traître? Le crime d'Uranio eſt connu, & mérite la punition qu'on lui prépare; croyez-moi,

n'insistez pas davantage, si vous ne voulez éprouver la force de mon bras.

Radiot frémissant de colère à ce discours, & ne doutant pas que les paroles ne fussent inutiles avec un homme qui paroissoit si déterminé, jugea qu'il valoit mieux s'en débarrasser par un combat; il mit donc l'épée à la main, Altobel en fit autant, & ils se chargèrent d'une façon terrible. On leur fit aussi-tôt une grande place, & le capitaine de la justice s'arrêta comme les autres pour regarder le combat. Tigrinde & Léonide accoururent à une fenêtre au bruit des coups qu'ils se portoient: Arméline les suivit, & reconnut d'abord son amant avec un trouble extrême.

Tigrinde & sa fille après avoir admiré la valeur des deux chevaliers, envoyèrent demander pour quelle raison ils combattoient. Le capitaine voyant que l'affaire tiroit en longueur, & que l'impératrice étoit à sa fenêtre, fit marcher Uranio pour exécuter les ordres dont il étoit chargé. Radiot qui s'en apperçut, porta un coup si furieux du plat de son épée sur le casque d'Altobel, qu'il tomba sans connoissance. Radiot satisfait de cet avantage, courut promptement au capitaine, & le pria une seconde fois de conduire Uranio devant Tigrinde, lui représentant le danger qu'il couroit

lui-même en précipitant une exécution que l'impératrice pouvoit payer de ses larmes.

On courut au secours d'Altobel, on lui ôta son casque, & l'on fut très-étonné de le reconnoître pour Orbante le palfrenier d'Arméline : on fit part de cette découverte à l'impératrice, qui crioit de sa fenêtre avec beaucoup d'empressement, qu'elle vouloit savoir son nom ; on satisfit sa curiosité, & on lui apprit ce que l'on savoit du sujet de leur combat : alors le bruit qu'elle entendit faire à des demoiselles qui étoient à une fenêtre voisine, l'ayant attirée de ce côté, elle trouva l'infante Arméline sans connoissance. L'impératrice, étonnée de tous ces accidens qui se succédoient avec tant de vivacité, ordonna que l'on suspendît le supplice d'Uranio, & que l'on amenât devant elle Orbante, & le chevalier contre lequel il s'étoit battu : elle voulut aussi que l'on conduisît Arméline devant son trône, sur lequel elle vint au-plutôt se placer avec Léonide. Bientôt après le capitaine de la justice parut conduisant Uranio. Radiot étoit à ses côtés ; il répeta en peu de mots ce qui lui étoit arrivé, & Radiot s'étant avancé, dit à haute voix :

Le prince Uranio se trouve dans un si grand embarras de tout ce qui se passe d'extraordinaire

naire à votre cour, que malgré son innocence il ne peut se défendre, car il est lui-même dans l'erreur, ainsi que toute la ville. Il vous a délivré avec beaucoup de courage du prince Caloandre, il doit par conséquent épouser la princesse Léonide, suivant les engagemens qu'elle a pris elle-même; cependant loin de lui donner une récompense si justement méritée, on le conduit au supplice comme un criminel: daignez m'instruire de vos raisons, & je me soumets au même supplice dont je viens de retarder l'exécution, si je ne prouve que c'est à tort qu'on le traite avec tant de rigueur.

Chevalier, lui répondit Tigrinde, avant que de paroître devant moi, pour me faire de pareilles propositions, vous auriez dû vous informer de la vérité, & quoique je ne sois point obligée à vous rendre compte de ma conduite, je veux bien vous dire qu'Uranio a fait des choses si indignes, & commis un crime si noir pour épouser ma fille, que la peine à laquelle il est condamné, est encore trop légère; il a conduit ici (& j'ignore comment il a pu le tromper) le chevalier de Cupidon son meilleur ami, & l'a tué dans l'espérance de nous persuader qu'il étoit Caloandre prince de Gréce: il se flattoit sans doute que l'on ne feroit aucun

examen : voyez si l'on peut excuser une semblable perfidie, & craignez de vous déshonorer en prenant sa défense. Mais si je fais connoître à votre majesté, ajouta Radiot, qu'Uranio n'a point tué le chevalier de Cupidon, lui tiendrez vous la parole que vous lui avez donnée ? Nous avons vu le contraire, reprit Tigrinde. Vos yeux ne vous ont point trompée, poursuivit Radiot, & je ne suis point surpris de votre embarras ; car le visage de Caloandre ressemble parfaitement à celui du chevalier de Cupidon : je puis vous en répondre moi qui les connois l'un & l'autre ; il n'est donc pas étonnant que tout le monde soit ici dans l'erreur.

Ces discours engagèrent l'impératrice à faire quelques réflexions, mais Léonide transportée de fureur, lui dit : on ne nous trompe point aisément, nous n'écoutons point des discours aussi frivoles ; je suis étonnée seulement que vous osez nous les faire entendre ; & sans le respect que j'ai pour l'impératrice, votre tête me répondroit tout-à-l'heure de votre effronterie. Radiot alors ôta son casque, & se tournant du côté de Léonide : la voilà, lui dit-il, princesse, coupez-la si je ne dis pas la vérité, & quoique je la dise, vous en êtes encore la maîtresse.

Tous les assistans poussèrent des cris de joie à la vue du chevalier de Cupidon, l'impératrice se leva avec transport pour aller l'embrasser; mais il courut se jetter à ses genoux, & lui baisa la main. Ah! chevalier, s'écria-t-elle, que votre présence m'est agréable! elle me répond de la mort de notre ennemi Caloandre; elle m'assure que vous vivez, elle sauve votre ami Uranio, & nous promet incessamment le mariage de ma fille; mon cœur ne peut suffire à tant de joie. Léonide étoit confondue de cet événement, cependant elle étoit transportée de revoir son amant, & très-affligée de ce qu'il ne pouvoit espérer de l'épouser; mais elle étoit révoltée de la vivacité avec laquelle il pressoit son mariage avec Uranio, lui, qui auroit dû s'y opposer de toutes ses forces; & son procédé lui prouvoit avec douleur qu'il avoit beaucoup d'amitié pour Uranio, & très-peu d'amour pour elle; ainsi quand il vint à elle pour la saluer, elle lui dit à voix basse, mais avec fureur: comment oses-tu te présenter devant moi!

Uranio cependant étoit dans un extrême embarras; il ne pouvoit comprendre comment son ami étoit arrivé si à propos, ni comment il étoit ressuscité; il conclut à la fin, qu'il s'étoit servi de la ressemblance qu'il avoit avec

Caloandre pour le délivrer d'une mort honteuse, & que son amitié l'engageoit encore à se priver de Léonide, comme il avoit déja voulu le faire en Egypte ; mais enfin voyant que cet ami si fidèle n'osoit envisager la princesse, il courut à lui, & l'embrassa tendrement, en lui disant: vous me faites tort, si vous croyez, mon cher Zélim, que je veuille vous céder en générosité. A peine aurois-je pu vivre avec Léonide en croyant vous avoir perdu; mais puisque vous vivez: je serai trop content sans elle; qu'elle soit à vous, je n'en serai point affligé: ensuite s'adressant à Tigrinde: je vous avertis, continua-t-il, madame, que les choses ne sont point telles que vous les croyez, je ne m'attribuerai point une gloire qui ne m'appartient pas, & je ne recevrai pas un prix que je n'ai pas mérité, je n'ai point vaincu Caloandre.

Il vouloit faire cet aveu avec un plus grand détail, mais Radiot l'interrompit, en disant à l'impératrice: ne croyez point Uranio, madame, il croit faire tort à notre amitié en prétendant à Léonide, & cherche tout ce qu'il peut imaginer pour me la céder; mais puisqu'il l'a méritée par sa valeur, il est bien juste qu'il la possede: alors il s'approcha de l'oreille d'Uranio, & lui dit en grec: ne voyez-vous

pas que je ſuis Radiot le magicien qui repréſente maintenant le chevalier de Cupidon, dans le deſſein de vous éviter le ſupplice auquel vous êtes condamné? Ne détruiſez pas mes enchantemens, ſi vous ne voulez périr ſur un échafaud.

Uranio, frappé d'un nouvel étonnement, baiſſa les yeux, & ſoupira. Son ſilence fit juger que Radiot n'avançoit rien que de véritable; d'autant plus qu'il portoit les armes d'Acomat, que l'on avoit vu pleurer ſur le corps de celui que l'on croyoit être le chevalier de Cupidon: & comme on le voyoit vivant, on décidoit qu'il ne pouvoit être celui qu'Uranio avoit vaincu. Cette idée fut encore confirmée par Altobel: il entendit quand on le conduiſit dans la ſalle, qu'Uranio aſſuroit qu'il n'avoit pas tué Caloandre. Ce prince ignorant tout ce qui s'étoit paſſé, & croyant ſeulement qu'Uranio cherchoit à ſe diſculper pour éviter la mort, fendit la preſſe avec fureur, & quand il fut auprès de l'impératrice, il dit à haute voix: Tigrinde, ne recevez point les excuſes d'Uranio; il vous en impoſe, en diſant qu'il n'a pas fait périr le prince de Conſtantinople, je ſuis un témoin digne de foi, & vous en allez juger, (car je ne me ſoucie plus de me cacher) je ſuis Altobel ſon frère. Enſuite ſe

tournant vers Uranio : oui, traître, lui dit-il, je suis prêt à te soutenir par les armes, que tu as assassiné mon frère, & que tu as employé quelque ruse pour le faire périr ; car personne n'ignore dans cet empire qu'il n'étoit pas homme à tomber sous tes coups, sans qu'il t'en coûtât une goutte de sang. Ce dernier événement augmenta l'embarras de l'impératrice, elle craignit qu'Altobel ayant été si long-temps inconnu dans sa cour sous le nom d'Orbante, n'eût conspiré contre l'état. Elle ordonna donc qu'on l'arrêtât prisonnier; cependant il jetta un regard sur Radiot qu'il n'avoit pas encore apperçu ; mais avec quel étonnement reconnut-il son frère, & le même chevalier qu'il venoit de combattre ! il tréssaillit, & charmé d'être si heureusement démenti, il courut les bras ouverts pour l'embrasser, en lui disant : par quel miracle, prince, vous trouvai-je vivant après vous avoir vu mort !

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, car on l'emmena, suivant l'ordre de l'impératrice. Mais plus ces événemens singuliers s'accumuloient, plus la curiosité devenoit considérable ; ainsi jamais il ne régna un plus grand silence parmi tant de confusion. Toute l'assemblée avoit les yeux attachés sur Radiot, parce qu'il étoit le seul qui pouvoit donner des

éclairciſſemens. Malgré tout ce que Tigrinde avoit entendu qui pouvoit lui perſuader que Caloandre avoit été tué par Uranio, elle étoit cependant embarraſſée de la négative que ce même Uranio avoit prononcée; & c'étoit un nouvel obſtacle pour le mariage de Léonide. Cette princeſſe, de ſon côté, ſe mordoit les lévres de rage en voyant l'acharnement avec lequel Radiot donnoit tant de préférence à l'amitié ſur l'amour; quelquefois elle auroit voulu le faire périr d'un coup d'œil; & malgré la haine qu'elle avoit pour Caloandre, elle ne deſiroit plus que ſa mort fût véritable; elle regardoit Uranio avec des yeux de colère pour l'empêcher de l'enlever à ſon amant & à ſon ami: & ces regards étoient ſi terribles, que ce malheureux trembloit, & ne ſavoit ni ce qu'il devoit dire, ni ce qu'il devoit penſer: la ſeule choſe qu'il n'ignoroit pas, c'eſt qu'il étoit entre le trône & l'échafaud.

Radiot voyant avec chagrin qu'il étoit l'objet de tous les regards & de toute l'attention, vouloit cependant terminer ce qu'il avoit commencé; pour cet effet, il pria les princeſſes de ſe placer ſur le trône, & quand il eut obtenu cette grace, tout le monde étant attentif à ce qu'il alloit dire, il s'expliqua de la ſorte:

Grande impératrice, les événemens merveilleux qui font arrivés aujourd'hui dans votre cour, tiennent avec raifon votre efprit en fufpens : je fuis le feul qui puiffe expliquer ces énigmes, & vous tirer de l'embarras où vous êtes ; je fuis prêt à vous fatisfaire, fi vous me promettez deux chofes : la première, c'eft de remettre le prince Altobel en liberté, en vous faifant connoître qu'il n'eft point venu ici dans le deffein de vous trahir, mais qu'il y a été attiré par fes intérêts particuliers ; la feconde, c'eft que la princeffe Léonide foit accordée à Uranio, fi je vous prouve clairement qu'il a rempli toutes les conditions auxquelles il s'eft engagé.

Tigrinde lui promit ces deux articles ; & pour lors s'adreffant à Léonide, il pourfuivit ainfi : guerrière invincible, promettez-vous la même chofe ? Oui, dit-elle, avec un fourire amer, vous ferez fatisfait, nous faurons tenir notre parole ; il n'en eft pas de même de toi, traître. Mais perfonne que Radiot ne put entendre ces derniers mots, & fans lui répondre il s'approcha d'Uranio, & lui dit en égyptien : faites exactement tout ce que je vous prefcrirai, fi vous voulez fauver votre vie, & monter fur le trône. Enfuite il le conduifit aux pieds de Léonide, & quand il l'eut fait mettre à

genoux, il ajouta : mon ami, prenez-moi la tête & posez-la sur le sein de la princesse. Uranio le fit en tremblant, d'autant plus qu'il s'apperçut que Radiot s'évanouissoit. Radiot demeura quelque temps dans cette posture, toute l'assemblée, & sur-tout Léonide croyoit qu'il étoit mort; mais enfin il se releva en tirant son épée; le désespoir éclatoit dans ses yeux, la pâleur régnoit sur son visage.

Que tout l'univers sache à jamais, princesse Léonide, s'écria-t-il, l'excès de l'amour que j'ai eu pour vous depuis le premier moment que je vous ai vue, jusqu'à celui-ci, qui sera le dernier de ma vie; que l'on sache aussi la haine implacable que vous avez eue pour moi, depuis le jour auquel me bannissant de votre présence, il valoit autant me bannir du monde. Depuis ce temps, vos rigueurs & votre cruauté m'ont réduit plusieurs fois au plus affreux désespoir; en dernier lieu j'avois résolu de finir mes jours dans le château de Roccador. Je me flattois que vous en seriez témoin, non dans l'espérance de vous attendrir, mais uniquement pour vous satisfaire. Votre départ imprévu me détermina à prolonger ma vie, pour venir mourir ici de vos propres mains. Je me suis trouvé ce matin auprès de cette ville, j'avois une fausse barbe pour me dégui-

ſer, & pour connoître clairement vos intentions. J'ai trouvé Uranio inconſolable de n'avoir pu rencontrer Caloandre, & de ne pouvoir par conſéquent vous épouſer ; il étoit au pied d'un arbre, implorant le ciel, & prenant les plus cruelles réſolutions contre lui-même. J'ai jugé par ces diſcours combien je vous étois odieux, & déſeſpérant de vous obtenir, je me ſuis déterminé à vous donner mon ami. Pour y parvenir, j'ai fait ſemblant d'être un grand magicien, je lui ai promis de prendre la figure de Caloandre, après l'avoir aſſuré qu'il étoit mort ; je l'ai fort exhorté à ſe battre contre moi dans Trébiſonde, lui prouvant qu'il me ſeroit aiſé, avec des peaux pleines de ſang, que je percerois à propos, de paſſer pour mort, & de perſuader que c'étoit lui qui m'avoit tué : & qu'ainſi rien alors ne l'empêcheroit de devenir votre époux : j'ai eu beaucoup de peine à le déterminer ; car la plus foible tromperie lui déplaiſoit : cependant celle-ci pouvoit être permiſe, puiſqu'il étoit perſuadé de la mort de Caloandre, & que par cette mort vous étiez libre de vous marier, & dégagée de votre ſerment. Quand le combat a été fini, je croyois qu'on enlèveroit mon corps, & que rien ne m'empêcheroit de diſparoître pour toujours. Acomat, qui portoit les armes que vous voyez,

est venu m'ôter mon casque pour voir si j'étois véritablement son ami le chevalier de Cupidon, & comme il a découvert mon visage, il a dérangé mes projets. Cependant la fortune m'a favorisé au point de me faire trouver les armes d'Acomat, elles m'ont servi à secourir Uranio, à prouver son innocence, & à lui faire obtenir l'objet de son amour. J'ai donc heureusement réussi; & voilà mon épée, dit-il à Léonide; c'est la même que vous avez donnée à Acomat, satisfaites votre vengeance avec autant de joie que j'en éprouve en courant à la mort. Rendez Uranio heureux, vous savez mieux qu'un autre combien il mérite de l'être; ce qu'il a fait pour vous en Egypte, en vous sacrifiant un royaume & la vie, uniquement pour ne vous pas quitter, est une preuve de son amour. Enfin vous ne pouvez trouver un mari qui soit plus digne de vous: acceptez-le, je vous en conjure, je dirois au nom de mon amour, si vous ne me haïssiez pas autant que vous le faites; mais au nom de celui qu'il a pour vous; votre serment ne peut s'opposer à ma proposition, puisqu'il vient de vous présenter ma tête, & qu'il l'a placée lui-même sur votre sein: que tout Trébisonde sache que je suis ce même Caloandre, fils de l'empereur Poliarte, pour lequel l'impératrice Tigrinde a

une haine si déclarée : je me suis persuadé pendant long-temps, que je pourrois, sous un nom supposé, surmonter l'aversion que l'on avoit ici pour moi, comme Caloandre; mais enfin voyant que comme chevalier de Cupidon, j'étois encore haï, & détesté de Léonide, je n'ai jamais osé me découvrir à elle. Enfin je me déclare dans ce moment où la vie m'est devenue insupportable; si je la perds par vos mains, tous mes vœux sont comblés. Que tardez-vous, Léonide ! Prenez ce fer, & percez-moi le sein. Vous avez demandé la tête de Caloandre, elle est à votre disposition : satisfaites votre colère, celle de Tigrinde, & celle de tout votre empire; vous vous vengerez en même-temps du chevalier de Cupidon. Craignez-vous de blesser un cœur que vos rigueurs ont déchiré mille fois ? Qu'attendez-vous pour porter un seul coup qui peut faire périr les deux plus grands ennemis que vous ayez au monde ? Et vous, impératrice Tigrinde, qui avez tant aimé le chevalier de Cupidon, & détesté Caloandre, consolez-vous de la mort de l'un, par la joie que vous aurez en vous vengeant de l'autre; cependant il ne vous a jamais offensé à dessein. Je vous demande la liberté de mon frère, qui n'est inconnu dans votre cour, que pour l'amour de

l'infante Arméline que vous voyez encore évanouie. Je vous recommande l'aimable & le brave Uranio; tenez la parole que vous m'avez donnée, & qu'il ſoit votre gendre. Faites-moi périr promptement, je ſens que je m'affoiblis. Hélas ! que la mort me ſera cruelle, ſi ce n'eſt pas vous, Léonide, qui me la donnez ! En diſant ces mots, il ſe laiſſa tomber peu à peu, & preſqu'évanoui ſur les genoux de Léonide.

L'aſſemblée rompit alors le ſilence, & l'on entendit un murmure confus. Le dénouement de tous ces embarras augmenta la ſurpriſe de tout le monde. Le diſcours touchant de Caloandre fit ſon effet ſur l'impératrice. La joie d'être éclaircie de tout ce qui s'étoit paſſé, lui donna beaucoup de conſolation ; car elle voyoit que le mariage de ſa fille & d'Uranio ne pouvoit plus être retardé. Elle ſe leva donc avec tranſport, & l'embraſſa tendrement, en lui diſant : je ſuis charmée, Uranio, de vous trouver innocent, & de pouvoir vous appeller mon fils.

Tout le peuple crioit : vive Uranio, l'époux de notre princeſſe : mais celle-ci ne pouvant réſiſter à ſa douleur, tomba ſans connoiſſance entre les bras de ſes demoiſelles.

Les plus barbares auroient été touchés, de voir Caloandre & la princesse en cet état. Alors Uranio s'écria vivement, en s'adressant à Tigrinde: ouvrez les yeux, madame, & ne vous laissez point aveugler par votre ancienne inimitié contre Poliarte. Caloandre ne vous haït point, & jamais il ne vous a offensé: pouvez-vous oublier qu'il vous a, au contraire, rendu plusieurs services comme chevalier de Cupidon! Léonide & lui s'aiment passionément, malgré les traverses qu'ils ont éprouvées: vit-on jamais deux amans plus dignes d'être unis! Quel gendre pouvez-vous trouver dans l'univers, qui soit égal au prince de Constantinople? Pouvez-vous préférer à un si grand héros, un malheureux chevalier, qui ne sait pas même de quel sang il est né.

Pendant qu'on s'empressoit autour de Léonide & de Caloandre, on vit entrer dans la salle un vieillard vêtu d'une longue robe. Il se prosterna aux pieds de Tigrinde, en lui disant: madame, rendez graces aux Dieux qui m'envoient ici pour vous donner de bonnes nouvelles, & pour vous tirer de l'embarras où vous êtes. Craignez que Léonide n'épouse Uranio, il est son frère; c'est votre fils Endimir, qui fut emporté avec Zara sa nourrice

par le courant du fleuve; leur bateau fut pris par des corsaires avec lesquels j'étois alors.

Ces paroles engagèrent Uranio à regarder le vieillard; il le reconnut pour son père Anaxarte qu'il aimoit tendrement, & courut l'embrasser avec la plus grande joie. Anaxarte le serra contre son sein, en l'arrosant de ses larmes. Ensuite il ajouta: prince, ne craignez plus d'ôter Léonide à Caloandre en l'épousant; car elle est votre sœur. Pardonnez-moi de vous avoir caché si long-temps votre auguste naissance, & rendez à l'impératrice Tigrinde ce que vous lui devez comme à votre mère. Ne soyez plus affligé d'avoir perdu l'espérance de régner en Egypte, puisque vous êtes le légitime héritier de cet empire.

Ce discours frappa tout le monde d'étonnement. L'impératrice étoit immobile, flottant entre la crainte & l'espérance. Alors Uranio se mit à genoux devant elle, & lui baisa la main: j'aime mieux, lui dit-il, madame, être votre fils, que votre gendre; ce dernier titre conviendra mieux à mon cher Zélim.

Tigrinde vouloit encore avoir de plus grands éclaircissemens d'Anaxarte; mais en se baissant pour embrasser Uranio, elle apperçut une émeraude qu'il avoit à son cou, & qu'elle crut reconnoître. Elle la saisit avec joie pendant

qu'Uranio lui dit qu'il l'avoit toujours portée, & qu'elle étoit même pendue à son cou quand les corsaires l'avoient pris. Zara m'a toujours recommandé, ajouta-t-il, de la conserver avec soin. L'impératrice reconnut bientôt le portrait de Tigranor que l'on y voyoit gravé, & la joie lui faisant répandre un torrent de larmes: Oui, vous êtes mon fils, lui dit-elle; cette pierre que je vous donnai dans votre enfance, pour vous souvenir de votre aïeul, qui lui-même m'en avoit fait présent, ne me permet pas d'en douter.

L'impératrice parloit encore, quand une vieille dame de la cour, qui reconnut sur le cou d'Uranio, pendant qu'il le découvroit pour détacher l'émeraude, une marque qu'il avoit du côté de l'épaule gauche, l'interrompit pour lui dire: voilà, madame, un signe encore plus certain que cette pierre; voilà l'étoile que nous avons si souvent remarquée avec étonnement, sur le petit Endimir. Tigrinde embrassa une seconde fois Uranio; & le peuple ne pouvant se contenir davantage, cria plusieurs fois: vive notre prince, vive l'illustre fils du grand Orcan.

Ces cris firent ouvrir les yeux à Léonide; mais voyant que Caloandre ne revenoit point à la vie, elle ne put s'empêcher de verser des larmes,

larmes, qui tombèrent sur le visage de cet amant trop passionné, & qui lui rendirent, peu à peu l'usage de ses sens. Enfin Uranio, qui le tenoit dans ses bras, lui dit: ne pleurez plus que de joie, mon cher Zélim; & si je me réjouis avec raison de vous trouver le brave prince de Constantinople, fils du grand Poliarte, que je respecte autant que s'il étoit mon père, réjouissez-vous avec moi de ce que je suis Endimir, prince de Trébisonde, que l'impératrice Tigrinde vient en ce moment de reconnoître pour son fils, & frère de votre chère Léonide. Et se tournant vers elle, il l'embrassa, en ajoutant: ce n'est pas sans raison que je vous aimois, ma sœur; comme telle, vous me serez toujours très-chère; & si je vous fais perdre l'empire de Trébisonde, cette perte est réparée par celui de Constantinople, dont votre époux Caloandre vous fait présent. Terminez donc la peine qu'il ressent, en l'assurant que les persécutions du sort ont pu lui persuader que vous le haïssiez, mais qu'elles ne lui ont jamais enlevé votre cœur.

Ces deux tendres amans furent au point de mourir de joie, en voyant un changement si heureux dans leur situation. Ils se regardoient comme pour se demander s'ils devoient ajouter foi à ce qu'on leur disoit. Léonide se souvint

alors de ce que le ſage Ariſton lui avoit dit en ſonge ſur le vaiſſeau, lorſqu'elle revenoit d'Egypte; & voyant ſes prophéties accomplies: ah! ſage Ariſton, s'écria-t-elle, je reconnois à préſent votre grand ſavoir! Uranio s'appercevant que Caloandre n'étoit pas abſolument perſuadé: craignez-vous encore, lui dit-il, quelque revers de fortune? Croyez-en votre ami Uranio, lui qui ne peut vous tromper. Embraſſez hardiment Léonide comme votre femme, & comme celle qui ne haïſſoit Caloandre qu'elle ne connoiſſoit pas, que parce qu'elle aimoit trop le chevalier de Cupidon qu'elle connoiſſoit. L'impératrice doit oublier ſon ancienne colère, & ne ſe point oppoſer à un mariage que le ciel a réſolu depuis longtemps.

Tigrinde jugeant aiſément qu'Uranio avoit raiſon, & que le ciel s'étoit clairement expliqué en faveur de Caloandre & de Léonide, s'écria: que loin de s'oppoſer à leur mariage, elle le regardoit comme une ſource de félicité pour ſon peuple & pour elle-même. Toute l'aſſemblée faiſoit compliment au prince & à la princeſſe. L'infante Arméline & Altobel ne furent pas des derniers à leur témoigner la part qu'ils y prenoient. Mais lorſqu'on eut donné quelques inſtans aux premiers tranſ-

ports de joie, Tigrinde ordonna au viellard Anaxarte, qu'elle ne reconnoissoit pas encore, de raconter publiquement les aventures d'Endimir. On le fit asseoir, & il commença en ces termes :

Madame, vous revoyez en moi le comte Anaxarte, qui a eu autrefois le malheur de s'attirer votre haine. Vous pouvez vous souvenir qu'étant à cette cour, & dans ma première jeunesse, j'aimois Zara, qui fut choisie pour être nourrice d'Endimir & de Léonide. Je me flattois de la pouvoir épouser, & tout le monde sait que le duc de Frise votre favori, me fut préféré. Quoiqu'il eût lieu d'être content, il fut jaloux, & soupçonnoit Zara de conserver quelqu'inclination pour moi. Il me dit quelques paroles, qui m'engagèrent à lui faire mettre un soir l'épée à la main, & je le tuai. On se persuada à la cour, que je l'avois assassiné pour lui enlever sa femme, & je fus obligé de prendre la fuite, ne pouvant donner des preuves du contraire. On me condamna, pendant mon absence, à la mort la plus honteuse, & l'on confisqua tous mes biens. Je me retirai à Constantinople, où je fus obligé de me faire marchand, parce qu'il ne me restoit aucune ressource. Je fus un jour obligé de passer au Péloponèse, pour l'intérêt

de ma nouvelle profeſſion ; & la fortune qui me perſécutoit, me fit tomber entre les mains d'un corſaire fameux, & redouté dans toute la Méditerranée. La façon dont je me défendis, lui fit concevoir de l'eſtime pour moi ; elle fut ſi grande, qu'il me propoſa de m'aſſocier avec lui pendant deux ans, en me promettant, non ſeulement la liberté au bout de ce terme, mais encore une part dans le profit de nos courſes. La néceſſité me fit accepter cet offre. Nous fimes en peu de temps, beaucoup de priſes conſidérables, que nous portions à Nicaria petite iſle de l'Archipel. Nous croiſions, non ſeulement dans toutes ces mers, mais encore ſouvent même dans l'Euxin. Un jour que nous ſuivions les côtes de Trébiſonde, après avoir répandu des larmes, & reſſenti le chagrin d'être banni de mon pays, j'apperçus, à la pointe du jour, un petit batteau fort près de nous, dans lequel nous ne trouvâmes qu'une femme & un petit enfant.

Je reconnus d'abord Zara, & je l'embraſſai tendrement. Elle fut auſſi charmée, qu'étonnée de me voir ; & me dit en peu de mots, le malheur qui lui étoit arrivé. Je lui recommandai de ne pas déclarer le nom de l'enfant, & de dire qu'elle étoit ma femme. Auſſitôt je la fis paſſer, avec ſon illuſtre enfant, dans notre

vaisseau. Le capitaine me demanda la raison de toutes ces caresses, & je lui dis que j'avois heureusement trouvé ma femme & mon fils; il ne m'en demanda pas davantage. Je lui conseillai de nous éloigner de cette côte, & nous fîmes route vers Nicaria, où nous arrivâmes en peu de jours.

Zara m'avoit conté ses aventures, & je l'avois instruite des miennes. Nous nous aimions; ainsi notre mariage fut bientôt conclu; & au bout de quelques mois, ma chère Zara m'annonça un fruit de notre tendresse. La voyant dans cette situation, & songeant qu'Endimir, que j'avois nommé Uranio, ne se portoit pas bien, je suppliai le corsaire de me laisser à terre pour secourir ma famille. Il y consentit, & partagea généreusement avec moi ce qu'il avoit gagné. En un mot, soit en bijoux, soit en or, ma part fut si considérable, qu'elle étoit suffisante pour me faire vivre commodément pendant plusieurs années.

Ma femme accoucha d'une fille, que je nommai Lindane. Elle me parut assez forte à six mois, pour soutenir le voyage; car je n'étois occupé que des moyens qui pouvoient me faire revenir dans ma patrie; mais l'état où se trouvoit Uranio m'en empêchoit, il ne

pouvoit faire un si long trajet sans danger ; ses forces diminuoient tous les jours ; il devint même si foible au bout de deux ans, que nous désespérions de sa vie. Un médecin que je consultai, m'assura qu'il ne se rétabliroit jamais dans l'isle où nous étions, l'air y étant trop épais ; & que l'unique moyen pour le sauver, étoit de le faire transporter dans l'isle de Chypre, où la bonté du climat rétabliroit sa santé. Toutes nos espérances étoient fondées sur cet enfant, ainsi tout nous engageoit à ne rien négliger pour sa guérison. Nous passâmes donc en Chypre, où nous eûmes la consolation de voir augmenter tous les jours les forces d'Uranio.

Anaxarte raconta pour lors tout ce qui lui étoit arrivé, de la même façon que Zéfirin en avoit fait le récit à Caloandre en Egypte. Il avoua qu'il avoit souhaité qu'Uranio devint amoureux de Lindane, pour la lui faire épouser, & que cette raison l'avoit empêché de lui découvrir sa naissance. Il ajouta, qu'il auroit pu ne lui rien cacher, lorsqu'il avoit eu le malheur de perdre sa fille ; mais que cette perte lui avoit causé un chagrin si violent, qu'il n'avoit songé qu'à se retirer dans un désert pour y finir ses jours ; que dans ce même désert il avoit appris qu'Uranio avoit

quitté l'Egypte, fort à la hâte, avec la princesse de Trébisonde, dont il étoit l'amant déclaré. Cette nouvelle m'a fait frissonner d'horreur, continua le sage Anaxarte; j'ai tremblé que la sœur n'épousât le frère; j'ai quitté dans le moment même, ma chère solitude; & je rends grace aux dieux de m'avoir conduit dans ma patrie, assez à tems, pour empêcher un semblable mariage.

Tigrinde, Endimir, Léonide, Caloandre & tous les courtisans, comblèrent Anaxarte de caresses. On lui promit non seulement de lui rendre ses biens, mais encore de lui accorder tout ce qui auroit pu le flatter, s'il avoit eu de l'ambition. Acomat survint, & passa tour-à-tour des embrassemens de l'impératrice & de la princesse, à ceux de Caloandre & d'Endimir. Tigrinde lui demanda le récit de ses aventures; il le fit en peu de mots, & avec les graces qui lui étoient ordinaires. Ensuite, on voulut savoir comment Caloandre avoit fait pour ne pas périr dans le Nil.

Je fus assez heureux, répondit ce prince pour tomber droit & les pieds joints ensemble. Plus je descendis avec vitesse au fond de l'eau, & plus je remontai promptement sur la surface. La rapidité du courant m'emporta fort loin de la tour, dans un lieu où le

fleuve couloit avec beaucoup moins de rapidité. J'attachai de mon mieux mon épée à mon côté, parce qu'elle m'empêchoit de nager ; & j'eus dès-lors plus de facilité à surmonter les courans que je rencontrois assez souvent & qui pouvoient à férrent me faire périr. Il m'eut été facile de gagner promptement les bords du fleuve ; mais je jugeai que les dangers du Nil n'étoient pas comparables à ceux que je courois au Caire ; ainsi je m'abandonnai au courant du fleuve, pendant une grande partie de la nuit. Enfin, craignant qu'un trop long séjour dans l'eau ne me causat un engourdissement dangereux, je me déterminai à prendre terre. J'apperçus une grande maison qui s'élevoit sur le bord du fleuve, & je nageai de ce côté.

Deux femmes qui me voyoient nager avec peine, m'encourageoient par leurs gestes & par leurs discours, à gagner le pied d'une petite élévation sur laquelle elles étoient assises. J'abordai, mais j'étois si foible que je ne pouvois ni parler, ni me soutenir ; j'eus cependant assez de connoissance pour voir que ces femmes pleuroient, & paroissoient s'intéresser vivement à mon sort. Elles m'entraînèrent dans la maison voisine où nous entrâmes sans lumière & avec un silence qui m'étonna.

Elles me donnèrent une longue robe fourrée, & me mirent ſur un lit, où je repris aſſez promptement mes forces.

Je me levois déja pour aller remercier ces mêmes femmes, qui étoient aſſiſes ſur un canapé; mais un grand bruit, qui les épouvanta, les fit ſortir de la chambre, qu'elles fermèrent avec ſoin. En même tems je diſtinguai la voix d'un homme, qui crioit : non, non, dites-moi où vous avez caché celui que vous venez de faire entrer dans la maiſon. Je veux, Serpilla, pour te faire plus de peine, l'égorger à tes yeux, & te punir enſuite comme tu l'as mérité. Ouvres-moi cette porte, je ſais qu'il eſt dans cette chambre. Je ſentis qu'il faiſoit ſes efforts pour l'enfoncer, & je pris mon épée pour me défendre.

La porte tomba bientôt, & je vis entrer quatre hommes, qui ſe jettèrent ſur moi; je leur répondis à grands coups d'épée. Leur nombre ſeul faiſoit leur confiance; trois d'entr'eux furent d'abord renverſés, & le quatrième embraſſa mes genoux, en me demandant la vie. J'allois lui faire quelques queſtions, lorſque je vis venir pluſieurs eſclaves qui portoient des flambeaux; ils étoient précédés par un chevalier d'environ cinquante ans, qui étoit armé d'une demie-pique. Cet

homme demanda d'une voix impérieuse, qu'elle étoit la cause du bruit qu'on faisoit dans sa maison. Je lui dis, en peu de mots, ce qui venoit de m'arriver. Alors il se tourna vers le misérable à qui je venois de donner la vie, & lui dit : comment & pour quelle raison es-tu entré chez moi ?

Celui-ci répondit en tremblant : seigneur Zorastre, tous les habitans de ce canton sont informés de l'amour de Zaïdo mon maître, pour votre fille Serpilla. On sait aussi combien elle a de mépris pour lui. Il a découvert qu'elle aime Fidelfio, ce chevalier qui a son bien de l'autre côté du fleuve. Il a su de plus que souvent il le passe à la nage pour la venir voir pendant que vous dormez. Ces nouvelles ont fait changer l'amour de Zaïdo en fureur ; il a juré de surprendre son rival avec Serpilla, & d'en tirer vengeance. On lui a rapporté cette nuit que votre fille, accompagnée d'une femme de chambre, attendoit Fidelfio sur le rivage : aussi-tôt il s'y est rendu, il s'est caché, & il a vu de loin les deux femmes rentrer dans la maison avec un homme. Nous, nous y sommes entrés doucement après elles, mon maître & moi, avec deux de mes camarades. Vous voyez, seigneur, quels sont les fruits de notre attentat, Zaïdo est mort, & voilà deux de ses serviteurs qui ont eu le même sort.

Zoraftre interrompit cet homme, pour lui demander où étoit fa fille; on la chercha inutilement dans toute la maifon: enfin la femme de chambre, qu'on trouva fondante en larmes fur l'efcalier, déclara que fa maîtreffe ayant vu la porte enfoncée, & croyant que fon cher Fidelfio avoit été affaffiné, s'étoit précipitée dans le fleuve. Je ne vous peindrai point la douleur de Zoraftre, elle fut des plus vives; car il aimoit tendrement fa fille. On courut la chercher le long du fleuve; j'y allai moi-même, parce que je devois de la reconnoiffance à un homme qui me témoignoit tant de bonté, malgré fon affliction; & à la fille, pour le fervice qu'elle m'avoit rendu en m'introduifant dans fa maifon, quoiqu'elle n'eût penfé qu'à elle-même, puifqu'elle me prenoit pour Fidelfio. Nous trouvâmes heureufement ces deux amans cachés dans des joncs qui croiffent fur le bord du fleuve. Fidelfio venoit de le traverfer au moment que Serpilla s'étoit jettée dans l'eau; il avoit eu le bonheur de l'appercevoir, & de lui fauver la vie. Permettez-moi, madame, de paffer fur les détails de cette aventure; mon bonheur préfent m'occupe trop, pour me laiffer la liberté d'allonger un récit, qui d'ailleurs vous intérefferoit médiocrement. Zoraftre fut charmé de retrouver

sa fille, & lui pardonna la faute qu'elle avoit faite. Fidelsio étoit noble, riche, & d'un caractère aimable; ainsi il eut le plaisir d'épouser le lendemain sa belle maîtresse. La joie qui régnoit dans la maison de Zorastre, ne s'accordoit point avec la situation de mon cœur. Je pris donc congé, au bout de quelques jours de cette famille qui m'accabloit de politesses & d'amitiés. Je montai sur un vaisseau commandé par un neveu de Zorastre. Nous fîmes voile vers la Caramanie; d'où je suis venu par terre à Trébisonde, où je ne changerois pas mon sort contre la félicité des dieux, puisque j'ai le bonheur de voir l'objet que j'adore, sans exciter sa colère.

Toute la journée se passa dans de pareils entretiens, avec des mouvemens de joie, que l'idée des malheurs passés rendoit encore plus vive. Endimir, qui n'aimoit plus Léonide, que comme on doit aimer une sœur, rappelloit continuellement dans sa mémoire tous les charmes de l'infante Stella. Cet agréable souvenir l'occupoit sans cesse, & il reconnut bientôt que le cœur laisse peu d'intervale entre la fin d'une passion, & la naissance d'une autre.

Endimir étant dans cette disposition, proposa son mariage avec l'infante de Gréce. Caloandre & Altobel en furent charmés. Ti-

grinde y consentit. Il ne s'agissoit plus que de nommer des ambassadeurs pour aller faire la demande à Poliarte, & pour l'informer des événemens heureux qui venoient d'arriver dans Trébisonde. Altobel crut devoir se charger de cette commission; parce qu'il espéroit trouver le moyen de parler pour lui-même, en parlant pour les autres, & d'obtenir de l'empereur la permission d'épouser la belle Armeline: ainsi pour cette fois, l'amour l'exila d'auprès de sa maîtresse.

Altobel partit sur un vaisseau magnifiquement équippé, que Tigrinde lui donna. Toute la cour l'accompagna jusqu'au rivage. Les vents le secondèrent, & les vœux de sa princesse & de ses amis le suivirent. On annonça de superbes tournois, & quantité d'autres fêtes, pour le temps où l'on se flattoit de célébrer tant d'illustres mariages. Et bientôt on vit arriver de tous côtés un grand nombre de chevaliers étrangers, qui ne pouvant loger dans la ville, campèrent dans les plaines dont elle étoit environnée; de façon qu'on auroit pû croire, en la voyant de loin, que Trébisonde étoit assiégée.

Fin du dix-huitième Livre.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

LE premier homme que Zéfirin rencontra dans Conſtantinople, fut Arnauld, qu'il avoit vu écuyer de Zélim en Egypte. Ils s'embraſſèrent, & s'entretinrent de leurs malheurs. Arnauld lui apprit qu'il avoit apporté dans la Gréce des nouvelles certaines de la mort de Zélim; & ajouta que Zélim étoit le prince Caloandre. Il lui fit enſuite des queſtions ſur ſon maître Uranio. Zéfirin ne put retenir ſes larmes, & lui raconta qu'on avoit coupé la tête à ce prince infortuné. Il rapporta en même temps toutes les autres circonſtances dont il avoit été témoin. La ſurpriſe qu'elles causèrent à Arnauld, ne l'empêcha pas de faire des réflexions ſur ces événemens; & comme il connoiſſoit la façon de penſer de ſon maître, & qu'il ne pouvoit ſe perſuader que Radiot fût un magicien, il ſe perſuada bien plutôt que c'étoit Caloandre lui-même, qui avoit voulu céder Léonide à ſon ami Uranio, voyant qu'il ne la pouvoit épouſer; cependant il lui paroiſſoit extraordinaire que celui-ci l'eût trahi, & l'eût fait mourir: mais il expli-

quoit cette difficulté par le desir de posséder la princesse, qui pouvoit l'avoir engagé à commettre un action si noire. Zéfirin ignoroit ce que le magicien étoit devenu, & croyoit que le chevalier de Cupidon avoit été tué ; par conséquent tout ce qu'Arnauld put conclurre de cette partie de son récit, c'étoit que Caloandre, après avoir surmonté les dangers qu'il avoit courus en Egypte, étoit venu combattre Uranio à Trébisonde, où il avoit péri. Il alla sur le champ porter cette nouvelle à l'empereur, qui voulut savoir de Zéfirin lui-même, le détail de cette affaire. Suivant ce qu'il en disoit, on ne pouvoit douter qu'Uranio n'eût eu la tête coupée, & personne ne le plaignit ; car on trouva que la trahison qu'il avoit faite à son ami Zélim, méritoit une pareille punition. Arlinde qui se trouva présente au récit de Zéfirin, fut pénétrée de douleur, en apprenant que celui qu'elle aimoit avec tant de vivacité, avoit péri sur un échafaud. Elle se trouva très-embarrassée pour apprendre une si triste nouvelle à la princesse Stella ; mais plus elle lui parut affligée, sans vouloir lui en dire la raison, plus la princesse témoignoit de curiosité. Arlinde ne put résister à ses empressemens, & lui raconta tout ce qu'elle avoit appris. Stella ressentit vivement tous les malheurs

que peut éprouver un cœur tendre. Elle pleura une seconde fois la perte d'un frère tendrement aimé. Elle se reprochoit jusqu'au souvenir d'Uranio, & ne pouvoit se pardonner d'avoir eu du goût pour un homme capable d'une semblable trahison ; & tous les troubles de son cœur la confirmèrent encore plus dans l'idée où elle étoit de ne se marier jamais.

L'arrivée d'Altobel donna bientôt une face nouvelle à toute la ville de Constantinople. La tristesse qui régnoit, sur-tout à la cour, fut convertie en la plus grande joie. Poliarte fut charmé d'apprendre les nouvelles que son fils lui apportoit. Les cris publics qui s'élevèrent dans le palais impérial, furent bientôt entendus de la princesse Stella. Elle étoit alors dans son cabinet occupée à pleurer ses malheurs ; mais comme elle entendit prononcer quelques mots, qui lui donnoient confusément des idées sur le retour de son frère Altobel, & sur la vie de Caloandre, elle envoya promptement Arlinde pour s'informer de la vérité, & demeura dans l'agitation que donnent ordinairement la crainte & l'espérance ; car il lui paroissoit très-possible qu'Uranio vécût encore, puisqu'elle croyoit entendre nommer les autres, comme s'ils jouissoient encore de la vie. Ces idées lui causèrent un si grand battement de cœur, qu'elle eût été

en

en danger de mourir, si Arlinde avoit été plus long-temps sans lui rendre réponse; mais son propre intérêt la rendit diligente à l'exécution des ordres de sa maîtresse; &, malgré l'envie qu'elle avoit de satisfaire elle-même sa curiosité particulière, elle étoit si troublée, que les jambes lui trembloient, & qu'elle marchoit avec peine. Quand elle fut pleinement informée de toutes les nouvelles qu'Altobel avoit apportées, le chagrin de voir qu'Uranio étoit destiné à une autre, succéda dans son cœur au plaisir de le savoir vivant. Elle revint donc auprès de la princesse, pénétrée à la fois de joie & de douleur; mais elle marchoit lentement, & son imagination la transporta plus d'une fois à Trébisonde. Elle imagina cependant qu'Uranio choisissant une femme à Constantinople pour remplacer Léonide, il falloit qu'il eût été plus frappé dans cette ville, que par-tout où il avoit été; & se flatta même que le choix qu'il avoit fait de Stella, étoit plus un effet de la politique & de la convenance, que du goût; & qu'assurément elle auroit été préférée, sur-tout en se rappelant la façon dont il lui avoit parlé le jour de son départ. Cette idée bien établie dans sa tête, elle en vint aisément à se persuader que si l'on pouvoit rompre son mariage avec la princesse, le choix alors ne

pouvoit tomber que sur elle. Elle ne songea plus dès-lors qu'aux moyens de l'empêcher. Elle avoit quelque lieu d'espérer que Stella refuseroit d'épouser l'empereur Endimir, si elle ignoroit qu'il fût Uranio; la difficulté consistoit à lui faire ignorer qu'ils étoient la même personne, & à lui cacher que le nouvel Endimir étoit l'ancien Uranio. Mais comme l'amour conserve toujours quelque espérance, elle voulût éprouver l'infante, & voir si l'envie d'être impératrice ne l'engageroit point à épouser Endimir sans savoir qu'il fût Uranio, malgré tous les sermens qu'elle avoit faits du contraire; elle convint en elle-même que toute espérance étoit perdue pour elle, si elle acceptoit Endimir; mais elle jugea en même-temps qu'il n'étoit pas absolument impossible de lui cacher qu'Endimir étoit Uranio.

Elle arriva dans l'appartement de Stella occupée de ces idées; cette princesse courut au-devant d'elle dans l'impatience où elle étoit de savoir ce que l'on avoit appris. Arlinde lui dit d'un air riant: ne pleurez plus, madame, préparez-vous à recevoir les bonnes nouvelles que je vous apporte: hélas! répondit l'infante, Uranio vivroit-il, & seroit-il innocent? Parlez promptement, ma chère Arlinde, toute autre nouvelle m'est bien indifférente. Premièrement,

pourſuivit Arlinde, le prince Altobel eſt arrivé ici, il aſſure que le prince Caloandre & Uranio jouiſſent d'une très-bonne ſanté, & que celui-ci lui a cédé Léonide par excès d'amitié; ainſi votre rivale va devenir votre belle-ſœur, que voulez-vous de plus ?

Hélas! ne m'en dites pas davantage, ma chère Arlinde, reprit l'infante; c'en eſt aſſez pour ce moment, mon cœur ne peut ſoutenir une ſi grande joie, laiſſez-moi reſpirer. Elle prit alors la main d'Arlinde pour ſe ſoutenir; car elle étoit au moment de ſe laiſſer tomber. Mais après avoir été quelque temps ſans parler, elle s'écria avec admiration: Caloandre a paru mort aux yeux de tout un peuple, Uranio a eu la tête coupée dans une place publique, comment ſe peut-il faire qu'ils vivent l'un & l'autre! hélas! Arlinde, ſi c'eſt un moyen qu'on ait imaginé pour m'empêcher de mourir, ſoyez perſuadée qu'on prend un ſoin ſuperflu, une triſte vérité diſſipera bientôt l'illuſion, & je n'en mourrai qu'un peu plus tard. Arlinde ſourit, & lui dit: non, princeſſe, je ne vous trompe point, & pour lors elle lui conta plus en détail ce qu'elle avoit appris. Mais ſur ce qui regardoit Uranio, elle ne lui en apprit jamais autre choſe, que ce qu'elle lui en avoit dit; & lui parlant d'Endimir comme

d'une autre personne, elle ajouta que Tigrinde l'avoit reconnu pour son fils.

Arlinde craignit d'autant moins de faire cette espèce de mensonge, qu'elle pouvoit toujours s'excuser, en disant, qu'elle n'avoit cherché qu'à ménager à la princesse le plaisir de la surprise: Quoi qu'il en soit, elle poursuivit ainsi: Endimir est donc intime ami de Caloandre; & d'abord qu'il a été déclaré l'héritier de l'empire, il vous a demandée en mariage. Caloandre & Altobel vous ont accordée sous le bon plaisir de l'empereur votre père, & la cour & la ville témoignent une si grande joie de ce mariage, que vous devez la partager avec eux; car enfin vous voilà bientôt souveraine de Trébisonde. La princesse demeura quelque temps interdite, & regardant Arlinde, lui dit avec un sourire amer: quoi! c'est vous qui me parlez ainsi; vous, Arlinde, qui connoissez les sentimens de mon cœur! Quoi! vous pouvez me conseiller d'épouser Endimir! quand il seroit le souverain du monde entier, je le refuserois. Ah! puisqu'Uranio n'est point mort, qu'il n'est point coupable, & qu'il ne prétend plus à Léonide, j'aurois grand tort de renoncer au parti que j'ai pris de passer mes jours dans la retraite, si je ne puis l'épouser. Mais je prévois tout ce que ma

famille va mettre en usage pour m'engager à surmonter mon penchant, je vous charge de les préparer à mes refus, prévenez leurs propositions, menacez-les de mon désespoir; en un mot dites-leur tout ce que vous jugerez à propos pour détourner un hymen qui m'effraye plus que la mort.

On vint dans ce moment annoncer à la princesse qu'Altobel & l'empereur s'avançoient pour lui rendre visite. Courez, s'écria-t-elle, en s'adressant à l'infidelle Arlinde; courez au-devant d'eux, & faites-leur part de ma résolution. Arlinde partit occupée des moyens qu'elle pourroit trouver pour empêcher Stella de savoir jamais qu'Uranio étoit Endimir: ce qui dans le fond étoit fort difficile; mais elle étoit bien résolue à ne rien négliger pour réussir dans son projet. Elle attendit l'empereur & Altobel à la porte de l'appartement de la princesse. Ils étoient seuls, & s'entretenoient de tout ce qui s'étoit passé. Poliarte avoit instruit son fils de la vie retirée que menoit Stella, & il l'assura même qu'il craignoit ce refus. Aussitôt que le prince apperçut Arlinde, il lui demanda des nouvelles de l'infante. Quelles idées, continua-t-il, lui avez-vous donc laissé prendre! Est-elle déja instruite de tout ce qui s'est passé à Trébisonde? On ne

comprend rien, lui répondit Arlinde, aux fantaisies de la princesse votre sœur, elle n'est occupée que des choses divines, & n'a que du mépris pour les plaisirs du monde. Vous croyez donc, reprit Altobel, qu'elle ne voudra pas épouser l'empereur Endimir : non certainement, poursuivit Arlinde, je lui ai appris votre retour, & ce que vous avez dit du prince Caloandre ; mais elle s'est emportée contre moi, quand j'ai voulu lui faire compliment sur son mariage, & lui témoigner la joie qu'il me causoit. Ne pouvez-vous me dire, poursuivit Altobel avec empressement, ce qui peut lui avoir inspiré ce dégoût pour le monde ; il n'y a pas encore long-temps qu'elle m'a paru contente & de bonne humeur. Je crois, lui répondit Arlinde, (mais je vous conjure de paroître ignorer ce que je vais vous apprendre) je crois donc que ce changement s'est fait en elle depuis l'arrivée d'Uranio à Constantinople ; elle n'a jamais voulu m'instruire de ce qui s'est passé, ainsi je l'ignore ; tout ce que je sais seulement, c'est qu'elle le hait plus que la mort ; & ce sentiment qu'elle éprouve pour un chevalier que l'on regarde avec raison comme un des plus accomplis, l'a dégoutée de tous les autres, & l'a déterminée à ne vouloir jamais aimer personne.

Arlinde tint encore quelques autres discours semblables ; ensuite elle ajouta : pour moi, je crois que pour engager la princesse à recevoir la main d'Endimir, il ne faudroit pas lui apprendre qu'il est Uranio ; si vous trouvez cette idée bonne, vous pouvez en faire usage ; & j'appuyerai la chose de mon côté ; car il est certain qu'elle vous refusera, si elle sait que vous lui proposez Uranio ; elle ne conviendra pas de la haine particulière qu'elle a pour lui ; mais elle se retranchera toujours sur l'aversion générale qu'elle sent pour tous les hommes.

Arlinde pense fort juste, interrompit l'empereur ; nous ferons bien de tromper Stella sur cet article ; ne négligeons rien pour la faire consentir au mariage d'Endimir ; & quand elle le connoîtra pour Uranio, les choses seront trop avancées pour qu'elle ose le refuser : elle ne pourra pas même se plaindre de nous ; car nous pourrons toujours lui dire que nous étions persuadés qu'elle savoit qu'Endimir & Uranio étoient la même personne.

Altobel fut de cet avis, il entra chez la princesse avec l'empereur ; elle vint au-devant d'eux ; & après avoir embrassé tendrement son frère, elle lui dit : je suis charmée de votre retour, & je vous aime plus que jamais ; puisque vous êtes arrivé si à propos pour consoler

l'empereur & tout l'empire. Je ſuis charmé, lui répondit Altobel, d'avoir apporté des nouvelles ſi flatteuſes pour tout le monde, & ſurtout pour vous dont on vient de me dépeindre l'exceſſive mélancolie ; vous devez la bannir de votre cœur, & reſſentir un contentement particulier. Vous êtes deſtinée au trône de Trébiſonde, en épouſant un chevalier auſſi accompli que le prince Endimir.

La princeſſe fut embarraſſée de ce diſcours ; cependant elle compoſa ſon viſage, & reprit ainſi : perſonne ne prend plus de part que moi au contentement général, à la paix des deux empires, à votre bonheur & à celui de Caloandre ; enfin à tout ce qui fait aujourd'hui la conſolation de mon père ; mais je ne dois point vous cacher, quant à ce qui me regarde en particulier, que la couronne de Trébiſonde n'a rien qui m'ébloüiſſe.

Quoi ! s'écria l'empereur, vous pourriez refuſer un ſi grand avantage, & me priver de la conſolation de vous voir ſi bien établie ! Ah ! ſi vous m'aimez, acceptez un trône qui vous eſt offert, ne vous abandonnez point à toutes les idées que le chagrin vous inſpire, croyez que vous vous en repentirez un jour. Soyez certaine au contraire que vous ſerez toujours contente en m'obéiſſant. Je n'ignore pas,

ſeigneur, repliqua la princeſſe, que vous déſirez mon bonheur ; mais le moyen que vous me propoſez me rendroit-il heureuſe ? Au nom de tout ce qui vous eſt cher, ne contraignez point mon inclination. Cette réponſe affligea l'empereur ; mais il convint le lendemain avec Altobel, qu'il ne négligeroit rien pour engager la princeſſe à ſe laiſſer conduire à Trébiſonde, ſans lui demander autre choſe que d'aſſiſter aux noces de ſes frères : mais eſpérant dans le fonds qu'elle changeroit de penſée au milieu des fêtes & des plaiſirs, & que les ſentimens d'Uranio la toucheroient, & banniroient de ſon cœur la haine qu'elle avoit pour lui.

Altobel paſſa ſur le champ dans ſon appartement, & ſe donna très-long-temps une peine inutile pour lui perſuader d'épouſer Endimir : enfin il la pria de vouloir au moins venir avec lui à Trébiſonde pour aſſiſter aux noces que l'on y devoit célébrer. Indépendamment des prières les plus ardentes, il inſiſta ſur la parole qu'il avoit donnée à Endimir & à Caloandre de la conduire avec lui. Elle prévit aiſément le motif de la demande de ſon frère, ne doutant pas que l'on ne mît tout en uſage à Trébiſonde pour la faire changer de réſolution.

Il lui paroiſſoit que le parti le plus ſûr, étoit celui de demeurer à Conſtantinople ; mais

d'un autre côté ce voyage étoit une occasion de revoir Uranio, & elle imagina donc qu'elle pourroit aussi-bien refuser Endimir dans la cour de Trébisonde, qu'elle le refusoit dans celle de son père. Quelques réflexions l'empêchèrent encore pendant quelques momens de consentir à ce voyage, mais enfin l'amour triompha; Stella promit de partir; Altobel la quitta fort content du succès de sa négociation, & courut en faire part à l'empereur.

Arlinde revint sur le champ chez la princesse, qui l'informa de la conversation qu'elle avoit eue avec son frère, & du consentement qu'elle avoit donné au voyage: je verrai Uranio, continua-t-elle; je saurai quels sont ses sentimens, à présent qu'il n'aime plus Léonide, & je prendrai conseil de la situation, & de vous aussi, ma chère Arlinde, car sans doute vous ne m'abandonnerez pas.

Arlinde fut si fort étonnée de ce discours, qu'elle fut sur le point de tomber à la renverse, & prête, en perdant l'espérance, d'avouer la tromperie qu'elle avoit faite: car elle imaginoit bien que tout se découvriroit dans Trébisonde, & qu'elle seroit punie avec la dernière rigueur. La princesse s'apperçut de son embarras, & lui dit: vous êtes peut-être fâchée de faire ce petit voyage. Arlinde chercha quelque

prétexte pour excuſer le trouble qu'elle avoit laiſſé paroître, & lui répondit : la ſeule idée de m'embarquer me fait trembler : vous ſavez combien je crains la mer; mais ce n'étoit pas la ſeule réflexion que je faiſois ; je penſois avec quel art votre frère vous a déterminé à venir dans un lieu où il eſpère que les fêtes, les amours & la préſence d'Endimir pourront vous faire changer de réſolution. Vous verrez qu'il aura raiſon : oui, vous ſerez impératrice de Trébiſonde : vous irez pour voir Uranio, & vous épouſerez Endimir ; mais ſi véritablement vous ne voulez point conſentir à ce mariage, il eût été plus ſûr de refuſer ce voyage, qui n'eſt autre choſe qu'un piége que l'on vous tend avec beaucoup d'art. Hélas ! Arlinde, reprit la princeſſe, on voit bien que vous n'avez jamais aimé, & que vous ignorez le pouvoir de l'amour ! le ciel vous préſerve de l'éprouver. Je verrai d'un œil ferme les fêtes, les grandeurs & les noces des autres ; je réſiſterai aux prières de mes frères, la préſence d'Endimir ne me fera pas le moindre effet, il me ſuffit de voir Uranio ; excepté lui tout m'eſt indifférent : en un mot je veux Uranio ou mourir.

Pour lors Arlinde dit en elle-même : Hélas ! je ne verrai que trop la conſtance de votre cœur, & vous ne ſerez que trop convaincue

de l'infidélité du mien ! Ah ! ciel, ne m'expose point à une si grande honte, donne-moi plutôt la mort ! Elle éprouva quelque temps la plus cruelle incertitude ; mais elle résolut enfin d'accompagner la princesse. L'envie de revoir Uranio la détermina de son côté, & l'emporta sur toute autre considération : elle se persuada même qu'elle profiteroit des circonstances qui pourroient se présenter pour tromper sa rivale : & qu'enfin si elle ne pouvoit réussir, elle pouvoit aussi-bien se donner la mort à Trébisonde, que par-tout ailleurs.

Quand les galères, que l'on arma promptement pour le voyage de la princesse, furent prêtes, elle partit avec une suite nombreuse & brillante. Le vent étoit admirable ; cependant Altobel l'accusoit de lenteur, dans l'impatience où il étoit de revoir sa chère Armeline. Stella demeuroit enfermée dans la chambre de poupe, & n'étoit occupée que de son amour & de son chagrin. Arlinde, que ses inquiétudes rendoient malade, prioit souvent le ciel d'interrompre le cours de cette navigation, & de former des tempêtes qui pussent fermer pour jamais à sa maîtresse le port de Trébisonde : ses vœux furent exaucés en partie, le temps devint contraire, & l'on fut obligé de relâcher à deux journées de cette ville. Altobel dépêcha

un courrier au prince Caloandre son frère, & le chargea d'une lettre, où il lui expliquoit les sentimens de sa sœur, & l'instruisoit franchement de la prévention & de l'opiniâtreté avec laquelle elle s'opposoit à son mariage avec Endimir.

Cette lettre fut rendue au prince Caloandre en présence d'Endimir. Caloandre la lut d'abord; mais il fut si troublé des nouvelles qu'il y apprenoit, qu'il voulut s'éloigner de son ami pour en achever la lecture. Non, non, s'écria Endimir, le coup est porté, il seroit encore plus affreux d'en suspendre la douleur: lisez-moi ma sentence, si je suis condamné à la mort, la plus prompte est la meilleure.

En prononçant ces paroles, il se jetta sur la lettre, & il se retira dans son appartement: après en avoir fait la lecture, il passa la nuit dans une si grande agitation, qu'il fut saisi dès le lendemain d'une fièvre très-violente; ses sentimens pour Stella étoient parvenus au dernier degré de l'amour, & il sentoit qu'il ne pouvoit vivre sans elle. Le même jour elle entra dans le port au son des trompettes & au milieu des acclamations du peuple.

L'impératrice vint au-devant de Stella jusqu'à la porte du palais, & lui dit en l'embrassant: princesse, rendez-moi mon fils que vos

rigueurs mettent au tombeau : je vais le perdre pour jamais dans la fleur de son âge, si vous ne lui témoignez quelque compassion. Je ne m'étonne pas qu'on adore tant de charmes; mais j'aurois lieu de m'étonner que le ciel les eût formés pour le malheur du genre humain.

Stella baissoit les yeux, elle cherchoit une réponse, & ne pouvoit la trouver; heureusement pour elle Endimir en cet instant se jetta à ses genoux; il étoit pâle, foible & tremblant, & ne marchoit qu'en s'appuyant sur Caloandre & sur Acomat. Belle princesse, lui dit-il, voilà votre Endimir, ou plutôt votre Uranio, ce chevalier aujourd'hui trop malheureux, mais qui croyoit pouvoir se flatter de vous plaire, lorsqu'il étoit à Constantinople. Aujourd'hui qu'il est empereur, & qu'il est ami de toute votre maison, pourquoi faut-il que vous le haïssiez, lorsqu'il brûle pour vous de l'amour le plus tendre & le plus parfait.

La princesse étonnée de tout ce qu'elle voyoit, jetta les yeux sur Altobel pour lui reprocher la tromperie qu'il lui avoit faite. Eh ! comment, s'écria-t-elle, m'a-t-on si cruellement abusée ! Altobel lui dit tout bas : c'est moi, ma sœur, qui pour vous faire épouser Endimir, vous ai caché son sort; je n'ai rien fait par moi-même, j'ai suivi le conseil d'Ar-

linde qui m'a confié la haine & l'éloignement que vous aviez pour Uranio ; il faut à préſent donner des preuves de votre prudence & de votre pitié pour un prince qui vous eſt cher, & qui n'adore que vous. Endimir pendant ce temps tenoit la main de la princeſſe, il la baiſoit & la mouilloit de ſes pleurs, en lui diſant : croyez, madame, que les Dieux, loin de vous permettre, vous défendent au contraire de faire périr un homme qui vous eſt ſi fidèlement attaché ; voyez l'état où deux jours de vos rigueurs m'ont réduit. Il eſt conſtant que je ne réſiſterai point au troiſième.

L'infante, qui avoit compris la vérité du fait au ſeul nom d'Arlinde, l'interrompit en s'écriant : c'en eſt aſſez, Endimir, c'en eſt aſſez, Uranio, je ne vous refuſois que par un excès d'amour. Louons le ciel de voir tous nos maux terminés, nous vivrons l'un & l'autre, & nous vivrons heureux ; voilà ma main, elle n'eſt qu'une ſuite de mon cœur.

Tout le monde fut charmé d'un conſentement ſi peu attendu ; mais Stella démêlant ſans peine la ſurpriſe qui régnoit au milieu de la joie de toute la cour, développa la trahiſon d'Arlinde, & ordonna qu'on la conduisît devant elle ; mais on vint preſqu'au même inſtant lui annoncer la mort de cette demoi-

ſelle : elle avoit été ſaiſie en débarquant par un friſſon affreux ; le déſeſpoir & la douleur avoient fait une ſi grande révolution en elle, qu'elle étoit expirée en entrant dans la ville. La princeſſe n'avoit aucune raiſon pour la regretter ; cependant elle ne put s'empêcher de la plaindre, & d'être touchée de ſon ſort : elle raconta tout haut les conſeils que cette fille lui avoit donnés. Ainſi en découvrant ſon amour pour Uranio, elle prouva que ſa haine pour Endimir n'étoit qu'une délicateſſe de ſentiment.

Fin du dix-neuvième Livre.

LIVRE VINGTIEME.

Les visites continuelles de la princesse Stella apportèrent un changement si considérable à la santé de l'empereur Endimir, qu'il fut en état de se lever au bout de trois jours, & qu'il n'eut plus d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse. Tous les illustres amans de cette cour ressentoient une joie impatiente, & soupiroient après l'instant heureux qui devoit mettre le comble à leur félicité: mais le destin, qui dispose du temps & des circonstances, en ordonnoit autrement; & la fortune qui leur paroissoit si favorable, voulut encore faire naître des accidens pour épouvanter Trébisonde, & pour troubler les plaisirs qu'on attendoit.

Tigrinde proposa un jour aux princes & aux princesses de venir se promener avec elle dans le paradis terrestre; c'étoit le nom que l'on avoit donné à un très-beau jardin qu'elle avoit à quelques milles de sa capitale. La nature & l'art sembloient avoir épuisé leurs trésors pour l'embellir. On s'y rendit, & l'on se dispersa dans les différens bosquets, au gré de son envie. Toute cette aimable assemblée ne respiroit que

la joie, & n'étoit occupée que d'un avenir heureux. Tigrinde étoit la seule qui paroissoit plongée dans une profonde mélancolie. La mort de Diane, & la double alliance qu'elle étoit au moment de faire avec l'empereur Poliarte, avoit ranimé les premières impressions de son cœur, cependant le souvenir de ses mécontentemens n'étoit pas encore absolument banni de son esprit; mais la vue de tant d'objets heureux ranimoit la vivacité de ses sentimens.

Tous les hommes montèrent à cheval, quand on se rassembla pour le retour; & cette illustre troupe marchoit déja dans une aimable confusion, lorsqu'on apperçut deux chevaliers qui venoient au grand galop, l'un du côté du midi, & l'autre de celui du septentrion. Ils arrivèrent & se présentèrent en même-temps devant Tigrinde. Le premier, qui prit la parole lui dit: madame, le gouverneur de Gonéa m'envoie à votre majesté, pour lui apprendre que le Turcoman Safar est entré dans cet empire avec cinquante mille chevaux, résolu de faire la conquête de Trébisonde, & d'empêcher le mariage du prince Caloandre avec la princesse Léonide. Le gouverneur, poursuivit-il, n'a point assez de forces pour lui résister, il supplie votre majesté de faire promptement marcher des troupes à son secours. Tigrinde, se voyant envi-

tonnée de tant de héros, & sachant qu'elle avoit un très-grand nombre de troupes sur pied, répondit, avec un sourire qui montroit le peu de cas qu'elle faisoit d'un semblable ennemi : le Turcoman fait bien de venir recevoir la punition de toutes les insolences que l'on a eu grand tort de lui pardonner. Et se tournant ensuite du côté d'Endimir ; c'est à vous, mon fils, à décider promptement du secours qu'il faut envoyer au gouverneur de Gonéa, & à punir l'orgueil d'un téméraire, qui a eu l'insolence d'enlever votre sœur ; car enfin, son projet auroit réussi sans la ressemblance de Caloandre.

Endimir alloit répondre ; mais Caloandre, enflammé de colère, prit la parole en ces termes : c'est moi seul, madame, que cette affaire regarde ; car enfin c'étoit moi qu'il comptoit faire périr, quand il a donné la mort à mon ami Léandre ; je l'ai su depuis par un chevalier très-bien instruit, & je dois venger cet assassinat. Laissez-moi donc conduire le secours ; je suis trop attaché à Léonide, pour ne pas aller recevoir celui qui vient pour l'épouser. Léonide ajouta : si j'étois délicate & foible comme le sont ordinairement les femmes, j'attendrois ce nouvel époux dans le palais ; mais je suis trop accoutumée aux armes pour ne pas aller au-devant de lui ; ainsi mon cher Caloandre, je vous accompa-

gnerai. Tous les autres se présentèrent aussi pour aller à la rencontre du Turcoman; mais le chevalier, qui arrivoit du côté du septentrion, leur dit alors: cessez, princes invincibles, de disputer sur une chose qui ne peut assurément que vous faire honneur; votre valeur ne sera pas sans occupation; & ceux qui n'iront pas recevoir le Turcoman, pourront s'employer d'un autre côté; car Arléte, le prince de Perse, qui n'est pas moins redoutable que Safar, marche aussi-bien que lui pour faire la conquête de Trébisonde; ses troupes sont même déja entrées dans l'empire par la province de Falco; elles inondent nos campagnes, & les plus fortes places ne sauroient leur résister. Le gouverneur de Falco, qui se défend courageusement, m'envoie aussi pour demander du secours. La situation avantageuse de cette ville lui fait espérer de pouvoir traîner le siége en longeur; cependant il se flatte que vous ne serez pas longtemps sans le secourir.

Tigrinde changea de couleur en apprenant cette seconde nouvelle. Endimir, qui s'en apperçut, lui dit en riant: ceux-ci peuvent encore venir, madame, nous avons de quoi les recevoir. Arléte ne se souvient plus apparemment que je l'ai fait tomber à mes pieds dans Constantinople, il ne sera pas long-temps sans se repentir

d'avoir pris les armes contre moi ; mais je n'aurai plus à présent la même douceur, ni la même compassion. Le prince Caloandre fera tête au Turcoman, pendant que je marcherai contre Arléte.

L'avis d'Endimir fut approuvé ; on revint promptement à la ville, où le nombre des chevaliers & des troupes étoit si grand, que Caloandre & Endimir partirent dès le lendemain, & se mirent chacun à la tête de dix mille hommes, pour aller recevoir les deux armées ennemies. Deux jours après Léonide & Acomat suivirent Caloandre avec dix mille autres chevaux. Altobel & les autres princes en conduisirent de leur côté un pareil nombre, pour soutenir les troupes d'Endimir. En un mot, il ne demeura personne avec Tigrinde ; car tout le monde voulut profiter d'une si belle occasion pour signaler sa valeur. On donna la permission aux chevaliers, sujets du Turcoman & du roi de Perse, de sortir de l'empire, & d'aller se joindre à l'étendard de leurs princes.

Caloandre apprit en chemin que la ville de Gonéa s'étoit rendue ; cette nouvelle l'obligea de s'arrêter auprès du bourg d'Albomaze, qu'il fit fortifier pour s'opposer à l'ennemi, & Léonide ne fut pas long-temps sans le joindre dans ce poste. Cependant le Turcoman s'approchoit

avec beaucoup de précaution; car il avoit appris par ses espions, qu'une armée brillante, quoique d'un nombre inférieur à la sienne, venoit à sa rencontre. Caloandre & Léonide sortirent de leur camp; & Safar comprit aisément par la vivacité des escarmouches, qu'il n'étoit pas aussi aisé de pénétrer jusques à Trébisonde, qu'il se l'étoit imaginé.

Endimir trouva de son côté, que l'armée de Perse faisoit encore le siége de Falco. La place avoit même déja soutenu un assaut, non-seulement à cause de sa bonté, mais parce que la garnison se flattoit d'être secourue. Le prince Arléte voyant que l'armée ennemie étoit si foible, n'en tint pas compte, & commanda un nouvel assaut, qui auroit certainement emporté la ville; mais Endimir, qu'Altobel avoit joint dans l'intervalle, prit ce temps pour l'attaquer lui-même, ce qui le contraignit à faire diversion. Il y eut beaucoup de monde de tué dans ce combat; & pendant sa durée, Endimir fit retrancher une montagne sur laquelle il se retira avec toute son armée. Quand la nuit fut venue, il perfectionna ses ouvrages, & comme le poste qu'il occupoit étoit avantageux, il fatiguoit les troupes d'Arléte par des attaques continuelles.

Pendant ce temps, Tigrinde étoit occupée à Trébisonde de ses anciennes amours, & de

la frayeur que lui inspiroient ses nouveaux ennemis; mais elle pensoit, pour se rassurer, à la valeur de ceux qui prenoient sa défense; & pour soulager ses tendres inquiétudes, elle imaginoit que Poliarte n'ayant plus de femme, pourroit réparer les torts qu'il avoit avec elle. Elle eut été moins agitée, si elle avoit connu les sentimens qu'il lui conservoit.

Poliarte étoit affligé d'avoir perdu la belle Diane; mais il se consoloit en songeant à la paix qui venoit de se conclure entre les deux empires, & aux mariages de ses enfans. Il se représentoit Trébisonde remplie des fêtes que tant d'heureux événemens y devoient nécessairement attirer. Il avoit beaucoup d'envie d'en augmenter la joie par sa présence; mais il étoit retenu par la crainte de paroître devant Tigrinde. Il croyoit que l'amitié qu'elle avoit pour Caloandre, comme chevalier de Cupidon, & les intérêts publics l'avoient engagée à faire la paix; mais qu'elle n'avoit rien diminué de la haine particulière qu'elle avoit pour lui. Il se rappeloit ensuite l'amour qu'il avoit ressenti pour elle, & le tort qu'il lui avoit fait en lui manquant de foi; & d'un autre côté, il savoit qu'elle n'avoit pas moins d'attraits pour lors, que dans le temps qu'il lui étoit le plus tendrement attaché. Toutes ces réflexions faisoient renaître sa

première flamme, & il s'y livroit avec plaisir.

Son ardeur rallumée lui fit imaginer plusieurs projets différens; mais enfin, voici à quoi il se détermina. Il fit appeler Polémon; ce jeune prince, son neveu, étoit doué d'une valeur & d'une prudence admirables. L'empereur lui confia qu'il avoit résolu de partir secrètement pour se rendre à Trébisonde, qu'il trouveroit les moyens de n'y être point reconnu, & de démêler les sentimens de Tigrinde. Pour vous, continua-t-il, mon cher Polémon, je vous charge de faire équiper, pendant mon absence, tous les vaisseaux qui sont en état de servir, & de vous tenir prêt à faire voile avec vingt mille hommes d'élite, au premier ordre que vous recevrez de moi; car j'apprends que toute l'Asie est en mouvement, & que l'empire de Trébisonde est menacé: qui sait par conséquent si nous ne serons pas assez heureux pour donner du secours à Tigrinde?

Tous les préparatifs furent bientôt achevés. L'empereur quitta sa cour, & Polémon fut le seul homme de Constantinople qui fut dans le secret du voyage. Polisarte débarqua, après une heureuse navigation, dans un petit port qui n'étoit éloigné de Trébisonde que d'environ quatre lieues. Il passa la nuit dans une hôtellerie, où son hôte l'entretint des attaques imprévues du Turcoman & du Persan.

Cette nouvelle lui fit d'abord beaucoup de peine, à cause de l'intérêt qu'il prenoit à la tranquillité de Tigrinde ; mais d'un autre côté, il fut charmé d'être arrivé dans un temps où il pourroit mettre sa valeur en usage pour son service. Le jour suivant il se mit en chemin ; il montoit un cheval plus blanc que la neige, & plus impétueux que l'aquilon. Ses armes étoient brillantes, & l'on voyoit une tigresse peinte sur son bouclier. L'âge ne lui avoit ôté ni la vigueur, ni la bonne mine ; car il n'avoit pas encore quarante ans accomplis.

Lorsqu'il fut auprès du palais, il jugea, par l'empressement d'un homme qu'il y vit entrer, que c'étoit un courier que l'on envoyoit à l'impératrice. Cet homme étoit accompagné d'un grand nombre de curieux, qui vouloient savoir les nouvelles dont il étoit chargé. Poliarte ne doutant point qu'il ne fût dépêché par ses enfans, suivit la foule jusques dans la grande salle. Tigrinde étoit sur son trône, & s'entretenoit après son dîner avec Stella & la princesse Armeline. Poliarte, sans hausser la visière de son casque, considéra avec beaucoup d'attention cet objet qu'il avoit tant aimé, & il y trouva les mêmes agrémens. Le courier prit la parole, & dit à haute voix :

Votre majesté ne doit plus être occupée ni du Turcoman, ni du Persan; elle ne doit penser qu'aux moyens de résister à l'armée que le redoutable Brandilon a rassemblée dans la Tartarie, uniquement pour vous détrôner; il met tout à feu & à sang, rien ne peut lui résister sur vos frontières, & il marche droit à Trébisonde. Le baron Daricus m'envoie pour vous donner cet avis, il se rendra ici demain avec le peu de troupes qu'il a pu rassembler. Il imagine que n'ayant personne auprès de vous pour vous défendre, ce secours, tout foible qu'il est, pourra vous être nécessaire.

L'impératrice fut abattue de cette nouvelle, car elle n'ignoroit pas le peu de forces qu'elle avoit pour résister à une armée conduite par un homme aussi redoutable, & le seul nom de Brandilon avoit fait évanouir la princesse Armeline. Poliarte prit le temps que Tigrinde avoit les yeux baissés, & leva sa visière pour se faire connoître à sa fille Stella, qui le reconnut avec étonnement; mais il mit le doigt sur sa bouche, pour lui faire comprendre qu'il ne vouloit pas être reconnu. Ensuite il s'approcha du trône, & saluant l'impératrice avec beaucoup de respect: madame, lui dit-il, trois armées saccagent vos provinces, & peuvent en un sens rendre vos craintes raisonnables;

mais cependant vous ne devez point désespérer de vous défendre contre ce nouvel ennemi ; vos sujets ont les yeux attachés sur vous ; vous devez donc les rassurer par votre fermeté. Croyez-moi, faites savoir au prince Caloandre, & au généreux Endimir, les nouvelles que vous venez de recevoir de Brandilon : ordonnez-leur en même-temps d'abandonner la campagne à la discrétion des ennemis, de jetter dans les places un petit nombre des meilleurs chevaliers, & de se rendre ensuite auprès de vous avec le reste de leurs troupes ; pour lors vous serez en état de résister à vos ennemis ; & d'attendre le secours de vos alliés. Vous pourrez défendre cette ville pendant deux ou trois jours, avec les troupes que vous amène Daricus ; nous pourrons même nous servir des femmes avec avantage, elles nous aideront à repousser l'ennemi, en les plaçant en de certains endroits. Je suis un étranger, que les fêtes que l'on doit faire pour les mariages des princes vos enfans, ont attiré dans votre cour ; mais je suis prêt à sacrifier ma vie pour vous ; & pour vous aider à défendre cette ville. Jugez donc ce que feront vos peuples, qui non-seulement vous aiment, mais qui sont encore conduits par leur propre intérêt. Soyez persuadée, madame, que vous les verrez combattre jusqu'au dernier soupir.

Tigrinde regardoit le chevalier avec beaucoup d'attention, & trouvoit qu'il n'étoit pas possible d'avoir plus de majesté sur le visage ; elle admiroit sa belle taille ; elle étoit touchée de sa façon de parler ferme & réservée ; en un mot, il lui parut aussi propre à lui donner de bons conseils, qu'à les exécuter. Enfin elle se sentit un peu rassurée, & se reprocha même la foiblesse qu'elle avoit témoignée ; elle en rougit, & n'en devint que plus belle : loin d'être fâchée du reproche que ce chevalier venoit de lui faire, elle lui en sut bon gré, & lui répondit d'un air tranquille :

Je suis persuadée, chevalier, que le ciel ne vous a pas envoyé ici sans dessein ; votre air & vos conseils me donnent à présent assez de courage pour ne redouter aucun événement. Je vais donc faire exécuter ce que vous me conseillez. Et sur le champ, elle dépêcha des couriers aux deux armées. On fit prendre les armes à tous les habitans de la ville, qui étoient en état de les porter ; enfin, les ordres furent si bien donnés, les postes si bien distribués, que tous les habitans pouvoient arriver sur les murailles au premier son des trompettes. Pendant que Tigrinde donnoit quelques ordres, Poliarte profita de cet instant pour faire entendre plus clairement à sa fille qu'il ne

vouloit point être connu, & se retira après avoir pris congé de l'impératrice.

Le lendemain il arriva un courier du baron Daricus, par lequel il mandoit qu'il se retiroit en bon ordre avec deux mille chevaux & trois mille soldats qu'il avoit rassemblés, pour les dérober à la fureur de l'ennemi, & pour les employer à la défense de Trébisonde; mais qu'il étoit suivi par quatre mille chevaux de l'avant-garde de Brandilon, qui le pressoient vivement; & qu'ainsi il se trouvoit obligé, pour sauver son infanterie, d'exposer sa cavalerie à un combat très-désavantageux. Le courier ajouta, que Daricus n'étoit qu'à trois lieues de Trébisonde, & qu'il avoit profité d'une hauteur pour faire tête aux Tartares. Poliarte s'écria aussi-tôt, en regardant l'impératrice: que votre majesté pardonne à l'attachement que j'ai pour cet empire, si je lui parle avant qu'elle m'adresse la parole. Le salut de cette ville dépend de l'arrivée du baron Daricus & de ses troupes. Je sais qu'elle est encore plus dépourvue de chevaux que de chevaliers, ainsi nous ne pouvons lui envoyer un secours trop considérable; cependant si nous pouvions seulement assembler cent chevaux, j'oserois vous répondre de les disposer de façon, que la troupe paroîtroit assez consi-

dérable aux ennemis pour les intimider. Mais si votre majesté ne peut rassembler cette petite troupe, je la prie de me permettre d'aller seul pour lui prouver l'envie que j'ai de la servir. On approuva son conseil; & Tigrinde lui ayant demandé son nom, il répondit qu'il s'appelloit le chevalier de la Tigresse; & qu'il étoit venu pour féliciter Uranio, son intime ami, sur tout ce qui lui étoit arrivé d'heureux. Tigrinde le remercia, & lui répondit: qu'elle l'estimoit autant par rapport à lui-même, qu'à cause de l'amitié qu'il avoit pour Endimir. Ensuite elle ordonna qu'on fît monter cent hommes à cheval, dont elle lui confia le commandement. Après le départ du chevalier de la Tigresse, l'impératrice fit publier que tout le monde se tînt prêt le lendemain pour défendre les murailles, & disposa toutes les choses nécessaires pour soutenir un assaut. Cependant elle étoit dans une grande inquiétude sur les troupes que conduisoit le baron Daricus: il est vrai qu'elle espéroit beaucoup de la valeur du chevalier de la Tigresse; car elle la croyoit proportionnée à toutes les autres belles qualités qu'elle admiroit en lui.

Le soleil étoit sur le point de se coucher, quand on apperçut de loin les troupes du baron, qui s'approchoient de la ville en bon

ordre. Ces nouvelles donnèrent du courage au peuple, & causèrent beaucoup de joie à l'impératrice. Quand les troupes furent entrées, & que Daricus eut donné ſes ordres pour leur logement & pour ſecourir les bleſſés, il ſe rendit au palais où Tigrinde l'attendoit; elle ſavoit déja que le combat avoit été fort vif. Il ſe mit à genoux devant elle; & après lui avoir demandé la permiſſion de lui rendre compte de l'affaire, il lui en fit ainſi le détail:

L'on entend ordinairement parler des grandes armées avant que de les voir arriver; mais celle de Brandilon eſt entrée dans cet empire préciſément comme la foudre, dont la chûte eſt ſouvent auſſi imprévue que redoutable. J'ai raſſemblé le peu d'hommes que j'ai trouvé capables de porter les armes, & je les ai conduits ici, où je ſais qu'il n'y a point de troupes; enfin j'arrive avec mille ſoldats & deux mille chevaux, avec leſquels je me ſuis retiré en bon ordre. Quelques troupes de l'avant-garde de Brandilon ont donné d'abord ſur mon arrière-garde, & m'ont attaqué ſans relâche avec une extrême vivacité; car ils ſe ſont ſans doute imaginé que la priſe de Trébiſonde leur ſeroit plus difficile s'ils m'y laiſſoient entrer.

Un détachement de ſix mille chevaux m'a ſuivi avec tant de diligence, que je ne pouvois

plus éviter le combat. J'ai trouvé ce matin un poste assez avantageux, où j'ai fait alte; j'ai mis mes troupes en bataille, & je les ai exhortées à se bien défendre: c'est alors que je vous ai envoyé demander du secours. Les ennemis se confiant en leur nombre, ont marché à moi, sans considérer le désavantage du terrein. Le combat a duré long-temps avec une grande perte de leur côté; mais celle que nous faisions, quoique plus médiocre, étoit bien plus considérable; en un mot, on voyoit clairement qu'une heure de combat auroit suffi pour nous détruire absolument; notre seul désespoir nous soutenoit encore, & nous ne pensions plus qu'à vendre notre vie bien cher, quand nous avons vu une petite troupe fondre sur le flanc des Tartares, en criant; CALOANDRE, ENDIMIR, LÉONIDE!

Ces noms fameux ont jetté l'effroi dans le cœur des ennemis. La perte qu'ils ont faite en un instant, leur a donné lieu de croire que le secours étoit plus considérable; cette même idée a augmenté le courage des nôtres. En même-temps nous avons vu le chevalier de la Tigresse qui perçoit les escadrons avec une rapidité digne du Dieu de la guerre; ses moindres coups étoient mortels, & rien ne lui résistoit. Alors la victoire s'est promptement

tournée

tournée de notre côté; nous avons tué tant de monde aux Tartares, qu'ils ont été obligés de prendre la fuite. Mais ils seront ici après-demain au plus tard, ils voudront sans doute se venger de ce petit échec; ainsi vous n'avez pas un moment à perdre pour vous préparer à la défense.

Le baron cessa de parler, & l'impératrice, toute occupée qu'elle étoit de plusieurs idées, fut sur-tout frappée de la valeur du chevalier de la Tigresse. L'estime qu'elle avoit déja pour lui, jointe à un avantage aussi important dans les circonstances présentes, la préparoit à des sentimens qu'elle n'attribuoit pour lors qu'à la reconnoissance. Je suis très-contente de votre valeur & de votre conduite, répondit-elle à Daricus; mais pourquoi le chevalier de la Tigresse n'est-il pas avec vous? Il est allé se désarmer, lui repliqua le baron, & faire panser deux blessures qu'il a reçues dans le combat.

A peine Daricus eut-il prononcé ces paroles, que le chevalier de la Tigresse parut sans armes, & vêtu d'un habit magnifique. Il se jetta aux pieds de Tigrinde, & lui fit grand plaisir en lui baisant la main. Me voici, madame, lui dit-il, prêt à de nouveaux combats, & à recevoir de nouvelles blessures pour votre service; celles-ci sont légères & ne peuvent m'arrêter.

Tigrinde sentit des mouvemens très-singuliers dans son cœur, en voyant ce chevalier à ses genoux. Elle se reprocha vivement la violence du goût qu'elle prenoit pour lui; cependant elle lui dit avec amour, & charmée de voir que ses blessures n'étoient pas considérables : Votre vue m'avoit répondu de la grande valeur dont vous venez de donner des preuves; le baron confesse qu'il vous doit la vie, & moi j'avoue que je vous dois une reconnoissance éternelle, je suis bien aise d'apprendre que vos blessures sont peu dangereuses; mais elles seront toujours gravées dans mon cœur. Si Brandilon vous trouve pour défendre cette place, je dois espérer qu'il ne l'emportera pas. Commandez mes troupes avec le baron, il a beaucoup de confiance en vous, & j'en ai une entière dans tous les deux.

Les deux chevaliers se retirèrent pour donner quelques ordres dans la ville, & laissèrent Tigrinde en proie au trouble qui l'agitoit. Elle sentoit que son cœur voloit après le chevalier de la Tigresse, & cependant elle ne pouvoit oublier Poliarte. En levant les yeux au ciel pour lui reprocher la cruauté de sa destinée, elle apperçut le portrait de cet empereur qu'elle avoit toujours dans sa chambre. Perfide, s'écria-t-elle en soupirant, c'est toi seul

qui causes toutes mes peines! Si le tort que tu m'as fait ne t'avoit pas banni de mon cœur, le chevalier de la Tigresse ne me feroit pas à présent tant d'impression, & veuf de la femme pour qui tu m'as abandonnée, la paix & les alliances auroient pu former des nœuds que je désirois il n'y a pas encore long-temps, & qui me seroient maintenant odieux. Regarde, ingrat, où m'a conduit ton infidélité, à te haïr, à te détester & à aimer un inconnu.

La tendre impératrice déraisonnoit ainsi toute seule; enfin la haine, l'amour & la crainte lui causèrent une si grande agitation, qu'il lui survint un peu de fièvre, & qu'elle fut obligée de garder le lit. Les médecins attribuèrent la cause de cette maladie aux dangers où se trouvoit l'empire.

Le lendemain on apperçut l'armée de Brandilon, l'on ferma les portes de la ville, & tout le monde courut sur les murailles, sous les ordres du baron Daricus & du chevalier de la Tigresse. L'expérience que l'on avoit faite de sa valeur, animoit les moins courageux; Brandilon vint camper sans aucun obstacle sous les murailles, & dans l'impatience où il étoit de satisfaire sa vengeance, il vouloit donner l'assaut sur le champ: mais on lui représenta que ses troupes étoient trop fatiguées.

Brandilon fit ses dispositions à la pointe du jour suivant, pour donner l'assaut. Il dit en peu de mots à ses troupes, pour leur donner courage, que Trébisonde n'étoit défendue que par des femmes & par des enfans; ce discours étoit suffisant, quoique dans le fonds il fût inutile : car les Tartares avoient tant de confiance en sa valeur, & le craignoient si fort, que tout leur paroissoit aisé sous ses ordres. L'attaque fut faite avec autant de courage que de vivacité; on approcha les machines, on sappa les murs, on posa les échelles, & l'on monta aussi fièrement que s'il n'y avoit eu personne pour défendre les remparts; mais une grande quantité de pierres, de poix & d'huile bouillante que l'on jetta, modéra l'ardeur d'un assaut si téméraire: plusieurs des plus courageux qui montèrent malgré les obstacles, furent percés de coups, & précipités du haut des murs. Ils furent encore plus vivement repoussés dans le quartier que le chevalier de la Tigresse défendoit : car il faisoit voler des têtes, & renversoit dans le fossé des corps si tronqués, & si défigurés, que ceux qui les voyoient en étoient épouvantés.

Brandilon, plus furieux qu'un lion déchaîné, perçoit tous ceux des siens auxquels il voyoit prendre la fuite, pour les forçer à retourner

à la charge, & ceux qui lui obéissoient alloient chercher la mort pour éviter les coups qu'il leur portoit. Malgré la résistance des assiégés, il n'y avoit pas assez de troupes dans la ville pour garnir les murailles que l'on attaquoit de tous côtés; ainsi les ennemis s'en emparèrent dans plusieurs endroits. Le chevalier de la Tigresse passoit d'un poste à l'autre: Daricus en faisoit autant, & chaque moment varioit la fortune, & balançoit la victoire.

La place fut plusieurs fois sur le point d'être emportée: car les Tartares s'opiniâtroient à l'assaut; mais la défense fut encore plus vive, & dans le temps que les forces & le courage étoient prêts à manquer aux habitans de Trébisonde, le soleil se coucha; par conséquent la ville fut sauvée des mains de Brandilon. Il fit alors sonner la retraite avec une rage & une fureur inconcevable mais avec une ferme résolution d'employer l'une & l'autre le lendemain: il jura même d'entrer seul dans la ville, & d'y mettre tout à feu & à sang.

On portoit continuellement des nouvelles à l'impératrice pendant l'assaut: ainsi elle fut plusieurs fois au moment de s'embarquer, & d'abandonner la ville, car elle avoit cinq galères toutes prêtes pour se retirer en cas que la place fût emportée. On ne parloit à

Tigrinde que de la valeur du chevalier de la Tigresse; ce qui ne diminuoit pas les impressions qu'il avoit faites sur elle. Enfin les dernières nouvelles qu'elle apprit, furent la retraite des Tartares: on lui dit en même-temps que Daricus étoit allé faire panser ses blessures, & que le chevalier de la Tigresse étoit déja désarmé, & qu'il étoit dans la salle. L'impératrice en fut charmée, & donna ordre qu'on le fît promptement entrer; il vint, & lui raconta tout le détail du combat, passant légérement sur ses propres exploits, & s'étendant avec éloge sur ceux de Daricus. Tigrinde lui demanda quelle espérance il avoit pour le lendemain. Poliarte lui répondit, qu'il avoit péri beaucoup de monde ce jour-là; que le nombre des blessés étoit considérable; & qu'ainsi il y auroit encore moins de troupes sur les remparts, mais que la perte des ennemis diminueroit aussi le nombre des attaquans. Il lui représenta qu'elle devoit naturellement espérer du secours de ses armées, qui sans doute étoient en marche pour la tirer du danger où elle se trouvoit; il ajouta, que le ciel ne permettroit pas l'accomplissement des mauvais desseins de ses ennemis, & qu'elle étoit si tendrement aimée de ses sujets, qu'ils étoient déterminés à combattre jusqu'à la mort. Pour

moi, continua-t-il, je ne craindrai jamais de la rencontrer, tant qu'il s'agira d'un motif aussi glorieux que celui de vous servir. Le chevalier cessa pour lors de parler, & l'impératrice, après un moment de réflexion, lui dit : je vois, chevalier, par le récit que vous me faites, qu'à moins d'une grace particulière du ciel, la ville sera demain au pouvoir des Tartares, & que vous serez vous-même accablé par leur multitude ; mais je voudrois, par l'autorité que votre politesse me donne sur vous, vous ordonner de vous retirer au palais quand la ville sera prise : vous éviterez avec moi la cruauté du vainqueur ; je serois trop affligée, si, fuyant & perdant mon empire, je n'avois à mes côtés cette épée qui peut me le rendre : conservez-vous donc pour des temps où je serai plus heureuse, & où je pourrai vous donner des preuves de ma reconnoissance, & profiter des avantages de votre valeur. Ensuite ils parlèrent d'autres choses, & cette conversation ne servit encore qu'à augmenter les sentimens de Tigrinde pour le chevalier, qui s'en apperçut. Il ne s'agissoit plus que de trouver une occasion favorable de faire connoître les siens à Tigrinde. Le hasard lui ayant fait lever les yeux, il reconnut son portrait en face du lit : il crut pouvoir s'en servir pour faire tomber l'entretien sur lui-

même. Il affecta de regarder cette peinture avec attention, & dit ensuite à Tigrinde : madame, c'est-là sans doute le portrait d'un des princes vos enfans, je lui trouve quelque ressemblance avec Léonide. Non, non, lui repliqua Tigrinde, ce n'est aucun de mes enfans; celui que vous voyez auroit dû être leur père.

Je pourrai soulager mes peines en vous les racontant, puisque vous n'êtes ni de cette cour, ni de celle de Constantinople, & que je compte autant sur votre fidélité, que si vous étiez mon sujet. Ce portrait est celui de Poliarte, le plus grand ennemi que j'aie au monde; les alliances que je viens de faire, me forcent à le dissimuler, & m'ôtent absolument l'espérance de me venger de cet ingrat.

Tigrinde s'arrêta tout court, se repentant peut-être d'en avoir trop dit. Madame, lui répondit le chevalier, je voudrois pouvoir vous être aussi utile que je saurai vous garder le secret, & vous prouver ma fidélité : vous me trouverez toujours disposé à partager vos peines. J'ai moi-même éprouvé les plus grands revers de la fortune, & j'ai su les surmonter : vous en ferez autant avec un peu de courage. A l'égard de la guerre, vous verrez bientôt vos ennemis exterminés, vos armées comman

dées par les plus grands généraux du monde se réuniront, & rien ne pourra leur résister; mais quant à la haine que vous inspire Poliarte, je puis vous dire, avec la liberté que vous m'avez donnée, qu'elle est injuste, & peu digne d'un cœur aussi généreux que le vôtre: il est vrai que Poliarte vous a manqué de foi, & qu'il a mérité votre indignation; en supposant que l'on ne doive faire aucune réflexion sur l'âge qu'il avoit alors, sur l'éloignement où vous étiez, sur la présence de Diane qu'il a épousée, sur la soummission qu'il devoit à son père; sur les intérêts de son état, enfin sur le destin qui le vouloit ainsi. Il est vrai qu'ayant été offensée, vous avez pu signaler votre ressentiment; mais les torrens de sang innocent que vous avez fait répandre, ne devroient-ils pas vous avoir appaisée? Devriez-vous après cela conserver aucune idée de vengeance? Si la fortune vous a ôté Poliarte pour le donner à Diane, elle peut aujourd'hui vous le rendre; il est libre par la mort de cette princesse, & si la renommée n'en impose pas, jamais son attachement pour vous ne s'est éteint, & son plus grand désir seroit de pouvoir réparer le passé. Croyez-moi, Tigrinde, livrez-vous à ces idées, elles vous conviennent mieux que celles qui vous occupent.

L'impreſſion qu'un diſcours ſi ſage fit ſur l'eſprit de Tigrinde, lui fit garder long-temps le ſilence; elle reprit ainſi la parole: Poliarte n'a pas ſu me poſſéder quand il le devoit, & quand la choſe étoit en ſon pouvoir: pour moi je ne puis penſer à lui à préſent; je ne ferai même rien de ce que vous venez de me dire, & je ne m'attendois pas à recevoir ces conſeils de vous. Allez vous repoſer de la fatigue que vous avez eſſuyée aujourd'hui, & vous mettre en état de ſoutenir celle que vous devez avoir demain.

Le chevalier fut étonné de cette réponſe, & brûlant d'amour à l'aſpect de tant de beauté, il ſe leva en diſant: je ſors, madame, pour vous obéir; mais non pour me repoſer; je ne dois m'attendre à goûter aucun repos, puiſque je n'ai pu tranquilliſer votre cœur. Pour lors il lui fit une profonde révérence, & ſortit.

Tigrinde dormit peu cette nuit, & fut occupée des bons conſeils du chevalier de la Tigreſſe: elle les auroit ſuivis ſans doute ſans le mérite de celui qui les avoit donnés. Poliarte de ſon côté fit des réflexions très-exactes ſur toutes les réponſes de Tigrinde, & malgré ſon attention, il ne put deviner le ſens de ſes dernières paroles.

Les tambours & les trompettes sonnèrent à la pointe du jour pour appeller les assiégeans à l'assaut, & les assiégés à la défense des murailles; l'attaque fut très-vive. Brandilon étoit dans une colère épouvantable, & ses soldats qui le craignoient plus que la mort, méprisoient tous les dangers; l'avantage fut égal de part & d'autre pendant quelques heures; mais enfin Brandilon ne pouvant souffrir une plus grande résistance, prit une grosse échelle, & l'appuya contre les crénaux, malgré les pierres & la poix bouillante que l'on jettoit sur lui.

Ses troupes poussèrent de grands cris de joie d'abord qu'elles l'apperçurent sur la muraille. Les assiégés au contraire prirent l'épouvante: une foule de Tartares accourut pour monter par le chemin que leur général leur avoit frayé. Brandilon qui connoissoit la ville, prit avec lui cinquante soldats, & s'empara d'une porte. Le chevalier de la Tigresse attiré par le désordre qui régnoit en cet endroit de la ville, s'élança au milieu des ennemis qui entroient en foule; sa valeur en fit bientôt un prodigieux carnage. Brandilon de son côté faisoit une si grande boucherie, que Poliarte en fut étonné; mais voyant que personne ne pouvoit lui tenir tête, & qu'il tailleroit lui seul toutes les troupes de Tigrinde en pièces, si l'on n'y mettoit obstacle,

il s'avança fièrement contre lui, & lui porta un prodigieux coup d'épée sur le cimier de son casque.

Les armes de Brandilon étoient d'une si grande épaisseur, que le coup de Poliarte ne put les percer. Alors ils s'acharnèrent l'un contre l'autre, & comme ils étoient tous deux pénétrés d'une égale fureur, leur combat devint effroyable. Tigrinde fut bientôt informée de l'avantage des Tartares, elle apprit qu'ils étoient entrés dans la ville malgré les efforts du brave Daricus, & que Brandilon étoit aux prises avec le chevalier de la Tigresse. Cette nouvelle répandit la confusion dans le palais; l'impératrice, qui s'étoit levée pour prendre plus aisément la fuite, ordonna que l'on ne songeât qu'à son embarquement.

Poliarte avoit déja reçu plusieurs blessures; mais son grand courage & son amour pour Tigrinde le soutenoient encore. Daricus combattoit d'un autre côté en homme désespéré, moins dans l'espérance de sauver la ville, que dans le dessein de se rendre illustre par une belle mort. Le carnage, l'horreur & la confusion régnoient de tous côtés, quand on entendit retentir dans la campagne les noms glorieux de Caloandre, d'Endimir, de Léonide & d'Altobel; & l'on s'apperçut en même-temps

que l'ardeur des Tartares commençoit à se ralentir.

Les assiégés, persuadés que le ciel leur envoyoit du secours, reprirent alors courage, & ils ne se trompoient pas : car les deux armées des princes s'étoient jettées en même-temps sur le camp de Brandilon, qui n'avoit pris aucune précaution de ce côté, & cette imprudence lui coûta cher. Les Tartares qui étoient déja dans la place, ne songeoient qu'à se retirer ; il fut lui-même entraîné par le torrent des fuyards, & contraint d'aller s'opposer aux nouveaux ennemis qui lui étoient survenus.

La nuit sépara les armées, & laissa la victoire indécise ; mais dans le fonds c'en étoit une bien grande pour les princes que d'avoir sauvé Trébisonde. Les médecins & les chirurgiens visitèrent Poliarte quand il fut rentré dans le palais, & trouvèrent que ses blessures étoient trop considérables, & en trop grand nombre pour espérer de le guérir.

Dans le désespoir où Tigrinde se trouva réduite, elle envoya promptement au camp de Caloandre, pour le prier de lui envoyer le fidèle Durillo, pour avoir soin du chevalier de la Tigresse, dont la valeur avoit conservé son empire.

Durillo arriva le soir même, & jugea plus favorablement des blessures de Poliarte que n'avoient fait les chirurgiens de Trébisonde. Il employa son précieux baume, & répondit à Tigrinde de la guérison du blessé. Quand Poliarte se trouva seul avec Durillo, il se fit connoître à lui, & l'envoya au camp, pour engager Caloandre & les autres à lui garder le secret, au point même d'en faire mystère à Léonide elle-même. Durillo s'acquitta très-bien de sa commission, & revint le lendemain au point du jour.

Les armées de Safar & d'Arléte se joignirent dès le même jour à celle de Brandilon ; & ces trois princes firent un traité, dans lequel ils convinrent que Safar auroit Léonide, Arléte la ville de Trébisonde avec les provinces maritimes, & Brandilon l'infante Arméline & les provinces de Falco & d'Oropésia. Leurs trois corps de troupes formoient une armée de cent trente mille hommes ; Caloandre & Endimir n'en avoient pas tout-à-fait quarante mille. Cette supériorité de forces rendoit les alliés insolens ; mais malgré leur valeur, & malgré l'avantage du nombre, ils apprirent bientôt en différentes occasions qu'il n'étoit pas aisé de vaincre tant de héros rassemblés sous les étendards de Tigrinde.

Trébifonde défendue par une forte garnifon ne craignoit plus les affauts; Caloandre & les autres princes qui s'étoient retranchés, harceloient les ennemis fans aucun relâche, le fiége traînoit en longueur, & la faifon s'avançoit.

Les princes entroient fouvent dans Trébifonde, & tenoient confeil dans la chambre de Poliarte, qui fe portoit de mieux en mieux. Sa foibleffe l'empêchoit de fignaler fon bras; mais on profitoit de fa prudence, & l'on ne dut qu'à lui le plan que l'on fuivoit dans cette guerre, & qui détruifoit les projets des alliés.

Un jour que tous les princes étoient affemblés chez Poliarte, dont ils avoient l'attention de ne jamais parler que fous le nom du chevalier de la Tigreffe, on leur préfenta un hérault d'armes qui venoit du camp des ennemis; il leur dit en préfence de Tigrinde, que Brandilo, Safar & Arléte touchés de voir répandre tant de fang innocent, leur propofoient un combat en champ clos, entr'eux & Caloandre, fecondé par Endimir & par Altobel, aux conditions, que fi les trois premiers étoient vaincus, ils fe retireroient avec leurs troupes, & céderoient à Tigrinde la Tartarie de Précop, qui étoit à fa bienféance: mais que s'ils remportoient la victoire, Léonide deviendroit l'époufe du Turcoman, Arméline celle de

Brandilon, & qu'Ariéte auroit Trébisondè avec trois provinces maritimes. Brandilon ne demandoit rien, jugeant aisément que l'on n'accepteroit pas le défi, s'il exigeoit que Tigrinde fût dépouillée de ses états.

On fit passer le héraut dans une chambre voisine, quand on eut entendu sa proposition; & l'on délibéra sur le parti qu'on devoit prendre. Caloandre & Altobel vouloient qu'on acceptât le défi; mais ils excluoient la condition de céder Léonide & Arméline. Endimir ne témoignoit pas moins d'empressement pour le combat; mais il protestoit qu'il ne mettroit jamais aucune partie des états de sa mère au risque d'un combat. Léonide étoit furieuse de voir que les ennemis fussent assez téméraires pour demander sa personne comme un prix de la victoire. Arméline pleuroit, & Tigrinde ne savoit que résoudre. Enfin le chevalier de la Tigresse prit la parole en ces termes :

J'espère, seigneurs, que vous ne serez point fâchés que je vous mette tous d'accord. La manière dont vous résistez aux ennemis, leur fait perdre l'espérance de vous forcer avant l'arrivée des secours que vous attendez. Ils savent que vos trois épées, qui sont la terreur & la ruine de leurs troupes, sont le plus grand obstacle qu'ils puissent trouver à leurs desseins.

Ils

Ils sont persuadés que s'ils vous avoient fait périr, rien ne les empêcheroit de subjuguer Trébisonde. J'avoue que se confiant en leur valeur, & sur-tout en celle de Brandilon, ils se flattent de remporter la victoire. Mais je suis persuadé que le seul désespoir les anime, & qu'ils s'embarrasseront peu des conditions, pourvu que vous acceptiez le combat. Vous ne devez, en aucune manière, faire entrer les droits des princesses dans cet arrangement; ce seroit violer ceux de l'honneur & de l'amour: ainsi la colère de la vaillante Léonide me paroît juste. Je n'approuve pas non plus que l'on abandonne à l'incertitude d'un combat particulier, le sort d'un empire que nous avons plus d'un moyen pour soutenir. Je crois donc qu'il faut accepter le défi, mais rejetter toutes les conditions qu'on nous propose; par-là nous montrerons aux ennemis que nous ne sommes point les dupes de leur finesse, & que leur valeur ne nous épouvante pas. Cependant comme il faut toujours donner un avantage aux vainqueurs, je crois qu'il seroit juste de convenir que les chevaliers qui combattront pour nous, seront prisonniers, s'ils ont le malheur d'être vaincus; & que les alliés, au contraire, pourront s'en retourner librement, quand même la fortune les auroit fait succomber dans cette entreprise.

Le fentiment de Poliarte fut approuvé de tont le monde, malgré l'alarme qu'il caufoit aux princeffes. On chargea le Baron Daricus d'accompagner le héraut, & de porter la réponfe aux ennemis. Endimir choifit des armes parfaites dans l'arfenal. Altobel fit accommoder les fiennes, perfuadé qu'il n'en pourroit trouver de meilleures, ni qui lui convinffent davantage. Pour Caloandre, il étoit content de fon cheval, & de fes armes d'os de poiffon; mais Tigrinde s'étant fouvenue qu'elle avoit une épée merveilleufe, dont l'empereur Tigranor s'étoit long-temps fervi, elle la fit apporter; Caloandre la trouva fi bien à fa main, qu'il s'écria: le deftin m'a fait trouver cette épée pour terminer les jours de Brandilon, je n'en porterai point d'autre dans ce combat. Tous les princes en examinèrent la pefanteur & le travail; & fon poids leur parut fi confidérable, qu'ils comprirent quelle étoit la fupériorité des forces de Caloandre, & ils en tirèrent un heureux préfage.

Fin du vingtième Livre.

LIVRE VINGT-UNIEME.

QUAND le jour du combat fut arrivé, la cour & le peuple de Trébiſonde ſe rendirent ſur les remparts de la ville. Les ſoldats occupoient en foule les retranchemens des deux camps; car on avoit choiſi pour le combat l'eſpace qui les ſéparoit, & l'on avoit établi de groſſes poutres ſur les flancs pour former des barrières. Tout le monde attendoit le ſuccès de ce grand jour avec une impatience mêlée de crainte. D'abord que l'on vit paroître les chevaliers qui devoient combattre, on abattit les deux entrées pour les introduire dans le camp. Elles étoient ſi étroites, qu'il n'en pouvoit paſſer qu'un ſeul à la fois. Endimir prit le pas ſur ceux qui défendoient la ville, & le Turcoman précéda ceux qui défendoient les ennemis. Caloandre fit reculer le brave Furio qu'il montoit, pour laiſſer paſſer Endimir; & lui donna, ſans y penſer, un coup d'éperon, dont il fut ſi animé, qu'il franchit les barrières. L'action de ce fier cheval, & l'impatience qu'il avoit témoignée pour entrer dans le camp, furent applaudis de tous les habitans de la ville, &

regardé comme un favorable augure pour son maître. Les juges placèrent Endimir vis-à-vis du Turcoman; Altobel vis-à-vis d'Arléte, & Caloandre en face de Brandilon.

On observoit un profond silence, pendant que les juges partageoient le soleil. Tous les spectateurs pâlissoient dans l'attente des événemens dont ils alloient être les témoins, & cette impression les rendoit immobiles; & l'on peut s'imaginer l'état cruel où les trois princesses se trouvoient. Les trompettes sonnèrent quand les juges leur en firent le signal. L'air alors fut ému de la fureur avec laquelle les chevaliers s'ébranlèrent. Le ciel fut obscurci des éclats de lances qui semblèrent le menacer. La rencontre de Caloandre & de Brandilon ne peut être mieux comparée qu'à celle de deux taureaux; elle fut si terrible, qu'ils en furent assez long-temps étourdis. Les quatre autres furent plus agréables aux spectateurs, car ils passèrent sans avoir été seulement ébranlés sur la selle. Ils mirent l'epée à la main, & chacun attaqua vivement son adversaire: on distinguoit en eux les divers degrés de leur haine, & l'envie de se venger qui les dominoit, plus encore que le désir de vaincre.

On s'apperçut au bout d'une heure de l'avantage qu'Endimir & Altobel avoient sur le

Turcoman & ſur Arléte. Ils étoient bleſſés tous quatre à la vérité, mais avec beaucoup de différence; les deux premiers l'étoient fort légérement, & le ſang des deux autres couloit juſqu'à terre. Le combat de Caloandre & de Brandilon étoit moins ſanglant, cependant il n'en étoit pas moins terrible. Le prince grec para de ſon bouclier un coup d'épée, dont l'effort fut rabattu, & qui porta du plat ſur la tête de Furio. Ce terrible animal en fut ſi fort animé, qu'il s'emporta dans le camp, ſans que la force ni l'adreſſe de Caloandre le puſſent arrêter. Brandilon, pendant l'intervalle que lui donna l'abſence de ſon ennemi, jetta les yeux ſur les autres combattans; & voyant que les ſiens avoient du deſſous, il ne douta pas que la fortune n'eût éloigné ſon redoutable adverſaire, pour lui donner le temps de les délivrer d'Altobel & d'Endimir, qui pourroient bientôt l'attaquer lui-même, après avoir vaincu leurs ennemis. Il s'élança donc promptement ſur Altobel, & lui porta un ſi grand coup dans le dos, qu'il le terraſſa; enſuite il redoubla de diligence pour tomber ſur Endimir, à la vue de Caloandre qui avoit appaiſé ſon cheval, & qui revenoit au combat avec d'autant plus de fureur, qu'il avoit remarqué la chûte de ſon frère.

Endimir s'avança contre Brandilon pour venger Altobel ; mais il fut lui-même la victime de son courage & de sa générosité ; car le Tartare lui donna un coup prodigieux sur la tête, heureusement il n'entama pas son casque, mais il fut assez fort pour le faire tomber sans connoissance. Tous les spectateurs poussèrent alors des grands cris, les uns de joie, & les autres de tristesse. Arléte & Safar commençoient à peine à respirer, lorsque Caloandre parut devant eux, en leur criant : misérables, je vous immole ; toi à mon frère, toi à mon ami. L'effet suivit la menace, Arléte tomba mort percé de part en part, & la tête du Turcoman, coupée d'un seul revers, bondit sur le champ de bataille. Ces deux coups furent portés avec une si grande rapidité, que l'on eut peine à distinguer le moment qui les sépara. Et toi, monstre d'inhumanité, continua Caloandre en se tournant vers Brandilon, je te sacrifie au repos de l'univers.

IL dit ; & prenant à deux mains sa formidable épée, il porta sur la tête de Brandilon le coup le plus terrible que l'on ait jamais donné. Brandilon veut inutilement parer avec son bouclier, le bouclier tombe en deux morceaux avec le bras qui le soutient ; & le casque n'ayant pu résister à la force du coup, il



Et toi, monstre d'inhumanité, je te sacrifie au repos de l'univers.

Marillier, Invex. C. f. Macret Sculp.

emporte une partie de la tête & du visage. Le Tartare tombe & se roule sur la poussière en rugissant; ensuite il jette un cri terrible, dont les deux camps retentissent, & son ame irritée s'envole dans les enfers.

Le vainqueur courut promptement à son frère pour le secourir, & le trouva vivant encore; mais il étoit accablé d'une blessure très-considérable, & qui lui faisoit perdre beaucoup de sang. Pour Endimir, il s'étoit déja relevé; le coup qu'il avoit reçu n'avoit fait que l'étourdir. Ces trois princes rentrèrent dans la ville au milieu des acclamations du peuple. Caloandre & Endimir étoient à cheval, & l'on portoit Altobel sur un brancard. On permit aux sujets des vaincus, d'emporter les corps de leurs princes, & on leur ordonna de se retirer dans deux jours, suivant les conventions. Les Tartares & les Persans se retirèrent en effet; mais l'armée du Turcoman ne se mit point en marche.

Durillo apporta tous ses soins à la guérison d'Endimir & d'Altobel, aussi furent-ils bientôt guéris; par conséquent l'on ne parloit que de joie & de plaisirs dans la cour de Trébisonde. Un jour on vint annoncer, au moment que l'on sortoit de table, qu'on entendoit un grand bruit dans le camp des Turcomans, & l'on

vit en même-temps entrer dans la salle une jeune personne d'une beauté parfaite. Elle étoit en deuil, & la couleur de ses habits s'accordoit avec la tristesse que l'on remarquoit sur son visage; Acomat lui donnoit la main, & elle conduisoit un enfant beau comme l'Amour.

La belle affligée salua Tigrinde & toute la compagnie; ensuite Acomat prit ainsi la parole; je me promenois assez près des retranchemens des Turcomans, autant pour me dissiper, que pour savoir la raison qui les empêchoit de se retirer dans leur pays, quand j'ai vu sortir cette princesse à cheval, courant à toutes jambes, & tenant cet enfant sur l'arçon de sa selle; trois chevaliers la suivoient d'assez près l'épée à la main, & lui crioient d'arrêter. Elle n'étoit même qu'à deux pas de moi quand un de ces Chevaliers a porté un coup d'épée à cet enfant, & l'auroit assurément tué, si le cheval n'avoit reçu le coup en levant la tête, par un mouvement que la peur a fait heureusement faire à cette dame.

J'ai donné des deux à mon cheval, dans le dessein de punir une aussi vilaine action; j'ai mis l'épée à la main, & j'ai percé ce barbare; les deux autres nous ont joint dans le moment, résolus de faire périr cet enfant, & de venger la mort de leur compagnon; mais je m'en suis

défait en peu de temps; & rien ne m'empêchant de m'approcher de cette dame, je lui ai demandé qui elle étoit, & les raisons de tout ce que je venois de voir. Elle m'a remercié, avec autant de grace que vous lui voyez de beauté, du secours que je lui avois donné, & m'a prié de la conduire devant cette illustre assemblée, ne voulant satisfaire ma curiosité qu'en votre présence. Pour lors, s'adressant à elle, il lui dit: vous pouvez donc, belle dame, demander ici le secours dont vous avez besoin: ces princes sont trop généreux pour vous rien refuser; & vous êtes la maîtresse de disposer absolument de moi: je m'estimerai trop heureux si vous daignez m'employer.

Pendant qu'Acomat parloit, la belle affligée avoit plus d'une fois jetté les yeux sur l'assemblée, & ses regards s'arrêtèrent sur le visage de Caloandre, qui de son côté devint d'une rougeur extrême en voyant couler quelques larmes de ses beaux yeux. Après avoir examiné Caloandre, elle considéra Léonide, non sans donner des marques d'étonnement; & quand Acomat eut cessé de parler, elle prit ainsi la parole:

Vous êtes mes ennemis; cependant, princes invincibles, j'ai recours à vous, & votre géné-

rosité vous engage à protéger les orphelins : celui-ci que je vous présente, est frère de Safar, & doit lui succéder à l'empire de Turcomanie ; mais les troubles & la mésintelligence des grands de ce pays, sont au moment de le priver de ses états. Le malheureux Safar l'a bien prévu, puisqu'il n'a pas voulu le laisser dans sa capitale, exposé à la mauvaise volonté de ceux qui voudroient lui enlever sa couronne. Le bacha Turcon est de ce nombre. La plus grande partie de l'armée s'est déja révoltée en sa faveur, & veut le reconnoître pour sultan. Les autres prennent les armes pour soutenir les droits de leur prince légitime ; mais le nombre de ces bons sujets étant le plus foible, il ne faut pas se flatter qu'ils puissent réussir. La connoissance que j'ai eue de la disposition des esprits, m'a engagée à vouloir au moins sauver la vie de ce malheureux enfant ; & pour le sauver, je me suis persuadée qu'il suffisoit de le conduire à Trébisonde : mes espérances auroient été vaines, sans le secours de ce chevalier, qui est aussi vaillant qu'aimable ; il nous a délivrés l'un & l'autre des trois scélérats que Turcon envoyoit après moi. Le ciel semble à présent protéger l'innocence de cet enfant, & je commence à me flatter qu'il pourra remonter sur son trône, si vous daignez le secourir.

C'eſt à vous, Caloandre, plus qu'à tout autre, que je m'adreſſe pour une entrepriſe ſi juſte; & j'eſpère que vous conſerverez les jours de ce jeune prince, avec autant de ſoin que vous en avez eu pour ménager mon honneur. Je ſuis Spinalba, que vous avez trouvée ſi ſimple, & qui n'a jamais reçu de vous que les careſſes d'une ſœur. Les charmes de l'auguſte Léonide, que je diſtingue au milieu de tant de beautés, ne juſtifient que trop votre indifférence pour moi; & vous n'auriez pu lui être infidèle ſans vous trahir vous-même. Quoi qu'il en ſoit, je veux adorer votre digne épouſe; je vois en elle ces traits qui m'avoient ſéduite, & je puis, ſans vous faire tort, lui conſacrer tous les ſentimens de mon cœur.

En achevant ces mots, elle s'approcha de Léonide, & lui dit en lui tendant les bras: Princeſſe invincible, votre Caloandre m'a mépriſée, il a donné la mort à mon frère: cependant je ne puis le haïr: mais comme il m'eſt défendu de l'aimer, c'eſt à vous que je veux m'attacher; recevez les aſſurances de ma fidélité.

Spinalba prononça ce diſcours avec tant de grace, que toute l'aſſemblée en fut charmée. Léonide même en fut touchée, & l'embraſſa de tout ſon cœur, en lui diſant: je ſuis charmée

de vous voir, belle princesse ; & vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que de me flatter du bonheur d'être de vos amies.

Pour lors Léonide baisa plusieurs fois Spinalba, qui lui dit en souriant doucement : de grace, madame, ne suis-je point encore trompée ? Est-ce Léonide ou Caloandre qui me baise ? Je dois rendre les baisers à Léonide, & je dois éviter ceux de Caloandre. Tels qu'ils soient, lui répondit la princesse de Trébisonde, il vous suffit, pour les recevoir & pour les rendre, que Léonide en soit contente. Eh bien, repliqua Spinalba, je m'abandonne à Léonide : & pour lors elle la baisa de son côté ; mais elle se tourna pour écouter Caloandre qui lui baisoit la main, en lui disant : tout le monde sait, belle princesse, que je n'ai point eu d'autre raison pour demeurer inconnu, que l'envie de conserver votre honneur & ma vie ; mais personne ne sait aussi bien que vous ce qu'il m'en a coûté pour me contraindre : car la situation où je me trouvois, étoit trop agréable pour n'être pas dangereuse ; ainsi je ne vous ferai point d'excuse de mes fautes : je n'aurois donc à m'excuser auprès de vous que de notre dernier combat ; mais l'honneur & la nécessité m'ordonnoient de ne les pas éviter. Au reste, cette disgrace est en quelque

façon réparée, par l'occasion que la fortune me présente de servir ce bel enfant : permettez-moi d'aller dans votre camp soutenir ses fidèles sujets, & punir les rebelles ; je ne reviendrai point sans avoir mis la couronne sur la tête de votre frère, & sans l'avoir laissé paisible possesseur de ses états.

Seigneur, lui répondit Spinalba, j'accepte vos offres avec joie ; mais épargnez le sang des rebelles, la crainte seule engage le plus grand nombre à prendre le parti du bacha Turcon : sans lui tous les Turcomans seroient bientôt rentrés dans leur devoir ; sa mort seule peut sauver la vie à un nombre prodigieux d'autres hommes, continua-t-elle ; allez, prince, & terminez cette entreprise comme vous les terminez ordinairement.

Acomat s'approchant alors, leur dit, en se mettant au milieu d'eux : c'est à moi, belle princesse, à continuer de défendre cet enfant ; l'illustre Caloandre doit réserver son bras pour des entreprises plus périlleuses, le mien suffira pour couper la tête de Turcon, & pour l'apporter à vos pieds. Caloandre lui répondit : je cède volontiers cet avantage à l'héritier présomptif de Saladin roi d'Egypte, il a déja tant fait de belles actions, qu'il triomphera sans doute dans une occasion qui intéresse cette belle princesse.

Spinalba regardoit Acomat avec d'autant plus de satisfaction, pendant qu'il lui parloit, qu'elle apprenoit son illustre naissance. Caloandre & toute l'assemblée s'apperçurent aisément des sentimens qui naissoient dans le cœur de cette princesse, & l'on jugea que l'amour les uniroit incessamment. Cette idée engagea tout le monde à favoriser Acomat; personne ne lui disputa la gloire de combattre Turcon, & l'on résolut de ne rien négliger, pour le faire rentrer dans l'obéissance qu'il devoit à Spinador: c'étoit le nom du jeune prince, neveu de Spinalba. En conséquence de cette résolution Caloandre fit prendre les armes à une partie de ses troupes, à la tête desquelles il voulut se mettre pour secourir Acomat, au cas qu'il eût besoin de secours.

Le projet fut bientôt exécuté, les Turcomans étoient bien éloignés d'oser combattre les troupes de Trébisonde commandées par un chevalier aussi fameux que Caloandre; d'ailleurs les plus sages voyoient avec douleur que la couronne passoit sur la tête de Turcon. Et cet ambitieux n'ayant plus aucune ressource, fut contraint d'accepter le défi d'Acomat, & de soutenir ses injustes prétentions dans un combat singulier, dont les Turcomans furent paisibles spectateurs.

La valeur d'Acomat, & l'équité de sa cause terminèrent bientôt l'affaire au désavantage de Turcon, quoiqu'il fût regardé comme un des meilleurs chevaliers de son pays. Après sa mort les principaux seigneurs des Turcomans vinrent embrasser le vainqueur, & se jetter aux pieds de Caloandre pour lui demander leur prince légitime. Caloandre remarqua tant de zèle & tant de sincérité dans leurs discours & dans leurs procédés, qu'il jugea qu'on pouvoit leur accorder la grace qu'ils désiroient, & qu'il n'y avoit rien à craindre de leur part.

On envoya chercher Spinador, qui fut couronné au milieu des deux camps en présence de toute la cour de Trébisonde. Ensuite on forma le conseil du jeune sultan, qui fut composé de douze seigneurs que l'on choisit d'une sagesse & d'une fidélité à toute épreuve. Les Turcomans se retirèrent huit jours après ce grand événement, en bénissant les noms de Tigrinde, de Léonide, de Caloandre & d'Acomat.

Spinalba feignit de vouloir suivre son frère; mais Tigrinde & Léonide la prièrent de faire quelque séjour dans Trébisonde: elle fit semblant de se rendre aux politesses qu'on lui fit; mais elle étoit intérieurement déterminée par l'amour qui la retenoit auprès d'Acomat, qui

bientôt eut la satisfaction de voir éclater la reconnoissance & les sentimens de Spinalba; & il ne fut pas long-temps sans avoir lieu de croire, qu'elle n'avoit pas moins de tendresse pour lui qu'il en avoit pour elle.

Les grands préparatifs qu'on faisoit pour les fêtes qui devoient accompagner le mariage des princes & des princesses, devoient être incessament finis : ainsi l'on convint d'en faire la cérémonie huit jours après la victoire que venoit de remporter Acomat, & la belle Spinalba résolut de faire en même temps le bonheur de ce prince.

L'impératrice & le chevalier de la Tigresse étoient livrés au plus cruel chagrin, pendant que toute la cour ne respiroit que la joie & les plaisirs. Pour varier les amusemens, on fut un jour se promener au paradis terrestre. Poliarte n'abandonna pas Tigrinde un instant : & quoiqu'elle lui parlât toujours avec bonté, il ne trouvoit pas cependant une occasion assez favorable pour oser se faire connoître. En revenant le soir à la ville, il survint un si grand orage, que tout le monde s'empressa pour chercher un asile; le cheval de Tigrinde épouvanté dans le désordre, & par les éclairs & par les coups de tonnerre, s'emporta, & le chevalier de la Tigresse qui ne l'abandonna pas,

la

la vit tomber de son cheval : il sauta promptement à terre, & la releva ; mais voyant avec joie qu'elle n'avoit point d'autre mal que la peur, il la conduisit sous un arbre qui se trouvoit assez près du lieu où elle étoit tombée : c'étoit un chêne d'une prodigieuse grosseur ; & comme il étoit fort creux, l'impératrice en profita pour se mettre à l'abri. Le chevalier de la Tigresse n'osa la suivre dans cette retraite ; mais l'impératrice qui s'apperçut bientôt que les branches de l'arbre ne le garantissoient que foiblement des injures du temps, & qui étoit infiniment polie, s'arrangea de façon qu'elle put lui offrir une place à ses côtés, & lui dit : chevalier, vous pouvez vous mettre ici, entrez, nous y serons très-aisément l'un & l'autre. Je ne mérite pas une si grande faveur, lui répondit-il, cependant je vous obéirai ; car les permissions des grands sont des ordres.

Pour lors il entra dans l'arbre, & fut troublé jusques au fond du cœur, en se voyant si prodigieusement près de Tigrinde, qui lui parut en ce moment plus belle qu'il ne l'avoit jamais vue. Il pâlit en voyant tant de charmes. L'impératrice s'en étant apperçue, lui demanda s'il se trouvoit mal : si mal, poursuivit-il, que je crois que je vais mourir. Tigrinde, alarmée de cette réponse, reprit avec émotion : Hélas !

vous n'avez ici que moi qui puisse vous donner du secours, employez-moi sans aucun scrupule, n'ayez aucun égard à ma grandeur. Elle eût été bien autrement rabaissée sans votre courage.

Vous avez grande raison de dire (lui répondit le chevalier en soupirant) que vous êtes la seule qui puissiez me secourir; mais je cours autant de risque à parler qu'à me taire. Tigrinde, sans faire aucune réflexion, ajouta: si cela est, il vaut encore mieux parler. Je vais donc prendre cette liberté, continua Poliarte; mais souvenez-vous que vous me l'ordonnez. Alors Tigrinde commença d'avoir quelque soupçon sur le mal du chevalier; & se voyant prise au dépourvu, dans un terrain d'autant plus dangereux qu'il étoit fort étroit, elle voulut interrompre cette conversation; mais ne sachant lequel étoit le plus à propos, ou de feindre qu'elle n'avoit rien entendu, ou bien d'entendre tout; craignant d'ailleurs de faire éclater ses soupçons, elle s'écria: que le ciel, dont la fureur m'épouvante autant pour vous que pour moi-même, ne vous fasse pas plus de mal que vous en éprouverez de ma part. Poliarte, rassuré par ces paroles, lui dit: mon mal est l'ouvrage de votre beauté, madame, vous avez soumis mon cœur au point que je ne puis m'empêcher de vous aimer;

je tiens à une si grande gloire d'être votre esclave, que je ne vous demande point d'autre liberté, que celle de vous être attaché : votre grandeur n'est point offensée en me donnant cette permission, quoique mes désirs soient infiniment au-dessus de ce que je mérite. En effet il s'apperçut alors que Tigrinde se troubloit, il lui dit donc promptement : pardonnez-moi, madame, une hardiesse autorisée par votre bonté ; mais si vous voulez m'en punir, je saurai vous venger mieux qu'un autre.

L'impératrice trouva que la déclaration étoit un peu forte ; mais ne pouvant en accuser qu'elle-même, elle lui répondit sans embarras ni colère, mais seulement d'un air sérieux : vous vous êtes emporté dans la conversation, chevalier ; il est vrai que j'ai voulu trop en savoir : ainsi j'ai plus de tort que vous..... Elle fut interrompue par le tonnerre qui tomba dans ce moment sur les branches de l'arbre qui lui servoit d'asile : elle perdit connoissance, & s'abandonna dans les bras du chevalier, qui la soutint avec une joie sans égale. Tigrinde en revenant à la vie, sentit un nombre infini de baisers qui tomboient sur son visage. Que devint alors cette vertueuse princesse ? Elle étoit seule avec un homme qui venoit de se déclarer ; il étoit entreprenant ; son mérite le

rendoit redoutable, & le ciel même sembloit le protéger par son tonnerre. Comme elle étoit sans connoissance, elle imagina d'abord que les larcins qu'il lui avoit faits n'intéressoient point son honneur; & que par conséquent elle n'en devoit faire aucun reproche, & qu'elle devoit du moins attendre que son ennemi donnât quelque trève à ses baisers; mais la honte la détermina bientôt à penser autrement. Elle s'arracha avec fureur des bras du chevalier, & lui dit: malheureux, qui t'a rendu si téméraire? Quoi! c'est ainsi que tu me traites! peux-tu redouter si peu ma colère? Hélas! lui répondit Poliarte avec une extrême confusion, votre colère n'est que trop à craindre pour moi. Traître, s'écria l'impératrice, je ne dois plus ni te voir, ni t'entendre. En même-temps elle se débarrassa des bras du chevalier, qui n'eut pas la hardiesse de la retenir plus long-temps. L'orage commençoit alors à diminuer: ainsi Tigrinde étant sortie de l'arbre, s'approcha de son cheval. L'infortuné Poliarte lui cria pour lors: ah! cruelle beauté, pardonnez-moi ma faute, ou voyez couler tout mon sang. En disant ces mots, il avoit la pointe de son épée tournée contre son cœur. Ce spectacle fit trembler Tigrinde; elle frémit d'amour & de compassion; veux-tu, lui dit-elle,

rendre ma honte publique par ta mort! Je te défends d'attenter fur tes jours; cependant fonge à trouver quelque prétexte pour fortir demain de mon empire quand les noces des princes feront célébrées, je te défends d'y paroître jamais. Le chevalier pénétré de douleur, voyant approcher ceux qui cherchoient l'impératrice, lui dit promptement: oui, madame, demain, ou vous ferez plus cruelle encore, ou vous me pardonnerez; mais vous ferez obéie.

Toute la troupe fe raffembla peu de temps après, & l'on fe rendit à la ville, où l'on apprit que l'armée navale de Poliarte étoit arrivée chargée d'un fecours confidérable. Mais quoi qu'il arrivât après la victoire, Tigrinde n'en fut pas moins obligée au prince qui l'envoyoit: elle l'aimoit conftamment, fans rien diminuer de l'inclination qu'elle avoit pour le chevalier de la Tigreffe. Cependant l'offenfe qu'elle avoit reçue de ce dernier, lui donnoit une inquiétude mortelle. Tantôt elle vouloit le punir, & tantôt l'amour lui difoit qu'elle ne pouvoit le traiter avec rigueur fans fe livrer elle-même aux tourmens les plus difficiles à foutenir.

Poliarte de fon côté n'étoit pas plus tranquille: car s'il pouvoit fe croire aimé comme

chevalier de la Tigresse, il pouvoit aussi se croire haï comme empereur de Constantinople. Après bien des réflexions, il jugea qu'il falloit enfin sortir de l'embarras où il étoit, & faire décider son sort. Il envoya secrètement un de ses écuyers à son neveu Polémon qui commandoit sa flotte, pour lui donner des ordres qui furent exécutés le lendemain.

C'étoit le jour qu'on avoit choisi pour les mariages des princes & des princesses. La grande salle étoit ornée de tapisseries de brocard d'or, qui représentoient les belles actions des empereurs de Trébisonde. L'on voyoit au milieu un superbe trône couvert d'un baldaquin semé de pierres précieuses, sous lequel on avoit placé trois siéges d'or massif & trois d'argent; le travail des uns & des autres étoit admirable. On voyoit en deçà du trône douze autres chaises d'un ivoire parfait destinées aux douze chevaliers du Siége blanc, qui étoient les satrapes de l'empire. Tigrinde & les princes & toute la cour prirent leurs places, & l'on fit les cérémonies du couronnement d'Endimir. L'on célébroit déja les mariages avec toute la pompe imaginable, quand on vit entrer Poliarte couvert d'un manteau impérial, & paré d'un habit superbe. Il étoit accompagné de Polémon, qui portoit dans un plat d'or un sceptre,

une couronne enrichie de pierres précieuſes & un poignard. Cet appareil étonna toute l'aſſemblée, & tout le monde obſervoit un profond ſilence. Tigrinde ne put s'empêcher de rougir à la vue d'un homme qui avoit été ſi téméraire le jour précédent : il ſe mit à ſes genoux, & poſa le ſceptre & la couronne à ſes pieds, & tenant le poignard à ſa main : madame, s'écria-t-il, je viens de mettre à vos pieds l'empire de Conſtantinople & mon cœur ; mais ſi vous demeurez conſtante dans votre haine, ſi les ſervices & les reſpects du chevalier de la Tigreſſe ne peuvent vous appaiſer en faveur de Poliarte, un ſeul coup de ce poignard va vous venger de l'un & de l'autre.

Juſte ciel ! qu'entends-je, s'écria Tigrinde à ſon tour ! En même-temps Caloandre, Altobel, Stella, Léonide & Endimir accoururent pour embraſſer Poliarte & pour le déſarmer. Non, leur dit-il, laiſſez-moi remplir mon deſtin ; j'adore l'auguſte Tigrinde ; tous les feux de l'amour ſont allumés dans mon cœur. Parlez, madame, expliquez-vous, & ſi vous voulez mon ſang, vous allez être ſatisfaite ; je n'ai que trop vécu, ſi vous me haïſſez.

Vous ne mourrez pas, lui dit l'impératrice en ſouriant & en lui tendant la main. Le chevalier de la Tigreſſe ne pouvoit employer